ANTHOLOGIE
DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS
DU XIXE SIÈCLE

Poésie — Tome II

TRENTE-CINQUIÈME MILLE

ANTHOLOGIE DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS
Par GAUTHIER-FERRIÈRES

XVe ET XVIe SIÈCLES

Poésie . . . . I vol
Prose . . . . I vol.

XVIIe SIÈCLE

Poésie . . . . I vol.
Prose . . . . I vol.

XVIIIe SIÈCLE

Poésie . . . . I vol.
Prose . . . . I vol.

XIXe SIÈCLE

Poésie 1800-1850 . . . . I vol.
Prose 1800-1850 . . . . I vol.
Poésie 1850-1900 . . . . I vol.
Prose 1850-1900 . . . . I vol.

ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS

Poésie . . . . I vol.
Prose . . . . I vol.

ANTHOLOGIE
DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS
DU XIXE SIÈCLE

Poésie

Publiée sous la direction
de GAUTHIER-FERRIÈRES
Lauréat de l'Académie française
Mort pour la France



TOME II (1850-1900)
23 portraits dont 4 hors texte
21 autographes

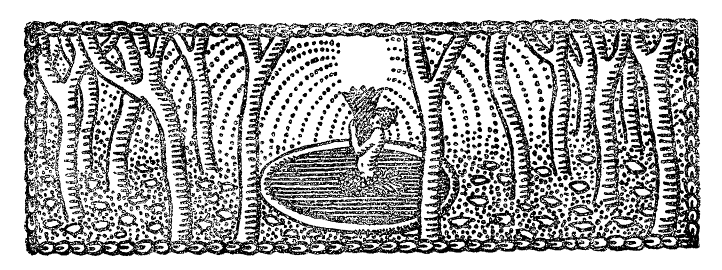
Bibliothèque Larousse
13-17, rue Montparnasse — PARIS

AVERTISSEMENT

La librairie Lemerre ayant pour principe de ne jamais permettre la publication des poèmes édités chez elle et qui sont sa propriété, nous avons été obligé de ne publier que des fragments de poèmes de Leconte de Lisle, de J. Soulary, de Sully Prudhomme, de François Coppée et de J.-M. de Heredia, et c'est pourquoi nous les avons accompagnés d'une étude plus développée qui suppléera, autant que possible, à l'insuffisance de nos citations.

Nous présentons ici nos plus vifs remerciements à M. Gustave Simon, exécuteur testamentaire de Victor Hugo; à M. Robert Vallier, secrétaire de la Société des œuvres de Lamartine; au docteur de Laprade; à M. Eugène Fasquelle, éditeur de Th. Gautier, de Banville, de Richepin, de G. Vicaire; à M. l'abbé Letellier, propriétaire des œuvres de Louis Bouilhet; à M. A. Mariani, éditeur des poésies de Paul Arène, qui nous ont permis, le plus gracieusement du monde, de représenter dignement la plupart des poètes dont les œuvres composent ce recueil.

G.-F.



LA POÉSIE AU XIXe SIÈCLE
1850-1900

1852 *TH. GAUTIER*

(Biographie : voir 1er vol., page 111.)

ÉMAUX ET CAMÉES

Symphonie en blanc majeur.

DE leur col blanc courbant les lignes,
On voit dans les contes du Nord,
Sur le vieux Rhin, des femmes-cygnes
Nager en chantant près du bord;

Ou, suspendant à quelque branche
Le plumage qui les revêt,
Faire luire leur peau plus blanche
Que la neige de leur duvet.

De ces femmes il en est une,
Qui chez nous descend quelquefois,
Blanche comme le clair de lune,
Sur les glaciers dans les cieux froids;

Conviant la vue enivrée
De sa boréale fraîcheur
A des régals de chair nacrée,
A des débauches de blancheur!

Son sein, neige moulée en globe,
Contre ses camélias blancs
Et le blanc satin de sa robe
Soutient des combats insolents.

Dans ces grandes batailles blanches,
Satin et fleurs ont le dessous
Et, sans demander leurs revanches,
Jaunissent comme des jaloux.

Sur les blancheurs de son épaule,
Paros au grain éblouissant,
Comme dans une nuit du pôle,
Un givre invisible descend.

De quel mica de neige vierge,
De quelle moelle de roseau,
De quelle hostie et de quel cierge
A-t-on fait le blanc de sa peau ?

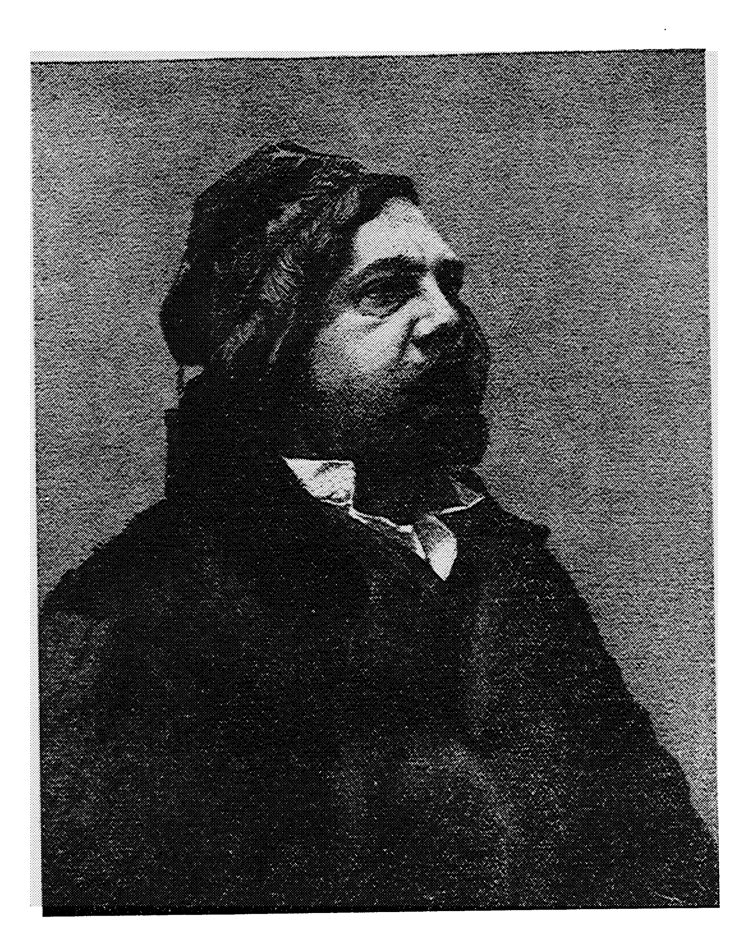
A-t-on pris la goutte lactée
Tachant l'azur du ciel d'hiver,
Le lis à la pulpe argentée,
La blanche écume de la mer,

Le marbre blanc, chair froide et pâle,
Où vivent les divinités ;
L'argent mat, la laiteuse opale
Qu'irisent de vagues clartés,

L'ivoire, où ses mains ont des ailes
Et, comme des papillons blancs,
Sur la pointe des notes frêles
Suspendent leurs baisers tremblants;

L'hermine vierge de souillure,
Qui, pour abriter leurs frissons,
Ouate de sa blanche fourrure
Les épaules et les blasons;

Le vif-argent aux fleurs fantasques
Dont les vitraux sont ramagés;
Les blanches dentelles des vasques,
Pleurs de l'ondine en l'air figés;



TH. GAUTIER (1857)

L'aubépine de mai qui plie
Sous les blancs frimas de ses fleurs;
L'albâtre où la mélancolie
Aime à retrouver ses pâleurs;

Le duvet blanc de la colombe,
Neigeant sur les toits du manoir,
Et la stalactite qui tombe,
Larme blanche, de l'antre noir?

Des Groenlands et des Norvèges
Vient-elle avec Séraphita?
Est-ce la madone des neiges,
Un sphinx blanc que l'hiver sculpta,

Sphinx enterré par l'avalanche,
Gardien des glaciers étoilés,
Et qui sous sa poitrine blanche,
Cache de blancs secrets gelés?

Sous la glace où calme il repose,
Oh! qui pourra fondre ce cœur?
Oh! qui pourra mettre un ton rose
Dans cette implacable blancheur?

Vieux de la Vieille.

(15 décembre.)

PAR l'ennui chassé de ma chambre,
J'errais le long du boulevard :
Il faisait un temps de décembre,
Vent froid, fine pluie et brouillard;

Et là je vis, spectacle étrange,
Echappés du sombre séjour,
Sous la bruine et dans la fange,
Passer des spectres en plein jour.

Pourtant, c'est la nuit que les ombres,
Par un clair de lune allemand,
Dans les vieilles tours en décombres,
Reviennent ordinairement;

C'est la nuit que les elfes sortent,
Avec leur robe humide au bord,
Et sous les nénufars emportent
Leur valseur de fatigue mort;

C'est la nuit qu'a lieu la revue
Dans la ballade de Sedlitz,
Où l'Empereur, ombre entrevue,
Compte les ombres d'Austerlitz.

Mais des spectres près du Gymnase,
A deux pas des Variétés,
Sans brume ou linceul qui les gaze,
Des spectres mouillés et crottés!

Avec ses dents jaunes de tartre,
Son crâne de mousse verdi,
A Paris, boulevard Montmartre,
Mob se montrant en plein midi!

La chose vaut qu'on la regarde :
Trois fantômes de vieux grognards,
En uniforme de l'ex-garde,
Avec deux ombres de hussards.

On eût dit la lithographie
Où, dessinés par un rayon,
Les morts, que Raffet déifie,
Passent, criant : Napoléon!

Ce n'étaient pas les morts qu'éveille
Le son du nocturne tambour,
Mais bien quelques vieux de la vieille
Qui célébraient le grand retour.

Depuis la suprême bataille,
L'un a maigri, l'autre grossi;
L'habit, jadis fait à leur taille,
Est trop grand ou trop rétréci.

Nobles lambeaux, défroque épique,
Saints haillons qu'étoile une croix,
Dans leur ridicule héroïque,
Plus beaux que des manteaux de rois!

Un plumet énervé palpite
Sur leur colback fauve et pelé;
Près des trous de balle, la mite
A rongé leur dolman criblé;

Leur culotte de peau trop large
Fait mille plis sur leur fémur;
Leur sabre rouillé, lourde charge,
Embarrasse leur pied peu sûr;

Ou bien un embonpoint grotesque,
Avec grand'peine boutonné,
Fait un poussah, dont on rit presque,
Du vieux héros tout chevronné.

Ne les raillez pas, camarade;
Saluez plutôt chapeau bas
Ces Achilles d'une Iliade
Qu'Homère n'inventerait pas.

Respectez leur tête chenue!
Sur leur front par vingt cieux bronzé,
La cicatrice continue
Le sillon que l'âge a creusé.

Leur peau, bizarrement noircie,
Dit l'Egypte aux soleils brûlants,
Et les neiges de la Russie
Poudrent encor leurs cheveux blancs.

Si leurs mains tremblent, c'est sans doute
Du froid de la Bérésina;
Et s'ils boitent, c'est que la route
Est longue du Caire à Wilna;

S'ils sont perclus, c'est qu'à la guerre
Les drapeaux étaient leurs seuls draps;
Et si leur manche ne va guère,
C'est qu'un boulet a pris leur bras.

Ne nous moquons pas de ces hommes
Qu'en riant le gamin poursuit;
Ils furent le jour dont nous sommes
Le soir, et peut-être la nuit.

Quand on oublie, ils se souviennent!
Lancier rouge et grenadier bleu,
Au pied de la Colonne ils viennent,
Comme à l'autel de leur seul dieu.

Là, fiers de leur longue souffrance,
Reconnaissants des maux subis,
Ils sentent le cœur de la France
Battre sous leurs pauvres habits.

Aussi les pleurs trempent le rire
En voyant ce saint carnaval,
Cette mascarade d'empire
Passer comme un matin de bal;

Et l'aigle de la grande armée,
Dans le ciel qu'emplit son essor,
Du fond d'une gloire enflammée,
Etend sur eux ses ailes d'or!

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER.
Eug. Fasquelle, éditeur.

POÈMES ANTIQUES



(1) LECONTE DE LISLE (Charles-Marie), né à Saint-Paul de la Réunion en 1818, mort à Louveciennes en 1894. Après avoir voyagé tout jeune dans l'Inde, il vint en France et se fixa définitivement à Paris en 1846. En 1852 parurent les *Poèmes antiques*, en 1862 les *Poèmes barbares*, et en 1884 les *Poèmes tragiques*. Il faut y ajouter un recueil posthume : *Derniers poèmes* (1895). Au théâtre, il fit jouer *les Erinnyes* (Odéon, 1872), superbe et vigoureuse adaptation d'Eschyle, et écrivit *l'Apollonide*. Il a aussi traduit Horace, et surtout les poètes grecs : Homère, Hésiode, Eschyle, Euripide.

Ce premier recueil de Leconte de Lisle, les *Poèmes antiques*, était accompagné d'une préface que le poète retrancha dans les éditions postérieures, et qui était un véritable manifeste de réaction contre le romantisme; elle contenait la doctrine littéraire de ceux qui, dix ans plus tard, allaient s'appeler les *parnassiens*.

Le romantisme, issu d'un christianisme sentimental, celui de Chateaubriand et de Lamartine, se traduisit pendant toute la première moitié du siècle par l'expression éclatante et passionnée de la personnalité intime. *Le Lac, le Crucifix, la Tristesse d'Olympio, les Nuits, le Souvenir* en sont de magnifiques et immortels exemples.

Or Leconte de Lisle voulait que l'art, reprenant sa tradition originelle, fondît ce moi dans l'âme même de l'humanité. Il entreprit de raconter l'épopée de toutes les races. Mais il la racontait d'une façon purement impersonnelle, sans jamais intervenir lui-même, avec ses passions, ses préoccupations morales et sociales, comme Victor Hugo allait le faire dans *la Légende des siècles* (1859).

Cette réaction était bien nécessaire, quand on pense non pas aux maîtres éclatants du romantisme mais à leurs imitateurs, particulièrement à ceux de Lamartine et de Musset, qui avaient appauvri le fond aussi bien que la forme en de vagues et molles pleurnicheries. Leconte de Lisle, venant à ce moment, était à l'école romantique à peu près ce que Malherbe fut à l'école de Ronsard. Il crée pour cela une poésie essentiellement plastique qui emprunte de nou veau à la langue tout son éclat, tout son relief et sa puissance. La forme est plus serrée, et l'érudition venant toujours au secours de l'inspiration ne lui permet plus de s'égarer dans l'inexactitude. Leconte de Lisle a peint ainsi, avec une précision sans égale, tous les tableaux des religions et des civilisations disparues, allant tour à tour de l'Egypte à la Grèce, et des Hindous aux Scandinaves, et, le premier, il a traduit l'âme obscure des bêtes, des éléphants, des lions, des panthères, de tous les géants et des grands solitaires de la nature, les domptant pour les introduire dans la poésie française.

Dans ce premier recueil, les *Poèmes antiques*, Leconte de Lisle emprunte exclusivement ses sujets à l'antiquité hindoue et à l'antiquité grecque, et toute

une nature encore vierge pour la poésie surgit avec ses mille aromes puissants et sauvages. Admirons cette nuit magnifique aux bords du Gange, dans le poème *Bhagavat :*

. . . .

Et la nuit formidable enveloppa les bois.
Les oiseaux s'étaient tus et sur les rameaux frêles,
Aux nids accoutumés, se reployaient leurs ailes.
Seuls, éveillés par l'ombre, en détours indolents,
Les grands pythons rôdaient dans l'herbe étincelants;
Les panthères, par bonds musculeux et rapides,
Dans l'épaisseur des bois chassaient les daims timides,
Et, sur le bord prochain, le tigre se dressant
Poussait par intervalle un cri rauque et puissant.
Mais le ciel, dénouant ses larges draperies,
Faisait aux flots dorés un lit de pierreries,
Et la lune, inclinant son urne à l'horizon,
Épanchait ses lueurs d'opale au noir gazon.
Les lotus entr'ouvraient sur les eaux murmurantes,
Plus larges dans la nuit, leurs coupes transparentes;
L'arome des rosiers dans l'air pur dilaté
Retombait plus chargé de molle volupté,
Et mille mouches d'or, d'azur et d'émeraude,
Étoilaient de leurs feux la mousse humide et chaude.

Mais voici la Grèce antique. Le poète nous y montre d'abord *Hypatie*, comme une belle statue sur le seuil d'un temple, et il chante en elle toute la beauté :

O vierge qui, d'un pan de ta robe pieuse,
Couvris la tombe auguste où s'endormaient tes Dieux,
De leur culte éclipsé prêtresse harmonieuse,
Chaste et dernier rayon détaché de leurs cieux!

Je t'aime et te salue, ô vierge magnanime!
Quand l'orage ébranla le monde paternel,
Tu suivis dans l'exil cet Œdipe sublime,
Et tu l'enveloppas d'un amour éternel.

Debout, dans ta pâleur, sous les sacrés portiques
Que des peuples ingrats abandonnait l'essaim,
Pythonisse enchaînée aux trépieds prophétiques,
Les Immortels trahis palpitaient dans ton sein.

Tu les voyais passer dans la nue enflammée!
De science et d'amour ils t'abreuvaient encor;
Et la terre écoutait, de ton rêve charmée,
Chanter l'abeille attique entre tes lèvres d'or.

Comme un jeune lotos croissant sous l'œil des sages,
Fleur de leur éloquence et de leur équité,
Tu faisais, sur la nuit moins sombre des vieux âges,
Resplendir ton génie à travers ta beauté!

Le grave enseignement des vertus éternelles
S'épanchait de ta lèvre au fond des cœurs charmés,
Et les Galiléens, qui te rêvaient des ailes,
Oubliaient leur Dieu mort pour tes Dieux bien-aimés.

Avec *Hypatie,* Leconte de Lisle nous montre déjà son horreur du christianisme, que l'on verra s'accroître à chaque volume, et il termine par un hymne à la Beauté, où perce, malgré lui, son émotion :

Dors, ô blanche victime, en notre âme profonde,
Dans ton linceul de vierge et ceinte de lotos;
Dors! l'impure laideur est la reine du monde,
Et nous avons perdu le chemin de Paros.

Les Dieux sont en poussière et la terre est muette :
Rien ne parlera plus dans ton ciel déserté,
Dors, mais vivante en lui, chante au cœur du poète
L'hymne mélodieux de la sainte Beauté.

Elle seule survit, immuable, éternelle;
La mort peut disperser les univers tremblants,
Mais la Beauté flamboie, et tout renaît en elle,
Et les mondes encor roulent sous ses pieds blancs!

De toute cette poésie se dégage un pessimisme hautain. La vie est mauvaise, il vaudrait mieux n'être jamais né. Aussi l'action dégoûte le poète et il se réfugie dans le rêve et ne vit que par les yeux, attentif seulement à la beauté des choses. Cela nous vaut des tableaux d'une exquise fraîcheur, tels que ce poème de *Juin :*

Les prés ont une odeur d'herbe verte et mouillée,
Un frais soleil pénètre en l'épaisseur des bois;
Toute chose étincelle, et la jeune feuillée
Et les nids palpitants s'éveillent à la fois.

Les cours d'eau diligents, aux pentes des collines,
Ruissellent, clairs et gais, sur la mousse et le thym;
Ils chantent, au milieu des blanches aubépines,
Avec le vent rieur et l'oiseau du matin.

Les gazons sont tout pleins de voix harmonieuses,
L'aube fait un tapis de perles aux sentiers,
Et l'abeille, quittant les prochaines yeuses,
Suspend son aile d'or aux pâles églantiers.

Sous les saules ployants la vache lente et belle
Paît dans l'herbe abondante au bord des tièdes eaux;
Le joug n'a point encor courbé son cou rebelle,
Une rose vapeur emplit ses blonds naseaux.

Et par delà le fleuve aux deux rives fleuries,
Qui vers l'horizon bleu coule à travers les prés,
Le taureau mugissant, roi fougueux des prairies,
Hume l'air qui l'enivre et bat ses flancs pourprés.

Mais de tels accents sont rares chez Leconte de Lisle en qui la grâce et la fraîcheur sont presque toujours absorbées par l'éclat et par la force. Ce qu'il lui faut, c'est l'immensité morne des déserts syriens, les chaudes nuits étoilées des tropiques, et, en France où il s'arrête rarement, tout l'accablement des grandes journées pleines de soleil. La pièce intitulée *Midi* est la plus célèbre et une des plus belles de tout le recueil :

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.
Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine :
La terre est assoupie en sa robe de feu.

L'étendue est immense et les champs n'ont point d'ombre,
Et la source est tarie où buvaient les troupeaux;
La lointaine forêt, dont la lisière est sombre,
Dort là-bas, immobile, en un pesant repos.

Seuls les grands blés mûris, tels qu'une mer dorée,
Se déroulent au loin, dédaigneux du sommeil;
Pacifiques enfants de la terre sacrée,
Ils épuisent sans peur la coupe du soleil.

Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante,
Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux,
Une ondulation majestueuse et lente
S'éveille et va mourir à l'horizon poudreux.

Non loin, quelques bœufs blancs, couchés parmi les herbes,
Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais,
Et suivent de leurs yeux languissants et superbes
Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

Le recueil se termine par la pièce *Dies iræ*, admirable cri moins de colère que de liberté hautaine. Tout de Lisle, avec son dégoût du présent, sa fierté d'artiste, et son impassibilité, est contenu dans ce poème :

..... Oui! le mal éternel est dans sa plénitude!
L'air du siècle est mauvais aux esprits ulcérés.
Salut, oubli du monde et de la multitude;
Reprends-nous, ô nature, entre tes bras sacrés.

Dans ta chlamyde d'or, aube mystérieuse,
Eveille un chant d'amour au fond des bois épais;
Déroule encor, soleil, ta robe glorieuse;
Montagne, ouvre ton sein, plein d'arome et de paix!

Soupirs majestueux des ondes apaisées,
Murmurez plus profonds en nos cœurs soucieux;
Répandez, ô forêts, vos urnes de rosées;
Ruisselle en nous, silence étincelant des cieux!

Consolez-nous enfin des espérances vaines :
La route infructueuse a blessé nos pieds nus.
Du sommet des grands caps, loin des rumeurs humaines,
O vents! emportez-nous vers les dieux inconnus.

Mais si rien ne répond dans l'immense étendue,
Que le stérile écho de l'éternel désir,
Adieu, déserts où l'âme ouvre une aile éperdue!
Adieu, songe sublime, impossible à saisir!

Et toi, divine Mort, où tout rentre et s'efface,
Accueille tes enfants dans ton sein étoilé;
Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace,
Et rends-nous le repos que la vie a troublé.

Alphonse Lemerre, éditeur.

Et Madame Lucrèce, en personne bien née,
Entre nous, très saint-Père, en est un peu gênée.
Refrénez votre langue et n'en dites pas plus,
Ces souvenirs charmants sont ici superflus.
Aussi bien, tenez le pour certain et notoire,
C'est au Diable qu'il sied de narrer votre histoire
Dût le jeune Benoît, qui vendit les deux clés
À Gratien, pour deux mille écus déjà volés,
Et qui fut plus méchant que vous, comme il s'en pique,
Sécher de jalousie à ce récit épique ;

Leconte de Lisle

PIÈCE DE VERS AUTOGRAPHE
TIRÉE DES « ÉTATS DU DIABLE ».

VICTOR HUGO

(Biographie : voir
1er vol., page 44.)

LES CHÂTIMENTS

Le Manteau impérial.

OH! vous dont le travail est joie,
Vous qui n'avez pas d'autre proie
Que les parfums, souffles du ciel,
Vous qui fuyez quand vient décembre,
Vous qui dérobez aux fleurs l'ambre
Pour donner aux hommes le miel,

Chastes buveuses de rosée,
Qui, pareilles à l'épousée,
Visitez le lis du coteau,
O sœurs des corolles vermeilles,
Filles de la lumière, abeilles,
Envolez-vous de ce manteau!

Ruez-vous sur l'homme, guerrières!
O généreuses ouvrières,
Vous le devoir, vous la vertu,
Ailes d'or et flèches de flamme,
Tourbillonnez sur cet infâme!
Dites-lui : — « Pour qui nous prends-tu ?

« Maudit! nous sommes les abeilles!
Des chalets ombragés de treilles
Notre ruche orne le fronton;
Nous volons, dans l'azur écloses,
Sur la bouche ouverte des roses
Et sur les lèvres de Platon.

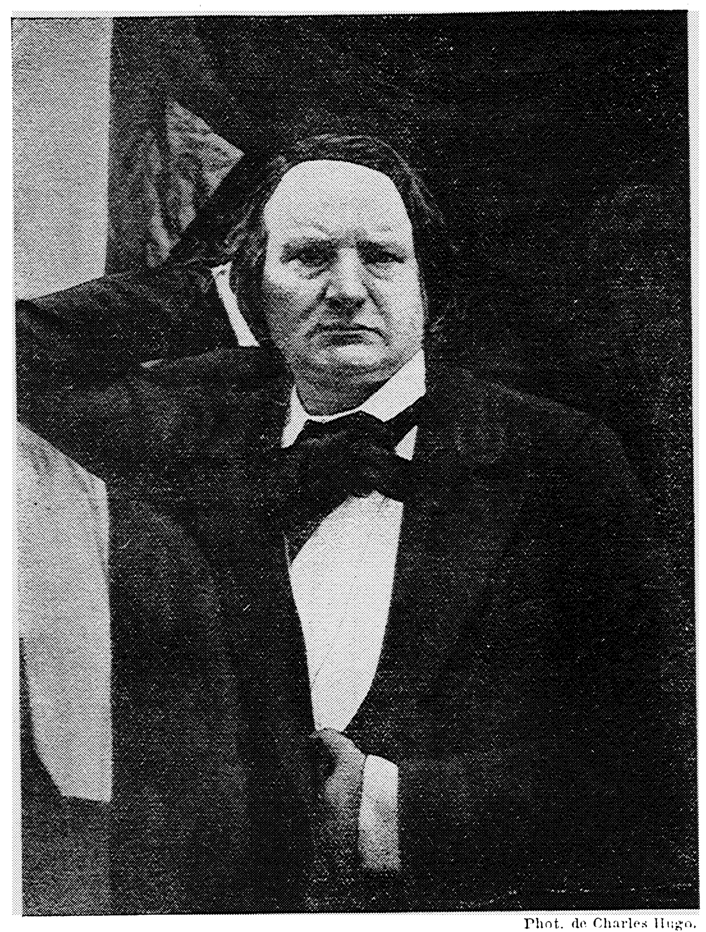
« Ce qui sort de la fange y rentre.
Va trouver Tibère en son antre,
Et Charles Neuf sur son balcon.
Va! sur ta pourpre il faut qu'on mette,
Non les abeilles de l'Hymette,
Mais l'essaim noir de Montfaucon! »

Et percez-le toutes ensemble,
Faites honte au peuple qui tremble,
Aveuglez l'immonde trompeur,
Acharnez-vous sur lui, farouches,
Et qu'il soit chassé par les mouches
Puisque les hommes en ont peur!

Waterloo.

WATERLOO! Waterloo! Waterloo! morne plaine!
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.
D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France.
Choc sanglant! des héros Dieu trompait l'espérance;
Tu désertais, victoire, et le sort était las.
O Waterloo! je pleure et je m'arrête, hélas!
Car ces derniers soldats de la dernière guerre
Furent grands; ils avaient vaincu toute la terre,
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,
Et leur âme chantait dans les clairons d'airain!

Le soir tombait; la lutte était ardente et noire.
Il avait l'offensive et presque la victoire;
Il tenait Wellington acculé sur un bois.
Sa lunette à la main, il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vibrante broussaille,
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit : Grouchy! — C'était Blücher!
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme,
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.
La batterie anglaise écrasa nos carrés.
La plaine où frissonnaient nos drapeaux déchirés
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge;
Gouffre où les régiments, comme des pans de murs,
Tombaient, où se couchaient comme des épis mûrs
Les hauts tambours-majors aux panaches énormes,
Où l'on entrevoyait des blessures difformes!
Carnage affreux! moment fatal! L'homme, inquiet,
Sentit que la bataille entre ses mains pliait.



Phot. de Charles Hugo.

VICTOR HUGO (1853)

Derrière un mamelon la garde était massée,
La garde, espoir suprême et suprême pensée!
— Allons! faites donner la garde, cria-t-il, —
Et lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,
Portant le noir colback ou le casque poli,
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.
Leur bouche, d'un seul cri, dit : Vive l'Empereur!
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.
Hélas! Napoléon, sur sa garde penché,
Regardait, et, sitôt qu'ils avaient débouché
Sous les sombres canons crachant des jets de soufre,
Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,
Fondre ces régiments de granit et d'acier,
Comme fond une cire au souffle d'un brasier;
Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves, stoïques,
Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques!
Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps,
Et regardait mourir la garde. — C'est alors
Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,
La Déroute, géante à la face effarée,
Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,
Changeant subitement les drapeaux en haillons,
A de certains moments, spectre fait de fumées,
Se lève grandissante au milieu des armées,
La Déroute apparut au soldat qui s'émeut,
Et, se tordant les bras, cria : Sauve qui peut!
Sauve qui peut! affront! horreur! toutes les bouches
Criaient; à travers champs, fous, éperdus, farouches,
Comme si quelque souffle avait passé sur eux,
Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux,
Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles,
Jetant shakos, manteaux, fusils, jetant les aigles,
Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil!
Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient. — En un clin [d'œil,
Comme s'envole au vent une paille enflammée,
S'évanouit ce bruit qui fut la grande armée,

Et cette plaine, hélas! où l'on rêve aujourd'hui,
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui!
Quarante ans sont passés, et ce coin de la terre,
Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,
Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,
Tremble encor d'avoir vu la fuite des géants!

Stella.

JE m'étais endormi la nuit près de la grève.
Un vent frais m'éveilla, je sortis de mon rêve,
J'ouvris les yeux, je vis l'étoile du matin.
Elle resplendissait au fond du ciel lointain
Dans une blancheur molle, infinie et charmante,
Aquilon s'enfuyait emportant la tourmente.
L'astre éclatant changeait la nuée en duvet.
C'était une clarté qui pensait, qui vivait;
Elle apaisait l'écueil où la vague déferle;
On croyait voir une âme à travers une perle.
Il faisait nuit encor, l'ombre régnait en vain,
Le ciel s'illuminait d'un sourire divin.
La lueur argentait le haut du mât qui penche;
Le navire était noir, mais la voile était blanche;
Des goélands debout sur un escarpement,
Attentifs, contemplaient l'étoile gravement
Comme un oiseau céleste et fait d'une étincelle.
L'Océan qui ressemble au peuple allait vers elle
Et, rugissant tout bas, la regardait briller,
Et semblait avoir peur de la faire envoler.
Un ineffable amour emplissait l'étendue.
L'herbe verte à mes pieds frissonnait éperdue,
Les oiseaux se parlaient dans les nids; une fleur
Qui s'éveillait me dit: — C'est l'étoile ma sœur.
Et pendant qu'à longs plis l'ombre levait son voile
J'entendis une voix qui venait de l'étoile
Et qui disait: — Je suis l'astre qui vient d'abord.
Je suis celle qu'on croit dans la tombe et qui sort.
J'ai lui sur le Sina, j'ai lui sur le Taygète;
Je suis le caillou d'or et de feu que Dieu jette,
Comme avec une fronde au front noir de la nuit.
Je suis ce qui renaît quand un monde est détruit.

O nations! je suis la Poésie ardente.
J'ai brillé sur Moïse et j'ai brillé sur Dante.
Le lion Océan est amoureux de moi.
J'arrive. Levez-vous, vertu, courage, foi!
Penseurs, esprits, montez sur la tour, sentinelles!
Paupières, ouvrez-vous; allumez-vous, prunelles!
Terre, émeus le sillon; vie, éveille le bruit;
Debout, vous qui dormez! — car celui qui me suit,
Car celui qui m'envoie en avant la première,
C'est l'ange Liberté, c'est le géant Lumière!

1855 *GÉRARD DE NERVAL* [1]

Fantaisie.

IL est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Wèbre,
Un air très vieux, languissant et funèbre,
Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,
De deux cents ans mon âme rajeunit;
C'est sous Louis Treize... et je crois voir s'étendre
Un coteau vert que le couchant jaunit.



(1) GÉRARD DE NERVAL (Gérard Labrunie, *dit*), né et mort à Paris (1808-1855). Célèbre dès le collège par des *Elégies*, des *Satires*, et surtout par une traduction du *Faust* de Gœthe, Gérard eut par la suite une vie d'insouciance et de caprice. C'était une âme charmante, discrète, et toute en nuances, au milieu de l'exubérance romantique. Aimant par-dessus tout les voyages, il fit de longues et fréquentes promenades en Allemagne, son pays de prédilection, visita l'Italie, la Grèce, et vécut même en Orient. Un dérangement cérébral l'avait déjà conduit plusieurs fois dans des maisons de santé; une nuit de désespoir, il se pendit à une grille dans un vieux quartier aujourd'hui démoli, rue de la Vieille-Lanterne.

Prosateur de haute valeur, Gérard ne fut guère poète qu'à l'occasion, et, sous ce titre, il ne se recommande à nous que par cette *Fantaisie* écrite en 1831, et par une douzaine de sonnets recueillis sous le titre des *Chimères*, à la fin

Puis un château de brique à coins de pierre,
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,
Ceint de grands parcs, avec une rivière
Baignant ses pieds, qui coule entre les fleurs.

Puis une dame à sa haute fenêtre,
Blonde, aux yeux noirs, en ses habits anciens...
Que dans une autre existence, peut-être,
J'ai déjà vue!... et dont je me souviens.

El Desdichado.

(LE MALHEUREUX.)

JE suis le ténébreux, — le veuf, — l'inconsolé,
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie :
Ma seule *étoile* est morte, — et mon luth constellé
Porte le *Soleil noir* de la *Mélancolie*.

Dans la nuit du tombeau, toi qui m'as consolé,
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie.
La *fleur* qui plaisait tant à mon cœur désolé,
Et la treille où le pampre à la rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phébus ?... Lusignan ou Biron ?
Mon front est rouge encor du baiser de la reine;
J'ai rêvé dans la grotte où nage la Sirène...

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron :
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.

Vers dorés.

HOMME, libre penseur! te crois-tu seul pensant
Dans ce monde où la vie éclate en toute chose ?
Des forces que tu tiens ta liberté dispose,
Mais de tous tes conseils l'univers est absent.

---

de *la Bohème galante*. Ces sonnets sont bien l'expression de son désespoir et de sa folie. Parfois énigmatiques comme dans *el Desdichado* (le Malheureux), plus souvent obscurs et inintelligibles, ils n'en sont pas moins d'une rareté de forme et d'expression qui font de lui un frère aîné de Baudelaire, de Verlaine et même de Mallarmé.

Respecte dans la bête un esprit agissant :
Chaque fleur est une âme à la nature éclose;
Un mystère d'amour dans le métal repose;
« Tout est sensible! » Et tout sur ton être est puissant.

Crains, dans le mur aveugle, un regard qui t'épie :
A la matière même un verbe est attaché...
Ne la fais pas servir à quelque usage impie!

Souvent dans l'être obscur habite un dieu caché;
Et comme un œil naissant couvert par ses paupières,
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres!

Où sont nos amoureuses?
Elles sont au tombeau!
Elles sont plus heureuses
Dans un séjour plus beau.

Elles sont près des anges
Dans le fond du ciel bleu,
Et chantent les louanges
De la mère de Dieu.

O pâle fiancée,
O jeune vierge en fleur,
Amante délaissée
Que flétrit la douleur...

L'Eternité profonde
Souriait dans vos yeux :
Flambeaux éteints du monde,
Rallumez vous aux cieux

Gérard de Nerval

(V. p. 19.)

LES CONTEMPLATIONS

A Villequier.

MAINTENANT que Paris, ses pavés et ses marbres,
Et sa brume et ses toits sont bien loin de mes yeux;
Maintenant que je suis sous les branches des arbres,
Et que je puis songer à la beauté des cieux;

Maintenant que du deuil qui m'a fait l'âme obscure
Je sors, pâle et vainqueur,
Et que je sens la paix de la grande nature
Qui m'entre dans le cœur;

Maintenant que je puis, assis au bord des ondes,
Ému par ce superbe et tranquille horizon,
Examiner en moi les vérités profondes
Et regarder les fleurs qui sont dans le gazon;

Maintenant, ô mon Dieu! que j'ai ce calme sombre
De pouvoir désormais
Voir de mes yeux la pierre où je sais que dans l'ombre
Elle dort pour jamais;

Maintenant qu'attendri par ces divins spectacles,
Plaines, forêts, rochers, vallons, fleuve argenté,
Voyant ma petitesse et voyant vos miracles,
Je reprends ma raison devant l'immensité;

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire,
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire,
Que vous avez brisé;

Je viens à vous, Seigneur! confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant!
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent;

Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme
Ouvre le firmament,
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme
Est le commencement;

Je conviens à genoux que vous seul, Père auguste,
Possédez l'infini, le réel, l'absolu;
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste
Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu!

Je ne résiste plus à tout ce qui m'arrive
Par votre volonté.
L'âme de deuils en deuils, l'homme de rive en rive,
Roule à l'éternité.

Nous ne voyons jamais qu'un seul côté des choses;
L'autre plonge en la nuit d'un mystère effrayant.
L'homme subit le joug sans connaître les causes.
Tout ce qu'il voit est court, inutile et fuyant.

Vous faites revenir toujours la solitude
Autour de tous ses pas.
Vous n'avez pas voulu qu'il eût la certitude
Ni la joie ici-bas!

Dès qu'il possède un bien, le sort le lui retire.
Rien ne lui fut donné, dans ses rapides jours,
Pour qu'il s'en puisse faire une demeure, et dire :
C'est ici ma maison, mon champ et mes amours!

Il doit voir peu de temps tout ce que ses yeux voient;
Il vieillit sans soutiens.
Puisque ces choses sont, c'est qu'il faut qu'elles soient;
J'en conviens, j'en conviens.

Le monde est sombre, ô Dieu! l'immuable harmonie
Se compose des pleurs aussi bien que des chants;
L'homme n'est qu'un atome en cette ombre infinie,
Nuit où montent les bons, où tombent les méchants.

Je sais que vous avez bien autre chose à faire
Que de nous plaindre tous,
Et qu'un enfant qui meurt, désespoir de sa mère,
Ne vous fait rien, à vous.

Je sais que le fruit tombe au vent qui le secoue,
Que l'oiseau perd sa plume et la fleur son parfum;
Que la création est une grande roue
Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un;

Les mois, les jours, les flots des mers, les yeux qui pleurent,
Passent sous le ciel bleu;
Il faut que l'herbe pousse et que les enfants meurent;
Je le sais, ô mon Dieu!

Dans vos cieux, au delà de la sphère des nues,
Au fond de cet azur immobile et dormant,
Peut-être faites-vous des choses inconnues
Où la douleur de l'homme entre comme élément.

Peut-être est-il utile à vos desseins sans nombre
Que des êtres charmants
S'en aillent, emportés par le tourbillon sombre
Des noirs événements.

Nos destins ténébreux vont sous des lois immenses
Que rien ne déconcerte et que rien n'attendrit.
Vous ne pouvez avoir de subites clémences
Qui dérangent le monde, ô Dieu, tranquille esprit!

Je vous supplie, ô Dieu, de regarder mon âme,
Et de considérer
Qu'humble comme un enfant et doux comme une femme
Je viens vous adorer!

Considérez encor que j'avais, dès l'aurore,
Travaillé, combattu, pensé, marché, lutté,
Expliquant la nature à l'homme qui l'ignore,
Éclairant toute chose avec votre clarté;

Que j'avais, affrontant la haine et la colère,
Fait ma tâche ici-bas,
Que je ne pouvais pas m'attendre à ce salaire,
Que je ne pouvais pas

Prévoir que, vous aussi, sur ma tête qui ploie
Vous appesantiriez votre bras triomphant,
Et que, vous qui voyez comme j'ai peu de joie,
Vous me reprendriez si vite mon enfant!

Qu'une âme ainsi frappée à se plaindre est sujette,
Que j'ai pu blasphémer,
Et vous jeter mes cris comme un enfant qui jette
Une pierre à la mer!

Considérez qu'on doute, ô mon Dieu! quand on souffre,
Que l'œil qui pleure trop finit par s'aveugler,
Qu'un être que son deuil plonge au plus noir du gouffre,
Quand il ne vous voit plus, ne peut vous contempler,

Et qu'il ne se peut pas que l'homme, lorsqu'il sombre
Dans les afflictions,
Ait présente à l'esprit la sérénité sombre
Des constellations!

Aujourd'hui, moi qui fus faible comme une mère,
Je me courbe à vos pieds devant vos cieux ouverts,
Je me sens éclairé dans ma douleur amère
Par un meilleur regard jeté sur l'univers.

Seigneur, je reconnais que l'homme est en délire
S'il ose murmurer;
Je cesse d'accuser, je cesse de maudire,
Mais laissez-moi pleurer!

Hélas! laissez les pleurs couler de ma paupière,
Puisque vous avez fait les hommes pour cela!
Laissez-moi me pencher sur cette froide pierre
Et dire à mon enfant : Sens-tu que je suis là ?

Laissez-moi lui parler, incliné sur ses restes,
Le soir, quand tout se tait,
Comme si, dans sa nuit, rouvrant ses yeux célestes,
Cet ange m'écoutait!

Hélas! vers le passé tournant un œil d'envie,
Sans que rien ici-bas puisse m'en consoler,
Je regarde toujours ce moment de ma vie
Où je l'ai vu ouvrir son aile et s'envoler.

Je verrai cet instant jusqu'à ce que je meure,
L'instant, pleurs superflus!
Où je criai : L'enfant que j'avais tout à l'heure,
Quoi donc! je ne l'ai plus!

Ne vous irritez pas que je sois de la sorte,
O mon Dieu! cette plaie a si longtemps saigné!
L'angoisse dans mon âme est toujours la plus forte,
Et mon cœur est soumis, mais n'est pas résigné.

Ne vous irritez pas! fronts que le deuil réclame,
Mortels sujets aux pleurs,
Il nous est malaisé de retirer notre âme
De ces grandes douleurs.

Voyez-vous! nos enfants nous sont bien nécessaires,
Seigneur; quand on a vu dans sa vie, un matin,
Au milieu des ennuis, des peines, des misères
Et de l'ombre que fait sur nous notre destin,

Apparaître un enfant, tête chère et sacrée,
Petit être joyeux,
Si beau qu'on a cru voir s'ouvrir à son entrée
Une porte des cieux;

Quand on a vu, seize ans, de cet autre soi-même
Croître la grâce aimable et la douce raison;
Lorsqu'on a reconnu que cet enfant qu'on aime
Fait le jour dans notre âme et dans notre maison,

Que c'est la seule joie ici-bas qui persiste
De tout ce qu'on rêva,
Considérez que c'est une chose bien triste
De le voir qui s'en va!

Elle était déchaussée...

ELLE était déchaussée, elle était décoiffée,
Assise, les pieds nus parmi les joncs penchants;
Moi qui passais par là, je crus voir une fée,
Et je lui dis : Veux-tu t'en venir dans les champs?

Elle me regarda de ce regard suprême
Qui reste à la beauté quand nous en triomphons,
Et je lui dis : Veux-tu, c'est le mois où l'on aime,
Veux-tu nous en aller sous les arbres profonds ?

Elle essuya ses pieds à l'herbe de la rive,
Elle me regarda pour la seconde fois,
Et la belle folâtre alors devint pensive...
Oh! comme les oiseaux chantaient au fond des bois!

Comme l'eau caressait doucement le rivage!...
Je vis venir à moi, dans les grands roseaux verts,
La belle fille heureuse, effarée et sauvage,
Ses cheveux dans ses yeux et riant au travers.

J'ai cueilli cette fleur...

J'AI cueilli cette fleur pour toi sur la colline.
Dans l'âpre escarpement qui sur le flot s'incline,
Que l'aigle connaît seul et peut seul approcher,
Paisible, elle croissait aux fentes du rocher.
L'ombre baignait les flancs du morne promontoire;
Je voyais, comme on dresse au lieu d'une victoire
Un grand arc de triomphe éclatant et vermeil,
A l'endroit où s'était englouti le soleil,
La sombre nuit bâtir un porche de nuées.
Des voiles s'enfuyaient, au loin diminuées;
Quelques toits, s'éclairant au fond d'un entonnoir,
Semblaient craindre de luire et de se laisser voir.
J'ai cueilli cette fleur pour toi, ma bien-aimée;
Elle est pâle et n'a pas de corolle embaumée,
Sa racine n'a pris sur la crête des monts
Que l'amère senteur des glauques goémons;
Moi j'ai dit : Pauvre fleur, du haut de cette cime,
Tu devais t'en aller dans cet immense abîme
Où l'algue et le nuage et les voiles s'en vont,
Va mourir sur un cœur, abîme plus profond.
Fane-toi sur ce sein en qui palpite un monde.
Le ciel, qui te créa pour t'effeuiller dans l'onde,
Te fit pour l'océan, je te donne à l'amour. —
Le vent mêlait les flots; il ne restait du jour
Qu'une vague lueur, lentement effacée,
Oh! comme j'étais triste au fond de ma pensée,
Tandis que je songeais, et que le gouffre noir
M'entrait dans l'âme avec tous les frissons du soir!

LES FLEURS DU MAL

L'Ennemi.

MA jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,
Traversé çà et là par de brillants soleils;
Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage
Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils.

Voilà que j'ai touché l'automne des idées,
Et qu'il faut employer la pelle et les râteaux,
Pour rassembler à neuf les terres inondées
Où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux.

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve
Trouveront dans ce sol lavé comme une grève
Le mystique aliment qui ferait leur vigueur ?

— O douleur! ô douleur! Le temps mange la vie,
Et l'obscur ennemi qui nous ronge le cœur
Du sang que nous perdons croît et se fortifie!



(1) BAUDELAIRE (Charles), né et mort à Paris (1821-1867). Esprit rare et curieux, traducteur fidèle d'Edgar Poe, Baudelaire était à peine connu par quelques articles de fine et incisive critique, lorsque *les Fleurs du mal* lui conquirent du coup, et au premier rang, une place à part parmi les poètes. En effet, c'était bien là le « frisson nouveau » dont parlait Victor Hugo, quelque chose d'inconnu jusque alors dans la poésie. Le volume fit scandale à son apparition, et valut même à son auteur des poursuites judiciaires. On y admire la forme savante, non moins concentrée que la pensée, et tout à coup, au milieu d'une étrangeté maladive, fouillée à dessein, des pièces d'une grâce et d'une mélancolie exquises, trempées de chaude lumière, et toutes chargées de la langueur des parfums exotiques.

Le Balcon.

MÈRE des souvenirs, maîtresse des maîtresses,
O toi, tous mes plaisirs! ô toi, tous mes devoirs!
Tu te rappelleras la beauté des caresses,
La douceur du foyer et le charme des soirs,
Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses!

Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon,
Et les soirs au balcon, voilés de vapeurs roses.
Que ton sein m'était doux! que ton cœur m'était bon!
Nous avons dit souvent d'impérissables choses,
Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon.

Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées!
Que l'espace est profond! que le cœur est puissant!
En me penchant vers toi, reine des adorées,
Je croyais respirer le parfum de ton sang.
Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées!

La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison,
Et mes yeux dans le noir devinaient tes prunelles,
Et je buvais ton souffle, ô douceur! ô poison!
Et tes pieds s'endormaient dans mes mains fraternelles.
La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison.

Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses,
Et revis mon passé blotti dans tes genoux.
Car à quoi bon chercher tes beautés langoureuses
Ailleurs qu'en ton cher corps et qu'en ton cœur si doux?
Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses.

Ces serments, ces parfums, ces baisers infinis,
Renaîtront-ils d'un gouffre interdit à nos sondes,
Comme montent au ciel les soleils rajeunis
Après s'être lavés au fond des mers profondes?
— O serments! ô parfums! ô baisers infinis!

Les Chats.

LES amoureux fervents et les savants austères
Aiment également, dans leur mûre saison,
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,
Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires.

Amis de la science et de la volupté,
Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres;
L'Érèbe les eût pris pour ses coursiers funèbres,
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes
Des grands sphinx allongés au fond des solitudes,
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin;

Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques,
Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,
Etoilent vaguement leurs prunelles mystiques.

La Cloche fêlée.

IL est amer et doux, pendant les nuits d'hiver,
D'écouter près du feu qui palpite et qui fume
Les souvenirs lointains lentement s'élever
Au bruit des carillons qui chantent dans la brume.

Bienheureuse la cloche au gosier vigoureux,
Qui, malgré sa vieillesse, alerte et bien portante,
Jette fidèlement son cri religieux,
Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente.

Moi, mon âme est fêlée, et lorsque en ses ennuis
Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,
Il arrive souvent que sa voix affaiblie

Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie
Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts,
Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts!

Recueillement.

SOIS sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.
Tu réclamais le soir; il descend; le voici;
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Pendant que des mortels la multitude vile,
Sous le fouet du plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remords dans la fête servile,
Ma Douleur, donne-moi la main; viens par ici,

Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes années,
Sur les balcons du ciel, en robes surannées;
Surgir du fond des eaux le regret souriant;

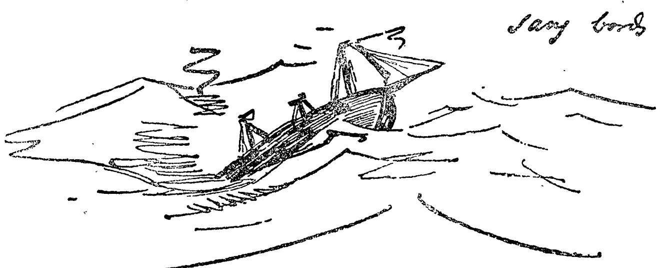
Le soleil moribond s'endormir sous une arche,
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,
Entends, ma chère, entends la douce nuit qui marche.

Œuvres complètes de Ch. Baudelaire.
Calmann Lévy, éditeur.

~~Vainement~~

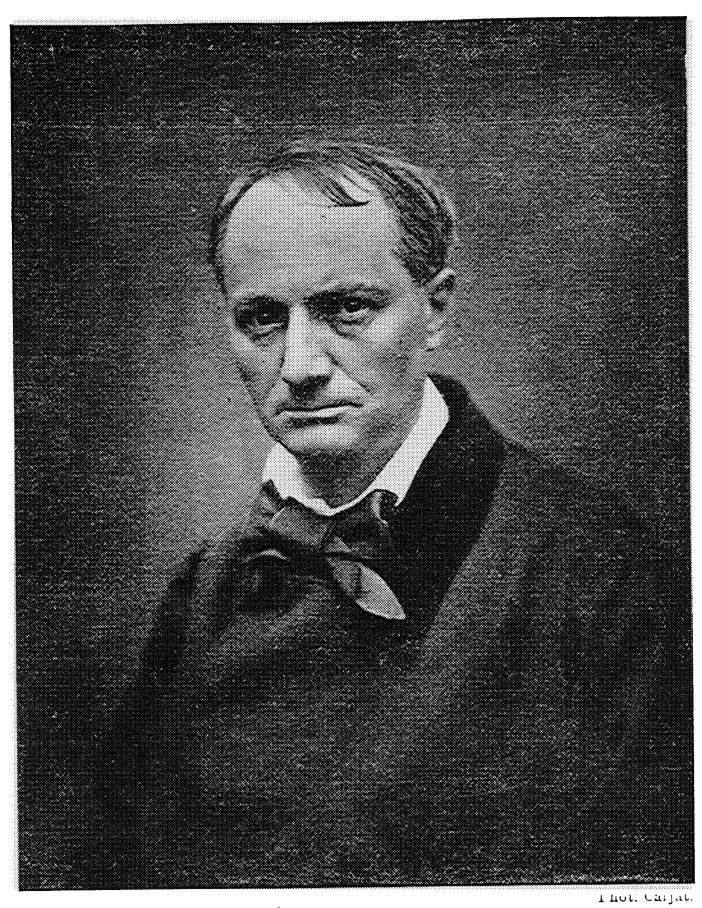
~~Bien en vain ma raison réclamait son empire;~~
~~Le délire, en jouant déroutait ses efforts,~~
~~Et mon âme dansait, dansait, comme un navire~~
~~Sans mats, sur une mer noire, énorme et sans bords.~~

Bien en vain ma raison voulait prendre la barre,
La tempête en jouant, déroutait ses efforts,
Et mon âme dansait, dansait, pauvre gabarre
Sans mats, sur une mer noire, ~~sans~~ énorme et
sans bords



Gardez les différentes versions. Je ferai la bonne chez vous.
Ch. Baudelaire

FRAGMENT DU POÈME
« LES SEPT VIEILLARDS ».



Phot. Carjat.

BAUDELAIRE (vers 1865)

(Biographie : voir 1er vol., page 149.)

ODES FUNAMBULESQUES

Le Saut du tremplin.

CLOWN admirable, en vérité!
Je crois que la postérité
Dont sans cesse l'horizon bouge,
Ne le nommera qu'en tremblant.
Il était barbouillé de blanc,
De jaune, de vert et de rouge.

Même jusqu'à Madagascar
Son nom était parvenu, car
C'était selon tous les principes
Qu'avec des cercles de papier,
Sans jamais les estropier,
Il traversait le rond des pipes.

Il s'élevait à des hauteurs
Telles que les autres sauteurs
Se consumaient en luttes vaines.
Ils le trouvaient décourageant
Et murmuraient : « Quel vif-argent
Ce démon a-t-il dans les veines ? »

Tout le peuple criait : « Bravo ! »
Mais lui, par un effort nouveau,
Semblait raidir sa jambe nue,
Et, sans que l'on sût avec qui,
Cet émule de la Saqui
Parlait bas en langue inconnue.

C'était avec son cher tremplin.
Il lui disait : « Théâtre plein
D'inspiration fantastique,
Tremplin qui tressailles d'émoi
Quand je prends un élan, fais-moi
Bondir plus haut, planche élastique !

« Frêle machine aux reins puissants,
Fais-mois bondir, moi qui me sens
Plus agile que les panthères,
Si haut que je ne puisse voir
Avec leur cruel habit noir
Ces épiciers et ces notaires!

« Par quelque prodige pompeux,
Fais-moi monter, si tu le peux,
Jusqu'à ces sommets où sans règles,
Embrouillant les cheveux vermeils
Des planètes et des soleils,
Se croisent la foudre et les aigles.

« Plus haut encor, jusqu'au ciel pur,
Jusqu'à ce lapis dont l'azur
Couvre notre prison mouvante!
Jusqu'à ces rouges orients
Où marchent des dieux flamboyants,
Fous de colère et d'épouvante!

« Plus loin! Plus haut! Je vois encor
Des boursiers à lunettes d'or,
Des critiques, des demoiselles
Et des réalistes en feu.
Plus haut! Plus loin! De l'air! Du bleu!
Des ailes! Des ailes! Des ailes! »

Enfin, de son vil échafaud,
Le clown sauta si haut, si haut
Qu'il creva le plafond de toiles
Au son du cor et du tambour,
Et, le cœur dévoré d'amour,
Alla rouler dans les étoiles.

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER.
Eug. Fasquelle, éditeur.

George Sand avec l'âme
Tremblante de la femme,
Musset, beau cygne errant,
Chante en pleurant;

Balzac, superbe, mène
La Comédie Humaine
Et nous fait voir à nu
L'homme ingénu;

Pour le lutteur Sainte-Beuve
Trouve une corde neuve;
Barbier lance en grondant
L'Iambe ardent;

La plainte de Valmore
Pleure et s'exhale encore
En sanglots plus amers
Que ceux des mers,

Et, sur un mont sauvage,
L'Art jaloux donne au sage
Théophile Gautier
Le monde entier!

. . . .

Théodore de Banville.

FRAGMENT D'UNE PIÈCE DÉDIÉE A CHARLES ASSELINEAU ET INTITULÉE « L'AUBE ROMANTIQUE » (21 juillet 1866).

FESTONS ET ASTRAGALES

A une femme.

QUOI! tu raillais vraiment quand tu disais: Je t'aime!
Quoi! tu mentais aussi, pauvre fille!... A quoi bon?
Tu ne me trompais pas, tu te trompais toi-même,
Pouvant avoir l'amour, tu n'as que le pardon!

Garde-le, large et franc, comme fut ma tendresse,
Que par aucun regret ton cœur ne soit mordu:
Ce que j'aimais, en toi, c'était ma propre ivresse,
Ce que j'aimais, en toi, je ne l'ai pas perdu.

Ta lampe n'a brûlé qu'en empruntant ma flamme.
Comme le grand convive aux noces de Cana,
Je changeais en vin pur les fadeurs de ton âme,
Et ce fut un festin dont plus d'un s'étonna.

Tu n'as jamais été, dans tes jours les plus rares,
Qu'un banal instrument sous mon archet vainqueur,
Et, comme un air qui sonne, au bois creux des guitares,
J'ai fait chanter mon rêve au vide de ton cœur.



(1) BOUILHET (Louis), né à Cany (Seine-Inférieure) en 1822, mort à Rouen en 1869. Ami de collège de Flaubert, Bouilhet dut surtout sa célébrité à un certain nombre de drames ou de comédies en vers qu'il fit représenter avec succès : *Madame de Montarcy* (Odéon, 1856) ; *Hélène Peyron* (1858) ; *l'Oncle Million* (1860) ; *Dolorès* (Théâtre-Français, 1862), *la Conjuration d'Amboise* (1866) ; mais il est avant tout un poète épique et lyrique, disciple de Théophile Gautier dont il rappelle la forme savante et travaillée. Il avait débuté par *Melænis* (1852), poème sur la Rome de l'antiquité ; on lui doit encore deux recueils : *Festons et astragales* (1858), et *Dernières Chansons*, poésies posthumes (1870).

S'il fut sublime et doux, ce n'est point ton affaire,
Je peux le dire au monde et ne pas te nommer;
Pour tirer du néant sa splendeur éphémère,
Il m'a suffi de croire. Il m'a suffi d'aimer.

Et maintenant adieu! Suis ton chemin, je passe!
Poudre d'un blanc discret les rougeurs de ton front;
Le banquet est fini, quand j'ai vidé ma tasse,
S'il reste encor du vin les laquais le boiront.

V. DE LAPRADE [1] *1858*

IDYLLES HÉROÏQUES

A la jeunesse.

ON dit qu'impatients d'abdiquer la jeunesse,
Aux sordides calculs vous livrez vos vingt ans;
Qu'à moins qu'un sang nouveau qui du vieux sol renaisse,
La France et l'avenir ont perdu leurs printemps.



(1) LAPRADE (Pierre-Marin-*Victor*-Richard DE), né à Montbrison en 1812, mort à Lyon en 1883. Destiné d'abord au barreau, il ne tarda pas à se consacrer aux lettres et publia, en 1839, *les Parfums de la Madeleine*. Il fit paraître ensuite : *la Colère de Jésus* (1840); *Psyché* (1842); *Odes et poèmes* (1844). En 1845 Laprade fut chargé d'une mission en Italie, et appelé, en 1847, à la chaire de littérature française de la faculté des lettres de Lyon. Il publia, en 1850, les *Poèmes évangéliques*, puis les *Symphonies* (1855), et les *Idylles héroïques* (1858). Il fut reçu à l'Académie française en 1858. Dès cette époque, il se révèle comme poète satirique à l'égard du régime impérial. Blessé par un article de Sainte-Beuve il riposta dans une pièce satirique,

A l'âge où nous errions, livre en main, sous la haie,
Tout prêts à dépenser notre cœur et nos jours,
On dit que vous savez ce que vaut en monnaie
L'heureux temps des chansons, des songes, des amours.

On dit que le franc rire est absent de vos fêtes;
Que l'ironie à flots y coule par moments;
Que chez vous le plaisir, pour parer ses conquêtes,
Rêve, au mépris des fleurs, l'or et les diamants;

Que vous refuseriez l'amour et le génie,
Si Dieu vous les offrait avec la pauvreté;
Que vous n'auriez jamais pour la muse bannie
Un seul regret, pas plus que pour la liberté!

On dit vos cœurs tout pleins d'ambitions mort-nées;
On dit que vos yeux secs se refusent aux pleurs;
Qu'avec vous le rameau des nouvelles années
Porte un fruit corrompu, sans avoir eu des fleurs.

Mais je vous connais mieux, malgré votre silence:
Le poète a chez vous bien des secrets amis.
D'autres vous ont crus morts et vous pleurent d'avance,
Frères de Roméo, vous n'êtes qu'endormis!

---

les Muses d'État, qui le fit priver de sa chaire de professeur (1861). Il donna ensuite *les Voix du silence* (1865); *Pernette* (1868), épopée rustique. Les poèmes patriotiques qu'il composa en 1870 contribuèrent à le faire élire député du Rhône en 1871. Il donna sa démission en 1873, pour raison de santé. Ses derniers poèmes ont été *Harmodius* (1870); *Pendant la guerre* (1872); *Poèmes civiques* (1874); *le Livre d'un père* (1876); *le Livre des adieux* (1878). On lui doit aussi des ouvrages en prose: *Questions d'art et de morale* (1861); *le Sentiment de la nature avant le christianisme* (1866); *l'Éducation homicide* (1867); *le Sentiment de la nature chez les modernes* (1868); *Tribuns et Courtisans* (1876); *Essai de critique idéaliste* (1882); *Histoire du sentiment de la nature* (1883).

Disciple de Lamartine, Laprade aime comme lui l'air des montagnes, et les personnages de ses *Idylles* sont frères de *Jocelyn*. Dans toute la nature alpestre il entend des voix consolatrices que répètent les torrents, les glaciers et surtout les arbres, les grands chênes qu'il appelle « ses frères » et auxquels il prête sa belle âme élevée et grave.

Si Laprade se rattache à l'école romantique par son goût pour la poésie philosophique et symbolique, il n'en traîne jamais avec lui la tristesse souvent déprimante, et son âme et sa pensée s'épurent toujours à mesure qu'il s'élève sur les cimes.

Qu'importe un jour d'attente, une heure inoccupée!
Tous vos lauriers d'hier peuvent encor fleurir;
Vous qui portiez si bien et la lyre et l'épée,
Vous qui saviez aimer, vous qui saviez mourir!

Hier, une étincelle éveillait tant de flamme!
Hier, c'était l'espoir et non le doute amer;
Un seul mot généreux, tombé d'une grande âme,
Vous soulevait au loin comme une vaste mer.

Aux buissons printaniers, tout en cueillant des roses,
Vous saviez des hauts lieux gravir l'âpre chemin,
Et pour vous y conduire, amants des saintes choses,
Elvire ou Béatrix vous prenait par la main.

Vous les suivrez encor sur la route choisie!
Vous gardez pour flambeaux leurs regards fiers et doux;
Celui qui cherchera la fleur de poésie
Ne la pourra cueillir, s'il n'est pareil à vous.

Aimez votre jeunesse, aimez, gardez-la toute!
Elle est de vos aînés l'espoir et le trésor;
Portez-la fièrement, sans en perdre une goutte;
Portez-la devant vous comme un calice d'or.

Peut-être on vous dira d'y boire avec largesse,
D'y verser hardiment le vin des passions;
D'autres vous prêcheront l'égoïste sagesse
Qui rampe et se réserve à ses ambitions.

Mais aux vils tentateurs vous serez indociles!
La muse vous conseille, et vous saurez choisir:
Restez dans le sentier des vertus difficiles;
Votre âge a des devoirs plus doux que le plaisir.

A vous de mépriser ce qu'un autre âge envie,
Tout bien et tout renom qu'on acquiert sans efforts.
Dieu vous a faits si fiers, si purs, si pleins de vie,
Pour les belles amours et pour les belles morts.

Venez donc! je vous suis, et nous volons ensemble;
Nous remontons le cours du temps précipité;
Vous me faites revoir tout ce qui vous ressemble,
Toute chose où rayonne un éclair de beauté.

Avec vous je suis jeune; avec vous j'ai des ailes,
Vos ailes de vingt ans, l'espérance et la foi!
Ces deux vertus des forts, qui vous restent fidèles,
Me rouvre votre Eden, déjà trop loin de moi:

Non pour vous endormir sur ses tapis de mousse,
Pour y suivre, en rêveurs, dans ces détours charmants,
Sous l'ombre où les oiseaux chantent de leur voix douce,
Les méandres de l'onde et les pas des amants;

Non pour cueillir sans fin la fleur d'or sur les landes,
Pour perdre nos printemps à tresser dans les bois,
A nouer de nos mains tant de folles guirlandes
Qui, l'automne arrivé, nous pèsent quelquefois.

Non! c'est pour y tenter la cime inaccessible
Où les héros d'Arthur cherchaient le Saint-Graal.
A vous, audacieux qui pouvez l'impossible,
A vous d'y découvrir, d'y ravir l'idéal!

Faisons, si vous voulez, ce périlleux voyage,
Loin du sentier banal où notre ardeur se perd.
Montons, pour respirer la pureté sauvage,
L'héroïque vigueur qu'on retrouve au désert.

Venez vers ces sommets inondés de lumière;
L'extase y descendra sur votre front bruni.
Sous ces chênes, vêtus de leur beauté première,
Imprégnez-vous là-haut d'un souffle d'infini.

Et, dans votre âme, avec le concert qui s'élève,
Avec le bruit du vent et l'odeur des ravins,
Quand vous aurez senti couler comme une sève
Tout ce que la nature a d'éléments divins,

Vous irez moissonner dans un autre domaine,
Dans un autre infini qu'on n'épuise jamais.
Les œuvres des penseurs vous ouvrent l'âme humaine:
Visitez avec eux l'histoire et ses sommets.

Là, vous évoquerez les héros et les sages;
Vous y respirerez leur âme et leur vertu.
Gravez dans votre cœur leurs augustes images;
Haïssez avec eux ce qu'ils ont combattu;

Mangez un pain vivant pétri de leur exemple,
Si bien que, nourris d'eux, plus calmes et plus forts,
Les portant comme un dieu dont vous seriez le temple,
Vous sentiez vivre en vous tous ces illustres morts.

Puis, sans vous arrêter, même à ces temps sublimes,
Au réel trop étroit par votre essor ravis,
Toujours plus haut, toujours plus avant sur les cimes,
Lancez dans l'idéal vos cœurs inassouvis;

Plus haut! toujours plus haut, vers ces hauteurs sereines
Où nos désirs n'ont pas de flux et de reflux,
Où les bruits de la terre, où le chant des sirènes,
Où les doutes railleurs ne nous parviennent plus!

Plus haut dans le mépris des faux biens qu'on adore,
Plus haut dans ces combats dont le ciel est l'enjeu,
Plus haut dans vos amours! Montez, montez encore
Sur cette échelle d'or qui va se perdre en Dieu.

Béatrix.

GLOIRE au cœur téméraire épris de l'impossible,
Qui marche, dans l'amour, au sentier des douleurs,
Et fuit tout vain plaisir au vulgaire accessible.

Heureux qui sur sa route, invité par les fleurs,
Passe et n'écarte point leur feuillage ou leurs voiles,
Et, vers l'azur lointain tournant ses yeux en pleurs,

Tend ses bras insensés pour cueillir les étoiles.
Une beauté cachée, aux désirs trop humains,
Sourit à ses regards, sur d'invisibles toiles;

Vers ses ambitions lui frayant des chemins,
Un ange le soutient sur des brises propices;
Les astres bien-aimés s'approchent de ses mains;

Les lis du paradis lui prêtent leurs calices.
Béatrix ouvre un monde à qui la prend pour sœur,
A qui lutte et se dompte et souffre avec délices,

Et goûte à s'immoler sa plus chère douceur;
Et, joyeux, s'élançant au delà du visible,
De la porte du ciel s'approche en ravisseur.

Gloire au cœur téméraire épris de l'impossible!

1859 VICTOR HUGO

(Voir pages 19 et 26.)

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

Booz endormi.

BOOZ s'était couché de fatigue accablé;
Il avait tout le jour travaillé dans son aire,
Puis avait fait son lit à sa place ordinaire;
Booz dormait auprès des boisseaux pleins de blé.

Cet homme possédait des champs de blés et d'orge;
Il était, quoique riche, à la justice enclin;
Il n'avait pas de fange en l'eau de son moulin,
Il n'avait pas d'enfer dans le feu de sa forge.

Sa barbe était d'argent comme un ruisseau d'avril.
Sa gerbe n'était point avare ni haineuse;
Quand il voyait passer quelque pauvre glaneuse:
« Laissez tomber exprès des épis, » disait-il.

Cet homme marchait pur loin des sentiers obliques,
Vêtu de probité candide et de lin blanc;
Et, toujours du côté des pauvres ruisselant,
Ses sacs de grains semblaient des fontaines publiques.

Booz était bon maître et fidèle parent;
Il était généreux, quoiqu'il fût économe;
Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme,
Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand.

Le vieillard, qui revient vers la source première,
Entre aux jours éternels et sort des jours changeants;
Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,
Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière.

Donc Booz dans la nuit dormait parmi les siens;
Près des meules, qu'on eût prises pour des décombres,
Les moissonneurs couchés faisaient des groupes sombres,
Et ceci se passait dans des temps très anciens.

Les tribus d'Israël avaient pour chef un juge;
La terre, où l'homme errait sous la tente, inquiet
Des empreintes de pieds de géants qu'il voyait,
Etait encore mouillée et molle du déluge.

Comme dormait Jacob, comme dormait Judith,
Booz, les yeux fermés, gisait sous la feuillée :
Or, la porte du ciel s'étant entre-bâillée
Au-dessus de sa tête, un songe en descendit.

Et ce songe était tel que Booz vit un chêne
Qui, sorti de son ventre, allait jusqu'au ciel bleu :
Une race y montait comme une longue chaîne;
Un roi chantait en bas, en haut mourait un Dieu.

Et Booz murmurait avec la voix de l'âme:
« Comment se pourrait-il que de moi ceci vînt ?
Le chiffre de mes ans a passé quatre-vingt,
Et je n'ai pas de fils, et je n'ai plus de femme.

« Voilà longtemps que celle avec qui j'ai dormi,
O Seigneur! a quitté ma couche pour la vôtre;
Et nous sommes encor tout mêlés l'un à l'autre,
Elle à demi vivante, et moi mort à demi.

« Une race naîtrait de moi! Comment le croire ?
Comment se pourrait-il que j'eusse des enfants ?
Quand on est jeune, on a des matins triomphants;
Le jour sort de la nuit comme d'une victoire:

« Mais, vieux, on tremble ainsi qu'à l'hiver le bouleau ;
Je suis veuf, je suis seul, et sur moi le soir tombe,
Et je courbe, ô mon Dieu ! mon âme vers la tombe,
Comme un bœuf ayant soif penche son front vers l'eau. »

Ainsi parlait Booz dans le rêve et l'extase,
Tournant vers Dieu ses yeux par le sommeil noyés ;
Le cèdre ne sent pas une rose à sa base,
Et lui ne sentait pas une femme à ses pieds.

Pendant qu'il sommeillait, Ruth, une Moabite,
S'était couchée aux pieds de Booz, le sein nu,
Espérant on ne sait quel rayon inconnu,
Quand viendrait du réveil la lumière subite.

Booz ne savait point qu'une femme était là,
Et Ruth ne savait point ce que Dieu voulait d'elle.
Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle ;
Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala.

L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle ;
Les anges y volaient sans doute obscurément,
Car on voyait passer dans la nuit, par moment,
Quelque chose de bleu qui paraissait une aile.

La respiration de Booz qui dormait
Se mêlait au bruit sourd des ruisseaux sur la mousse.
On était dans le mois où la nature est douce,
Les collines ayant des lis sur leur sommet.

Ruth songeait et Booz dormait ; l'herbe était noire ;
Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement ;
Une immense bonté tombait du firmament ;
C'était l'heure tranquille où les lions vont boire.

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth ;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,

Immobile, ouvrant l'œil à demi sous ses voiles,
Quel Dieu, quel moissonneur de l'éternel été,
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

Les Paladins.

LA terre a vu jadis errer des paladins;
Ils flamboyaient ainsi que des éclairs soudains,
Puis s'évanouissaient, laissant sur les visages
La crainte et la lueur de leurs brusques passages.
Ils étaient, dans des temps d'oppression, de deuil,
De honte, où l'infamie étalait son orgueil,
Les spectres de l'honneur, du droit, de la justice;
Ils foudroyaient le crime, ils souffletaient le vice;
On voyait le vol fuir, l'imposture hésiter,
Blêmir la trahison, et se déconcerter
Toute puissance injuste, inhumaine, usurpée,
Devant ces magistrats sinistres de l'épée.
Malheur à qui faisait le mal! Un de ces bras
Sortait de l'ombre avec ce cri : Tu périras!
Contre le genre humain et devant la nature,
De l'équité suprême ils tentaient l'aventure;
Prêts à toute besogne, à toute heure, en tout lieu,
Farouches, ils étaient les cavaliers de Dieu.

Ils erraient dans la nuit ainsi que des lumières.
Leur seigneurie était tutrice des chaumières;
Ils étaient justes, bons, lugubres, ténébreux;
Quoique gardé par eux, quoique vengé par eux,
Le peuple en leur présence avait l'inquiétude
De la foule devant la pâle solitude;
Car on a peur de ceux qui marchent en songeant,
Pendant que l'aquilon, du haut des cieux plongeant,
Rugit, et que la pluie épand à flots son urne
Sur leur tête entrevue au fond du bois nocturne.

Ils passaient effrayants, muets, masqués de fer.
Quelques-uns ressemblaient à des larves d'enfer;
Leurs cimiers se dressaient difformes sur leurs heaumes;
On ne savait jamais d'où sortaient ces fantômes;
On disait : Qui sont-ils? d'où viennent-ils? Ils sont
Ceux qui punissent, ceux qui jugent, ceux qui vont. —
Tragiques, ils avaient l'attitude du rêve.

O les noirs chevaucheurs! ô les marcheurs sans trêve!

Partout où reluisait l'acier de leur corset,
Partout où l'un d'eux, calme et grave, apparaissait
Posant sa lance au coin ténébreux de la salle,
Partout où surgissait leur ombre colossale,
On sentait la terreur des pays inconnus;
Celui-ci vient du Rhin; celui-là du Cydnus;
Derrière eux cheminait la Mort, squelette chauve;
Il semblait qu'aux naseaux de leur cavale fauve
On entendît la mer ou la forêt gronder;
Et c'est aux quatre vents qu'il fallait demander
Si ce passant était roi d'Albe ou de Bretagne;
S'il sortait de la plaine ou bien de la montagne;
S'il avait triomphé du Maure, ou du chenil,
Des peuples monstrueux qui hurlent près du Nil;
Quelle ville son bras avait prise ou sauvée;
De quel monstre il avait écrasé la couvée.

Les noms de quelques-uns jusqu'à nous sont venus:
Ils s'appelaient Bernard, Lahire, Éviradnus;
Ils avaient vu l'Afrique; ils éveillaient l'idée
D'on ne sait quelle guerre effroyable en Judée;
Rois dans l'Inde, ils étaient en Europe barons;
Et les aigles, les cris des combats, les clairons,
Les batailles, les rois, les dieux, les épopées,
Tourbillonnaient dans l'ombre au vent de leurs épées;
Qui les voyait passer à l'angle de son mur
Pensait à ces cités d'or, de brume et d'azur
Qui font l'effet d'un songe à la foule effarée:
Tyr, Héliopolis, Solyme, Césarée.
Ils surgissaient du sud ou du septentrion,
Portant sur leur écu l'hydre ou l'alérion,
Couverts des noirs oiseaux du taillis héraldique,
Marchant seuls au sentier que le devoir indique,
Ajoutant au bruit sourd de leur pas solennel
La vague obscurité d'un voyage éternel;
Ayant franchi les flots, les monts, les bois horribles,
Ils venaient de si loin qu'ils en étaient terribles;
Et ces grands chevaliers mêlaient à leurs blasons
Toute l'immensité des sombres horizons.

Les Pauvres Gens.

I

IL est nuit, la cabane est pauvre, mais bien close.
Le logis est plein d'ombre, et l'on sent quelque chose
Qui rayonne à travers ce crépuscule obscur.
Des filets de pêcheur sont accrochés au mur.
Au fond, dans l'encoignure où quelque humble vaisselle
Aux planches d'un bahut vaguement étincelle,
On distingue un grand lit aux longs rideaux tombants.
Tout près, un matelas s'étend sur de vieux bancs,
Et cinq petits enfants, nid d'âmes, y sommeillent.
La haute cheminée où quelques flammes veillent
Rougit le plafond sombre, et, le front sur le lit,
Une femme à genoux prie, et songe, et pâlit:
C'est la mère. Elle est seule. Et dehors, blanc d'écume,
Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,
Le sinistre océan jette son noir sanglot.

II

L'homme est en mer. Depuis l'enfance matelot,
Il livre au hasard sombre une rude bataille.
Pluie ou bourrasque, il faut qu'il sorte, il faut qu'il aille,
Car les petits enfants ont faim. Il part le soir
Quand l'eau profonde monte aux marches du musoir.
Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles,
La femme est au logis cousant les vieilles toiles,
Remmaillant les filets, préparant l'hameçon,
Surveillant l'âtre où bout la soupe de poisson,
Puis priant Dieu sitôt que les cinq enfants dorment.
Lui, seul, battu des flots qui toujours se reforment,
Il s'en va dans l'abîme et s'en va dans la nuit.
Dur labeur! tout est noir, tout est froid; rien ne luit.
Dans les brisants, parmi les lames en démence,
L'endroit bon à la pêche, et, sur la mer immense,
Le lieu mobile, obscur, capricieux, changeant,
Où se plaît le poisson aux nageoires d'argent,
Ce n'est qu'un point; c'est grand deux fois comme la chambre.
Or, la nuit, dans l'ondée et la brume, en décembre,
Pour rencontrer ce point sur le désert mouvant,
Comme il faut calculer la marée et le vent!

Comme il faut combiner sûrement les manœuvres !
Les flots le long du bord glissent, vertes couleuvres,
Le gouffre roule et tord ses plis démesurés
Et fait râler d'horreur les agrès effarés.
Lui songe à sa Jeannie au sein des mers glacées
Et Jeannie en pleurant l'appelle, et leurs pensées
Se croisent dans la nuit, divins oiseaux du cœur.

III

Elle prie, et la mauve au cri rauque et moqueur
L'importune, et, parmi les écueils en décombres,
L'océan l'épouvante, et toutes sortes d'ombres
Passent dans son esprit : la mer, les matelots
Emportés à travers la colère des flots.
Et dans sa gaine, ainsi que le sang dans l'artère,
La froide horloge bat, jetant dans le mystère,
Goutte à goutte, le temps, saisons, printemps, hivers ;
Et chaque battement, dans l'énorme univers,
Ouvre aux âmes, essaims d'autours et de colombes,
D'un côté les berceaux et de l'autre les tombes.

Elle songe, elle rêve, — et tant de pauvreté !
Ses petits vont pieds nus, l'hiver comme l'été.
Pas de pain de froment. On mange du pain d'orge.
— O Dieu ! le vent rugit comme un soufflet de forge,
Le côte fait le bruit d'une enclume ; on croit voir
Les constellations fuir dans l'ouragan noir,
Comme les tourbillons d'étincelles de l'âtre.
C'est l'heure où, gai danseur, minuit rit et folâtre
Sous le loup de satin qu'illuminent ses yeux,
Et c'est l'heure où minuit, brigand mystérieux,
Voilé d'ombre et de pluie et le front dans la bise,
Prend un pauvre marin frissonnant et le brise
Aux rochers monstrueux apparus brusquement.
Horreur ! l'homme, dont l'onde éteint le hurlement,
Sent fondre et s'enfoncer le bâtiment qui plonge ;
Il sent s'ouvrir sous lui l'ombre et l'abîme, et songe
Au vieil anneau de fer du quai plein de soleil !

Ces mornes visions troublent son cœur, pareil
A la nuit. Elle tremble et pleure...

IV

O pauvres femmes
De pêcheurs ! C'est affreux de se dire : « Mes âmes,
Père, amant, frères, fils, tout ce que j'ai de cher,
C'est là, dans ce chaos ! — mon cœur, mon sang, ma chair. »
Ciel ! être en proie aux flots, c'est être en proie aux bêtes.
Oh ! songer que l'eau joue avec toutes ces têtes,
Depuis le mousse enfant jusqu'au mari patron,
Et que le vent hagard, soufflant dans son clairon,
Dénoue au-dessus d'eux sa longue et folle tresse,
Et que peut-être ils sont à cette heure en détresse,
Et qu'on ne sait jamais au juste ce qu'ils font,
Et que, pour tenir tête à cette mer sans fond,
A tous ces gouffres d'ombre où ne luit nulle étoile,
Ils n'ont qu'un bout de planche avec un bout de toile !
Souci lugubre ! On court à travers les galets,
Le flot monte, on lui parle, on crie : « Oh ! rends-nous-les ! »
Mais hélas ! que veut-on que dise à la pensée
Toujours sombre la mer toujours bouleversée ?

Jeannie est bien plus triste encor. Son homme est seul !
Seul dans cette âpre nuit ! Seul sous ce noir linceul !
Pas d'aide. Les enfants sont trop petits. — O mère !
Tu dis : « S'ils étaient grands ! Leur père est seul ! » Chimère !
Plus tard, quand ils seront près du père et partis,
Tu diras en pleurant : « Oh ! s'ils étaient petits ! »

V

Elle prend sa lanterne et sa cape. — C'est l'heure
D'aller voir s'il revient, si la mer est meilleure,
S'il fait jour, si la flamme est au mât du signal.
Allons ! — Et la voilà qui part. L'air matinal
Ne souffle pas encor. Rien. Pas de ligne blanche
Dans l'espace où le flot des ténèbres s'épanche.
Il pleut. Rien n'est plus noir que la pluie au matin
On dirait que le jour tremble et doute, incertain,
Et qu'ainsi que l'enfant l'aube pleure de naître.
Elle va. L'on ne voit luire aucune fenêtre.

Tout à coup, à ses yeux qui cherchent le chemin,
Avec je ne sais quoi de lugubre et d'humain,

Une sombre masure apparaît décrépite ;
Ni lumière, ni feu ; la porte au vent palpite ;
Sur les murs vermoulus branle un toit hasardeux ;
La bise sur ce toit tord des chaumes hideux,
Jaunes, sales, pareils aux grosses eaux d'un fleuve.

« Tiens, je ne pensais plus à cette pauvre veuve,
Dit-elle ; mon mari, l'autre jour, la trouva
Malade et seule ; il faut voir comment elle va. »

Elle frappe à la porte, elle écoute ; personne
Ne répond. Et Jeannie au vent de mer frissonne.
« Malade ! Et ses enfants ! Comme c'est mal nourri !
Elle n'en a que deux, mais elle est sans mari. »
Puis elle frappe encor. « Hé ! voisine ! » Elle appelle.
Et la maison se tait toujours. « Ah ! Dieu ! dit-elle,
Comme elle dort, qu'il faut l'appeler si longtemps ! »
La porte, cette fois, comme si par instants
Les objets étaient pris d'une pitié suprême,
Morne, tourna dans l'ombre et s'ouvrit d'elle-même.

VI

Elle entra. Sa lanterne éclaira le dedans
Du noir logis muet au bord des flots grondants.
L'eau tombait du plafond comme des trous d'un crible.

Au fond était couchée une forme terrible ;
Une femme immobile et renversée, ayant
Les pieds nus, le regard obscur, l'air effrayant :
Un cadavre ; — autrefois, mère joyeuse et forte ; —
Le spectre échevelé de la misère morte ;
Ce qui reste du pauvre après un long combat.
Elle laissait, parmi la paille du grabat,
Son bras livide et froid et sa main déjà verte
Pendre, et l'horreur sortait de cette bouche ouverte,
D'où l'âme en s'enfuyant, sinistre, avait jeté
Ce grand cri de la mort qu'entend l'éternité !

Près du lit où gisait la mère de famille,
Deux tout petits enfants, le garçon et la fille,
Dans le même berceau souriaient endormis.

La mère, se sentant mourir, leur avait mis
Sa mante sur les pieds et sur le corps sa robe,
Afin que, dans cette ombre où la mort nous dérobe,
Ils ne sentissent pas la tiédeur qui décroît,
Et pour qu'ils eussent chaud pendant qu'elle aurait froid.

VII

Comme ils dorment tous deux dans leur berceau qui tremble!
Leur haleine est paisible et leur front calme. Il semble
Que rien n'éveillerait ces orphelins dormant,
Pas même le clairon du dernier jugement;
Car, étant innocents, ils n'ont pas peur du juge.

Et la pluie au dehors gronde comme un déluge.
Du vieux toit crevassé, d'où la rafale sort,
Une goutte parfois tombe sur ce front mort,
Glisse sur cette joue et devient une larme.
La vague sonne ainsi qu'une cloche d'alarme,
La morte écoute l'ombre avec stupidité ;
Car le corps, quand l'esprit radieux l'a quitté,
A l'air de chercher l'âme et de rappeler l'ange;
Il semble qu'on entend ce dialogue étrange
Entre la bouche pâle et l'œil triste et hagard :
« Qu'as-tu fait de ton souffle ? — Et toi de ton regard ? »

Hélas! aimez, vivez, cueillez les primevères,
Dansez, riez, brûlez vos cœurs, videz vos verres.
Comme au sombre océan arrive tout ruisseau,
Le sort donne pour but au festin, au berceau,
Aux mères adorant l'enfance épanouie,
Aux baisers de la chair dont l'âme est éblouie,
Aux chansons, au sourire, à l'amour frais et beau,
Le refroidissement lugubre du tombeau!

VIII

Qu'est-ce donc que Jeannie a fait chez cette morte?
Sous sa cape aux longs plis qu'est-ce donc qu'elle emporte ?
Qu'est-ce donc que Jeannie emporte en s'en allant ?
Pourquoi son cœur bat-il ? Pourquoi son pas tremblant
Se hâte-t-il ainsi ? D'où vient qu'en la ruelle
Elle court, sans oser regarder derrière elle ?
Qu'est-ce donc qu'elle cache avec un air troublé
Dans l'ombre, sur son lit ? Qu'a-t-elle donc volé ?

IX

Quand elle fut rentrée au logis, la falaise
Blanchissait; près du lit elle prit une chaise
Et s'assit toute pâle; on eût dit qu'elle avait
Un remords, et son front tomba sur le chevet,
Et par instants, à mots entrecoupés, sa bouche
Parlait, pendant qu'au loin grondait la mer farouche.
« Mon pauvre homme ! ah ! mon Dieu ! que va-t-il dire ? Il a
Déjà tant de souci ! Qu'est-ce que j'ai fait là ?
Cinq enfants sur les bras ! ce père qui travaille !
Il n'avait pas assez de peine; il faut que j'aille
Lui donner celle-là de plus. — C'est lui ? — Non. Rien.
— J'ai mal fait. — S'il me bat, je dirai : Tu fais bien.
— Est-ce lui ? — Non. — Tant mieux. — La porte bouge comme
Si l'on entrait. — Mais non. — Voilà-t-il pas, pauvre homme,
Que j'ai peur de le voir rentrer, moi, maintenant ! »
Puis elle demeura pensive et frissonnant,
S'enfonçant par degrés dans son angoisse intime,
Perdue en son souci comme dans un abîme,
N'entendant même plus les bruits extérieurs,
Les cormorans qui vont comme de noirs crieurs,
Et l'onde, et la marée, et le vent en colère.

La porte tout à coup s'ouvrit, bruyante et claire,
Et fit dans la cabane entrer un rayon blanc,
Et le pêcheur, traînant son filet ruisselant,
Joyeux, parut au seuil, et dit: « C'est la marine ! »

X

« C'est toi ! » cria Jeannie, et contre sa poitrine
Elle prit son mari comme on prend un amant,
Et lui baisa sa veste avec emportement,
Tandis que le marin disait: « Me voici, femme ! »
Et montrait sur son front qu'éclairait l'âtre en flamme
Son cœur bon et content que Jeannie éclairait.
« Je suis volé, dit-il; la mer, c'est la forêt.
— Quel temps a-t-il fait ? — Dur. — Et la pêche ? — Mauvaise.
Mais vois-tu ? je t'embrasse et me voilà bien aise.
Je n'ai rien pris du tout. J'ai troué mon filet;
Le diable était caché dans le vent qui soufflait.

Quelle nuit ! Un moment, dans tout ce tintamarre,
J'ai cru que le bateau se couchait, et l'amarre
A cassé. Qu'as-tu fait, toi, pendant ce temps-là ? »
Jeannie eut un frisson dans l'ombre et se troubla.
« Moi ? dit-elle. Ah ! mon Dieu ! rien ; comme à l'ordinaire,
J'ai cousu. J'écoutais la mer comme un tonnerre.
J'avais peur. — Oui, l'hiver est dur, mais c'est égal. »
Alors, tremblante ainsi que ceux qui font le mal,
Elle dit : « A propos, notre voisine est morte.
C'est hier qu'elle a dû mourir ; enfin, n'importe,
Dans la soirée, après que vous fûtes partis.
Elle laisse ses deux enfants, qui sont petits.
L'un s'appelle Guillaume et l'autre Madeleine :
L'un qui ne marche pas, l'autre qui parle à peine.
La pauvre bonne femme était dans le besoin. »

L'homme prit un air grave, et, jetant dans un coin
Son bonnet de forçat mouillé par la tempête :
« Diable ! diable ! dit-il en se grattant la tête ;
Nous avions cinq enfants ; cela va faire sept.
Déjà, dans la saison mauvaise, on se passait
De souper quelquefois. Comment allons-nous faire ?
Bah ! tant pis ! ce n'est pas ma faute. C'est l'affaire
Du bon Dieu. Ce sont là des accidents profonds.
Pourquoi donc a-t-il pris leur mère, à ces chiffons ?
C'est gros comme le poing. Ces choses-là sont rudes.
Il faut pour les comprendre avoir fait ses études.
Si petits ! On ne peut leur dire : Travaillez.
Femme, va les chercher. S'ils se sont réveillés,
Ils doivent avoir peur tout seuls avec la morte.
C'est la mère, vois-tu, qui frappe à notre porte ;
Ouvrons aux deux enfants. Nous les mêlerons tous.
Cela nous grimpera le soir sur les genoux,
Ils vivront ; ils seront frère et sœur des cinq autres.
Quand il verra qu'il faut nourrir avec les nôtres
Cette petite fille et ce petit garçon,
Le bon Dieu nous fera prendre plus de poisson.
Moi, je boirai de l'eau, je ferai double tâche,
C'est dit. Va les chercher. Mais qu'as-tu ? Ça te fâche ?
D'ordinaire tu cours plus vite que cela.

— Tiens, dit-elle en ouvrant les rideaux, les voilà ! »

SONNETS HUMORISTIQUES



(1) SOULARY (Joséphin), né et mort à Lyon (1815-1891). Descendant des Solari de Gênes, il se fit connaître dès 1840 par de petits volumes de vers. Sa réputation date des *Sonnets humoristiques*, recueil qui attira particulièrement l'attention de Sainte-Beuve et de Jules Janin. On lui doit encore : *Éphémères* (1846-1857) ; *Figurines* (1862) ; *Sonnets, poèmes et poésies* (1864) ; *Rimes ironiques* (1877) ; deux comédies : *un Grand homme attend ; la Lune rousse* (prose) ; *Promenade autour d'un tiroir* (1886).

Soulary est avant tout un orfèvre consciencieux ; il aime la difficulté, et cela lui fait choisir la forme étroite du sonnet, où il lui plaît de voir sa muse :

Je n'entrerai pas là, — dit la folle en riant, —
Je vais faire éclater ce corset de Procuste!
Puis elle enfle son sein, tord sa hanche robuste,
Et prête à contresens un bras luxuriant.

J'aime ces doux combats, et je suis patient.
Dans l'étroit vêtement qu'à sa taille j'ajuste,
Là serrant un atour, ici le déliant,
J'ai fait passer enfin tête, épaules et buste.

Soulary a passé pour le maître du sonnet, à une époque où Heredia n'existait pas encore. Avouons cependant que la perfection lui faisait souvent défaut dans cette forme qui ne souffre aucune licence et aucune maladresse. On cite le sonnet : *Rêves ambitieux ;* on cite plus volontiers encore celui des *Deux cortèges :*

Deux cortèges se sont rencontrés à l'église.
L'un est morne : il conduit la bière d'un enfant.
Une femme le suit presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

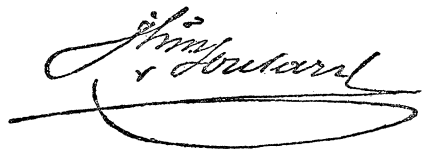
L'autre, c'est un baptême. Au bras qui le défend
Un nourrisson gazouille une note indécise;
Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise,
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant.

Nous ne dirons pas, avec M. Jules Lemaître, ce qu'il peut y avoir de convenu et surtout de chevillé dans un sonnet qui passe cependant pour le meilleur du recueil. Bornons-nous à indiquer que l'alternance des rimes n'est pas plus régulière dans les deux quatrains que dans les deux tercets :

On baptise, on absout, et le temple se vide.
Les deux femmes alors se croisent sous l'abside,
Echangent un coup d'œil aussitôt détourné,

Et, merveilleux retour qu'inspire la prière,
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait sourit au nouveau-né.

Ce sonnet n'en n'est pas moins remarquable par la manière dont le poète a réussi à exposer tout un drame en quatorze vers.



Alphonse Lemerre, éditeur.

Mme DESBORDES-VALMORE [1] *1859*

POÉSIES POSTHUMES



(1) DESBORDES-VALMORE (Marceline Desbordes, dame Valmore), née à Douai en 1785, morte à Paris en 1859. Fille d'un peintre en armoiries ruiné par la Révolution, elle connut toute sa vie la gêne matérielle, les déceptions et les deuils. On lui doit plusieurs volumes d'*Elégies* et de *Romances*, dont le premier parut en 1818, et aussi plusieurs romans pour la jeunesse. C'est donc plutôt à la première partie du siècle qu'appartient Desbordes-Valmore. Sa réputation date des grands jours du romantisme, mais ses plus beaux vers sont certainement dans son Recueil posthume. Ils semblent contenir, avec plus de chaleur encore, toute sa belle âme inconsolée.

Lamartine a dit de lui-même :

> Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
> Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
> Comme l'eau murmure en coulant...

Les Roses de Saadi.

J'AI voulu ce matin te rapporter des roses;
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes
Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir.

Les nœuds ont éclaté. Les roses, envolées
Dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées.
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir.

La vague en a paru rouge et comme enflammée.
Ce soir, ma robe encor en est tout embaumée...
Respires-en sur moi l'odorant souvenir!

Une Lettre de femme.

LES femmes, je le sais, ne doivent pas écrire;
J'écris pourtant,
Afin que dans mon cœur au loin tu puisses lire
Comme en partant.

Je ne tracerai rien qui ne soit dans toi-même
Beaucoup plus beau;
Mais le mot cent fois dit, venant de ce qu'on aime,
Semble nouveau.

Qu'il te porte au bonheur! Moi, je reste à l'attendre,
Bien que, là-bas,
Je sens que je m'en vais, pour voir et pour entendre
Errer tes pas.

Ne te détourne point s'il passe une hirondelle
Par le chemin,
Car je crois que c'est moi qui passerai, fidèle,
Toucher ta main.

Ces vers s'appliquent aussi bien à Desbordes-Valmore. Comme le poète du *Lac*, elle est sans art; mais, comme lui aussi, elle est la poésie même, et, sans autre science que sa propre émotion, elle atteint maintes fois au sublime, où l'élèvent naturellement la bonté de son cœur et la noblesse de son âme.

Tu t'en vas, tout s'en va! tout se met en voyage,
Lumière et fleurs;
Le bel été te suit, me laissant à l'orage,
Lourde de pleurs.

Mais si l'on ne vit plus que d'espoir et d'alarmes,
Cessant de voir,
Partageons pour le mieux : moi, je retiens les larmes,
Garde l'espoir.

Non, je ne voudrais pas, tant je te suis unie,
Te voir souffrir :
Souhaiter la douleur à sa moitié bénie,
C'est se haïr.

Les Séparés.

N'ÉCRIS PAS! Je suis triste, et je voudrais m'éteindre;
Les beaux étés, sans toi, c'est l'amour sans flambeau.
J'ai refermé mes bras qui ne peuvent t'atteindre;
Et, frapper à mon cœur, c'est frapper au tombeau.
N'écris pas!

N'écris pas! n'apprenons qu'à mourir à nous-mêmes.
Ne demande qu'à Dieu... qu'à toi si je t'aimais.
Au fond de ton silence écouter que tu m'aimes,
C'est entendre le ciel sans y monter jamais.
N'écris pas!

N'écris pas! je te crains; j'ai peur de ma mémoire;
Elle a gardé ta voix qui m'appelle souvent.
Ne montre pas l'eau vive à qui ne peut la boire.
Une chère écriture est un portrait vivant.
N'écris pas!

N'écris pas ces doux mots que je n'ose plus lire :
Il semble que ta voix les répand sur mon cœur,
Que je les vois briller à travers ton sourire;
Il semble qu'un baiser les empreint sur mon cœur.
N'écris pas!

La Couronne effeuillée.

J'IRAI, j'irai porter ma couronne effeuillée
Au jardin de mon père où revit toute fleur;
J'y répandrai longtemps mon âme agenouillée :
Mon père a des secrets pour vaincre la douleur.

J'irai, j'irai lui dire, au moins avec des larmes :
« Regardez, j'ai souffert... » Il me regardera
Et sous mes jours changés, sous mes pâleurs sans charmes,
Parce qu'il est mon père il me reconnaîtra.

Il dira : « C'est donc vous, chère âme désolée.
La terre manque-t-elle à vos pas égarés ?
Chère âme, je suis Dieu : ne soyez plus troublée;
Voici votre maison, voici mon cœur, entrez ! »

O clémence! ô douceur ! ô saint refuge! ô Père!
Votre enfant qui pleurait vous l'avez entendu !
Je vous obtiens déjà puisque je vous espère
Et que vous possédez tout ce que j'ai perdu.

Vous ne rejetez pas la fleur qui n'est plus belle;
Ce crime de la terre au ciel est pardonné.
Vous ne maudirez point votre enfant infidèle,
De n'avoir rien vendu, mais d'avoir tout donné.

Loin du monde.

ENTREZ, mes souvenirs, ouvrez ma solitude !
Le monde m'a troublée; elle aussi me fait peur.
Que d'orages encore et que d'inquiétude
Avant que son silence assoupisse mon cœur!

Je suis comme l'enfant qui cherche après sa mère,
Qui crie, et qui s'arrête effrayé de sa voix.
J'ai de plus que l'enfant une mémoire amère :
Dans son premier chagrin lui n'a pas d'autrefois.

Entrez, mes souvenirs, quand vous seriez en larmes,
Car vous êtes mon père, et ma mère, et mes cieux !
Vos tristesses jamais ne reviennent sans charmes;
Je vous souris toujours en essuyant mes yeux.

Revenez! Vous aussi, rendez-moi vos sourires,
Vos longs soleils, votre ombre, et vos vertes fraîcheurs,
Où les anges riaient dans nos vierges délires,
Où nos fronts s'allumaient sous de chastes rougeurs.

Dans vos flots ramenés quand mon cœur se replonge,
O mes amours d'enfance! ô mes jeunes amours!
Je vous revois couler comme l'eau dans un songe,
O vous, dont les miroirs se ressemblent toujours!

Renoncement.

PARDONNEZ-MOI, Seigneur, mon visage attristé,
Vous qui l'aviez formé de sourire et de charmes;
Mais sous le front joyeux vous aviez mis les larmes,
Et de vos dons, Seigneur, ce don seul m'est resté.

C'est le moins envié, c'est le meilleur peut-être.
Je n'ai plus à mourir à mes liens de fleurs;
Ils vous sont tous rendus, cher auteur de mon être,
Et je n'ai plus à moi que le sel de mes pleurs.

Les fleurs sont pour l'enfant; le sel est pour la femme:
Faites-en l'innocence et trempez-y mes jours,
Seigneur! quand tout ce sel aura lavé mon âme,
Vous me rendrez un cœur pour vous aimer toujours!

Tous mes étonnements sont finis sur la terre,
Tous mes adieux sont faits, l'âme est prête à jaillir
Pour atteindre à ces fruits protégés de mystère
Que la pudique mort a seule osé cueillir.

O Sauveur! soyez tendre au moins à d'autres mères,
Par amour pour la vôtre et par pitié pour nous!
Baptisez leurs enfants de nos larmes amères,
Et relevez les miens tombés à vos genoux!

Marceline Desbordes Valmore

(Voir page 13.)

POÈMES BARBARES

Venu dix ans après les *Poèmes antiques*, ce recueil est le plus important et le plus caractéristique de l'œuvre et du génie de Leconte de Lisle. Hors l'antiquité bouddhique et grecque que le poète venait d'étudier précédemment, nous y trouvons toute l'épopée des races, de la Bible au moyen âge. Le volume s'ouvre par le poème de *Kaïn*, cri hautain de révolte, qui rappelle le *Caïn* de lord Byron; superbe évocation roulant des flots d'images, et dont nous détachons ce fragment :

Thogorma dans ses yeux vit monter des murailles
De fer d'où s'enroulaient des spirales de tours
Et de palais cerclés d'airain sur les blocs lourds;
Ruche énorme, géhenne aux lugubres entrailles
Où s'engouffraient les Forts, princes des anciens jours.

Ils s'en venaient de la montagne et de la plaine,
Du fond des sombres bois et du désert sans fin,
Plus massifs que le cèdre et plus hauts que le pin,
Suants, échevelés, soufflant leur rude haleine
Avec leur bouche épaisse et rouge, et pleins de faim.

C'est ainsi qu'ils rentraient, l'ours velu des cavernes
A l'épaule, ou le cerf, ou le lion sanglant.
Et les femmes marchaient, géantes, d'un pas lent,
Sous les vases d'airain qu'emplit l'eau des citernes,
Graves, et les bras nus, et les mains sur le flanc.

Elles allaient, dardant leurs prunelles superbes,
Les seins droits, le col haut, dans la sérénité
Terrible de la force et de la liberté,
Et posant tour à tour dans la ronce et les herbes
Leurs pieds fermes et blancs avec tranquillité.

Le vent respectueux, parmi leurs tresses sombres,
Sur leurs nuques de marbre errait en frémissant.
Tandis que les parois des rocs couleur de sang,
Comme de grands miroirs suspendus dans les ombres,
De la pourpre du soir baignaient leur dos puissant.

Les ânes de Khamos, les vaches aux mamelles
Pesantes, les boucs noirs, les taureaux vagabonds
Se hâtaient, sous l'épieu, par files et par bonds;
Et de grands chiens mordaient le jarret des chamelles,
Et les portes criaient en tournant sur leurs gonds.

Et les éclats de rire et les chansons féroces
Mêlées aux beuglements lugubres des troupeaux,
Tels que le bruit des rocs secoués par les eaux,
Montaient jusques aux tours où, le poing sur leurs crosses,
Des vieillards regardaient, dans leurs robes de peaux:

Spectres de qui la barbe, inondant leurs poitrines,
De son écume errante argentait leurs bras roux,
Immobiles, de lourds colliers de cuivre aux cous,
Et qui, d'en haut, dardaient, l'orgueil plein les narines,
Sur leur race des yeux profonds comme des trous.

La Vigne de Naboth puise aux mêmes sources son inspiration. Viennent ensuite tous les sujets empruntés aux récits de la mythologie celtique et scandinave. On y trouve d'importants et beaux poèmes, comme *la Légende des Nornes*, vierges du passé, du présent et de l'avenir, qui sont dans la mythologie celtique ce que sont les Moires et les Parques chez les Grecs et chez les Latins; *le Runoïa, la Vision de Snorr, l'Épée d'Agantyr, le Massacre de Mona*, qui nous transporte en Armor, au pays des aurochs où croissent les guerriers et les chênes. Des poèmes comme *le Jugement de Komor* et *la Mort de Sigurd* sont souvent cités, moins cependant que *le Cœur de Hialmar*, qui est parmi les plus beaux : le héros, blessé à mort dans un combat, se retrouve le soir au milieu des cadavres qui ensanglantent la neige, et il adresse son suprême désir aux corbeaux qui tournent au-dessus de sa tête :

. . . .

Holà! Quelqu'un a-t-il encore un peu d'haleine,
Parmi tant de joyeux et robustes garçons
Qui, ce matin, riaient et chantaient à voix pleine
Comme des merles dans l'épaisseur des buissons ?

Tous sont muets. Mon casque est rompu, mon armure
Est trouée, et la hache a fait sauter ses clous.
Mes yeux saignent. J'entends un immense murmure,
Pareil aux hurlements de la mer ou des loups.

Viens par ici, corbeau, mon brave mangeur d'hommes!
Ouvre-moi la poitrine avec ton bec de fer.
Tu nous retrouveras demain tels que nous sommes.
Porte mon cœur tout chaud à la fille d'Ylmer.

Dans Upsal, où les Jarls boivent la bonne bière,
Et chantent, en heurtant les cruches d'or, en chœur,
A tire-d'aile vole, ô rôdeur de bruyère!
Cherche ma fiancée et porte-lui mon cœur.

Au sommet de la tour que hantent les corneilles
Tu la verras debout, blanche, aux longs cheveux noirs.
Deux anneaux d'argent fin lui pendent aux oreilles,
Et ses yeux sont plus clairs que l'astre des beaux soirs.

Va, sombre messager, dis-lui bien que je l'aime,
Et que voici mon cœur. Elle reconnaîtra
Qu'il est rouge et solide et non tremblant et blême;
Et la fille d'Ylmer, corbeau, te sourira!

Moi, je meurs. Mon esprit coule par vingt blessures.
J'ai fait mon temps. Buvez, ô loups, mon sang vermeil.
Jeune, brave, riant, libre et sans flétrissures,
Je vais m'asseoir parmi les Dieux, dans le soleil!

Tous ces beaux poèmes sont d'une âpreté sauvage, éclatants comme le glaive, mais, aussi, froids comme lui. Pas un sourire, pas une larme. A peine *les Elfes*, « couronnés de thym et de marjolaine », y viennent-ils danser un instant leur ronde dangereuse sous la lune. Mais au milieu de cette âpreté le poète fait jaillir tout à coup l'eau vive des belles légendes persanes, qu'on écoute sous *la Vérandah* au treillis en filigrane d'argent, et au milieu des rosiers de l'Iran,

Au tintement de l'eau dans les porphyres roux.

Il s'avance dans les déserts, dans les pampas et dans les jungles, dont il nous découvre pour la première fois la poésie, moins par leurs paysages eux-mêmes que par les grands êtres solitaires qui les habitent. Ce sont *les Éléphants*, regagnant lentement leur pays natal; c'est *la Panthère noire*, c'est *le Jaguar;* c'est surtout *le Condor*, dont il nous dit le sommeil en vers magnifiques :

L'envergure pendante et rouge par endroits,
Le vaste oiseau, tout plein d'une morne indolence,
Regarde l'Amérique et l'espace en silence,
Et le sombre soleil qui meurt dans ses yeux froids.

La nuit roule de l'est, où les pampas sauvages
Sous les monts étagés s'élargissent sans fin ;
Elle endort le Chili, les villes, les rivages,
Et la mer Pacifique et l'horizon divin;
Du continent muet elle s'est emparée :
Des sables aux coteaux, des gorges aux versants,
De cime en cime, elle enfle, en tourbillons croissants,
Le lourd débordement de sa haute marée.
Lui, comme un spectre, seul, au front du pic altier,
Baigné d'une lueur qui saigne sur la neige,
Il attend cette mer sinistre qui l'assiège :
Elle arrive, déferle et le couvre en entier.
Dans l'abîme sans fond la Croix australe allume
Sur les côtes du ciel son phare constellé.
Il râle de plaisir, il agite sa plume,
Il érige son cou musculeux et pelé,
Il s'enlève en fouettant l'âpre neige des Andes,
Dans un cri rauque il monte où n'atteint pas le vent,
Et, loin du globe noir, loin de l'astre vivant,
Il dort dans l'air glacé, les ailes toutes grandes.

Dans ces poèmes impersonnels, le poète a voulu en vain nous cacher son émotion. Elle éclate malgré lui à mesure qu'il revient vers son pays natal.

Qu'il est mélancolique, malgré sa splendeur d'expression, ce poème du *Manchy* qui évoque l'image lointaine d'une bien-aimée :

Et tandis que ton pied, sorti de la babouche,
Pendait rose, au bord du Manchy,
A l'ombre des Bois-Noirs touffus et du Letchi
Aux fruits moins pourprés que ta bouche;

Tandis qu'un papillon, les deux ailes en fleur,
Teinté d'azur et d'écarlate,
Se posait par instants sur ta peau délicate
En y laissant de sa couleur;

On voyait, au travers du rideau de batiste,
Tes boucles dorer l'oreiller,
Et, sous leurs cils mi-clos, feignant de sommeiller,
Tes beaux yeux de sombre améthyste.

Tu t'en venais ainsi, par ces matins si doux,
De la montagne à la grand'messe,
Dans ta grâce naïve et ta rose jeunesse,
Au pas rythmé de tes Hindous.

Maintenant, dans le sable aride de nos grèves,
Sous les chiendents, au bruit des mers,
Tu reposes parmi les morts qui me sont chers,
O charme de mes premiers rêves!

Cette émotion du poète, nous en retrouvons le frémissement jusque dans son refus hautain de l'étaler aux yeux du vulgaire :

Dans mon orgueil muet, dans ma tombe sans gloire,
Dussé-je m'engloutir pour l'éternité noire,
Je ne te vendrai pas mon ivresse ou mon mal;

Je ne livrerai pas ma vie à tes huées,
Je ne danserai pas sur ton tréteau banal
Avec tes histrions et tes prostituées.

(*Les Montreurs.*)

Dans une telle âme, on le voit, l'apparente impassibilité est bien moins de l'indifférence qu'une inguérissable tristesse, à laquelle la mort seule pourra mettre fin :

Nature! Immensité si tranquille et si belle,
Majestueux abîme où dort l'oubli sacré,
Que ne me plongeais-tu dans ta paix immortelle,
Quand je n'avais encor ni souffert ni pleuré ?

Laissant ce corps d'une heure errer à l'aventure
Par le torrent banal de la foule emporté,
Que n'en détachais-tu l'âme en fleur, ô nature,
Pour l'absorber dans ton impassible beauté ?

Je n'aurais pas senti le poids des ans funèbres;
Ni sombre, ni joyeux, ni vainqueur, ni vaincu,
J'aurais passé par la lumière et les ténèbres,
Aveugle comme un dieu : je n'aurais pas vécu!

Mais, ô nature, hélas! ce n'est point toi qu'on aime:
Tu ne fais point couler nos pleurs et notre sang,
Tu n'entends point nos cris d'amour ou d'anathème,
Tu ne recules point en nous éblouissant!

Ta coupe toujours pleine est trop près de nos lèvres :
C'est le calice amer du désir, qu'il nous faut!
C'est le clairon fatal qui sonne dans nos fièvres :
Debout! Marchez, courez, volez, plus loin, plus haut.

Ne vous arrêtez pas aux larves vagabondes!
Tourbillonnez sans cesse, innombrables essaims!
Pieds sanglants, gravissez les degrés d'or des mondes !
O cœurs pleins de sanglots, battez en d'autres seins.

. . . .

Va! nous t'obéirons, voix profonde et sonore,
Par qui l'âme, d'un bond, brise le noir tombeau!

A de lointains soleils allons montrer nos chaînes,
Allons combattre encor, penser, aimer, souffrir;
Et, savourant l'horreur des tortures humaines,
Vivons, puisqu'on ne peut oublier ni mourir.

(*Ultra Cœlos.*)

Le poète pénètre ensuite dans le moyen âge, avec de grands et farouches poèmes qui montrent non seulement son horreur de cette époque, mais encore sa haine implacable du catholicisme. *Le Corbeau, l'Agonie d'un saint, un Acte de charité, les Deux glaives, les Paraboles de dom Guy* sont pleins d'imprécations furieuses. Bûchers fumants, écrasement des serfs, vengeances des Jacques, famines et pestes, tout, comme un atroce et lugubre concert, s'exhale de ces vers. Dans *la Fin de l'homme*, Adam, qui s'est vu chasser du paradis, et condamner à la vie humaine, Adam, qui a perdu Ève et Abel, demande la mort à Dieu, au Dieu terrible et inhumain des Juifs, comme le seul bien que ce dernier puisse lui accorder. Sa prière est magnifique, et termine admirablement avec ce cri : *Solvet seclum*, ce recueil qui compte parmi les plus beaux de la poésie française :

Grâce! J'ai tant souffert, j'ai pleuré tant de larmes,
Seigneur! j'ai tant meurtri mes pieds et mes genoux...
Elohim! Elohim! de moi souvenez-vous!
J'ai tant saigné de l'âme et du corps sous vos armes
Que me voici bientôt insensible à vos coups!

O jardin d'Israël, Eden, lieu de délices,
Où sur l'herbe divine Ève aimait à s'asseoir;
Toi qui jetais vers elle, ô vivant encensoir,
L'arome vierge et frais de tes mille calices,
Quand le soleil nageait dans la vapeur du soir!

Beaux lions qui dormiez, innocents, sous les palmes,
Aigles et passereaux qui jouiez dans les bois,
Fleuves sacrés, et vous, anges aux douces voix,
Qui descendiez vers nous à travers les cieux calmes,
Salut! je vous salue une dernière fois.....

Et maintenant, Seigneur, vous par qui j'ai dû naître,
Grâce! je me repens du crime d'être né...
Seigneur, je suis vaincu, que je sois pardonné!
Vous m'avez tant repris! Achevez, ô mon Maître!
Prenez aussi le jour que vous m'avez donné. —

A. Lemerre, éditeur.

1864 *A. DE VIGNY*

(Biographie : voir 1er vol., page 53.)

LES DESTINÉES[1]

La Maison du berger.

SI ton cœur, gémissant du poids de notre vie,
Se traîne et se débat comme un aigle blessé,
Portant comme le mien, sur son aile asservie,
Tout un monde fatal, écrasant et glacé;
S'il ne bat qu'en saignant par sa plaie immortelle,
S'il ne voit plus l'amour, son étoile fidèle,
Éclairer pour lui seul l'horizon effacé;

Si ton âme enchaînée, ainsi que l'est mon âme,
Lasse de son boulet et de son pain amer,
Sur sa galère en deuil laisse tomber la rame,
Penche sa tête pâle et pleure sur la mer,
Et, cherchant dans les flots une route inconnue,
Y voit, en frissonnant, sur son épaule nue,
La lettre sociale écrite avec le fer;

(1) Ce second volume de vers : *les Destinées*, ne parut qu'après la mort du poète, en 1864; les principales pièces en avaient été publiées par la « Revue des Deux Mondes ».

Si ton corps, frémissant des passions secrètes,
S'indigne des regards, timide et palpitant;
S'il cherche à sa beauté de profondes retraites
Pour la mieux dérober au profane insultant;
Si ta lèvre se sèche au poison des mensonges,
Si ton beau front rougit de passer dans les songes
D'un impur inconnu qui te voit et t'entend,

Pars courageusement, laisse toutes les villes;
Ne ternis plus tes pieds aux poudres du chemin,
Du haut de nos pensers vois les cités serviles
Comme les rocs fatals de l'esclavage humain.
Les grands bois et les champs sont de vastes asiles,
Libres comme la mer autour des sombres îles.
Marche à travers les champs une fleur à la main.

La nature t'attend dans un silence austère;
L'herbe élève à tes pieds son nuage des soirs,
Et le soupir d'adieu du soleil à la terre
Balance les beaux lis comme des encensoirs.
La forêt a voilé ses colonnes profondes,
La montagne se cache, et sur les pâles ondes
Le saule a suspendu ses chastes reposoirs.

Le crépuscule ami s'endort dans la vallée,
Sur l'herbe d'émeraude et sur l'or du gazon,
Sous les timides joncs de la source isolée
Et sous le bois rêveur qui tremble à l'horizon,
Se balance en fuyant dans les grappes sauvages,
Jette son manteau gris sur le bord des rivages,
Et des fleurs de la nuit entr'ouvre la prison.

Il est sur ma montagne une épaisse bruyère
Où les pas du chasseur ont peine à se plonger,
Qui plus haut que nos fronts lève sa tête altière,
Et garde dans la nuit le pâtre et l'étranger.
Viens y cacher l'amour et ta divine faute;
Si l'herbe est agitée ou n'est pas assez haute,
J'y roulerai pour toi la Maison du berger.

Elle va doucement avec ses quatre roues,
Son toit n'est pas plus haut que ton front et tes yeux;
La couleur du corail et celle de tes joues
Teignent le char nocturne et ses muets essieux.
Le seuil est parfumé, l'alcôve est large et sombre,
Et, là, parmi les fleurs, nous trouverons dans l'ombre,
Pour nos cheveux unis, un lit silencieux.

Je verrai, si tu veux, les pays de la neige,
Ceux où l'astre amoureux dévore et resplendit,
Ceux que heurtent les vents, ceux que la neige assiège,
Ceux où le pôle obscur sous sa glace est maudit.
Nous suivrons du hasard la course vagabonde.
Que m'importe le jour ? que m'importe le monde ?
Je dirai qu'ils sont beaux quand tes yeux l'auront dit.

Éva, qui donc es-tu ? Sais-tu bien ta nature ?
Sais-tu quel est ici ton but et ton devoir ?
Sais-tu que, pour punir l'homme, sa créature,
D'avoir porté la main sur l'arbre du savoir,
Dieu permit qu'avant tout, de l'amour de soi-même,
En tout temps, à tout âge, il fît son bien suprême,
Tourmenté de s'aimer, tourmenté de se voir ?

Mais, si Dieu près de lui t'a voulu mettre, ô femme!
Compagne délicate! Éva! sais-tu pourquoi ?
C'est pour qu'il se regarde au miroir d'une autre âme,
Qu'il entende ce chant qui ne vient que de toi :
— L'enthousiasme pur dans une voix suave.
C'est afin que tu sois son juge et son esclave,
Et règne sur sa vie en vivant sous sa loi.

Ta parole joyeuse a des mots despotiques;
Tes yeux sont si puissants, ton aspect est si fort
Que les rois d'Orient ont dit dans leurs cantiques
Ton regard redoutable à l'égal de la mort;
Chacun cherche à fléchir tes jugements rapides...
— Mais ton cœur, qui dément tes formes intrépides,
Cède sans coup férir aux rudesses du sort.

Ta pensée a des bonds comme ceux des gazelles,
Mais ne saurait marcher sans guide et sans appui.
Le sol meurtrit ses pieds, l'air fatigue ses ailes,
Son œil se ferme au jour dès que le jour a lui;
Parfois, sur les hauts lieux d'un seul élan posée,
Troublée au bruit des vents, ta mobile pensée
Ne peut seule y veiller sans crainte et sans ennui.

Mais aussi tu n'as rien de nos lâches prudences,
Ton cœur vibre et résonne au cri de l'opprimé,
Comme dans une église aux austères silences
L'orgue entend un soupir et soupire alarmé.
Tes paroles de feu meuvent les multitudes,
Tes pleurs lavent l'injure et les ingratitudes,
Tu pousses par le bras l'homme... Il se lève armé.

C'est à toi qu'il convient d'ouïr les grandes plaintes
Que l'humanité triste exhale sourdement.
Quand le cœur est gonflé d'indignations saintes
L'air des cités l'étouffe à chaque battement.
Mais de loin les soupirs des tourmentes civiles,
S'unissant au-dessus du charbon noir des villes,
Ne forment qu'un grand mot qu'on entend clairement.

Viens donc! le ciel pour moi n'est plus qu'une auréole
Qui t'entoure d'azur, t'éclaire et te défend;
La montagne est ton temple et le bois sa coupole;
L'oiseau n'est sur la fleur balancé par le vent,
Et la fleur ne parfume et l'oiseau ne soupire
Que pour mieux enchanter l'air que ton sein respire;
La terre est le tapis de tes beaux pieds d'enfant.

Éva, j'aimerai tout dans les choses créées,
Je les contemplerai dans ton regard rêveur
Qui partout répandra ses flammes colorées,
Son repos gracieux, sa magique saveur :
Sur mon cœur déchiré viens poser ta main pure,
Ne me laisse jamais seul avec la nature;
Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur.

Elle me dit : « Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs :
Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,

Mes colonnes de marbre ont des dieux pour sculpteurs.
Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

« Je roule avec dédain sans voir et sans entendre
A côté des fourmis les populations;
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
J'ignore en les portant les noms des nations.
On me dit une mère et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations.

« Avant vous, j'étais belle et toujours parfumée,
J'abandonnais au vent mes cheveux tout entiers,
Je suivais dans les cieux ma route accoutumée,
Sur l'axe harmonieux des divins balanciers.
Après vous, traversant l'espace où tout s'élance,
J'irai seule et sereine, en un chaste silence,
Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers. »

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
Et dans mon cœur alors je la hais et je vois
Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe,
Nourrissant de leurs sucs la racine des bois,
Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes :
« Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes,
Aimez ce que jamais on ne verra deux fois. »

Oh! qui verra deux fois ta grâce et ta tendresse,
Ange doux et plaintif qui parle en soupirant?
Qui naîtra comme toi portant une caresse
Dans chaque éclair tombé de ton regard mourant,
Dans les balancements de ta tête penchée,
Dans ta taille dolente et mollement couchée,
Et dans ton pur sourire amoureux et souffrant?

Vivez, froide nature, et revivez sans cesse
Sur nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi;
Vivez, et dédaignez, si vous êtes déesse,
L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi;
Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,
J'aime la majesté des souffrances humaines;
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

Mais toi, ne veux-tu pas, voyageuse indolente,
Rêver sur mon épaule, en y posant ton front ?
Viens du paisible seuil de la maison roulante
Voir ceux qui sont passés et ceux qui passeront.
Tous les tableaux humains qu'un esprit pur m'apporte
S'animeront pour toi quand devant notre porte
Les grands pays muets longuement s'étendront.

Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre
Sur cette terre ingrate où les morts ont passé ;
Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est sombre,
Où tu te plais à suivre un chemin effacé,
A rêver, appuyée aux branches incertaines,
Pleurant, comme Diane au bord de ses fontaines,
Ton amour taciturne et toujours menacé.

La Mort du loup[1].

I

LES nuages couraient sur la lune enflammée,
Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
Nous marchions sans parler, dans l'humide gazon,
Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes,
Lorsque, sous les sapins pareils à ceux des Landes,
Nous avons aperçu les grands ongles marqués
Par les loups voyageurs que nous avions traqués.
Nous avons écouté, retenant notre haleine,
Et le pas suspendu. — Ni le bois ni la plaine
Ne poussaient un soupir dans les airs ; seulement
La girouette en deuil criait au firmament ;
Car le vent, élevé bien au-dessus des terres,
N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires ;
Et les chênes d'en bas, contre les rocs penchés,
Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.
Rien ne bruissait donc, lorsque, baissant la tête,
Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête

(1) Parmi les dix ou douze morceaux le plus souvent cités, de de Vigny, celui-ci est assurément, dans sa philosophie sévère et presque pessimiste, un des plus beaux.

A regardé le sable en s'y couchant; bientôt
Lui que jamais ici l'on ne vit en défaut
A déclaré tout bas que ces marques récentes
Annonçaient la démarche et les griffes puissantes
De deux grands loups-cerviers et de deux louveteaux.
Nous avons tous alors préparé nos couteaux,
Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches,
Nous allons pas à pas, en écartant les branches.
Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,
J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,
Et je vois au delà quatre formes légères
Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,
Comme font chaque jour, à grand bruit sous nos yeux,
Quand le maître revient, les lévriers joyeux.
Leur forme était semblable et semblable la danse;
Mais les enfants du loup se jouaient en silence,
Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,
Se couche dans ses murs l'homme, leur ennemi.
Le père était debout, et, plus loin, contre un arbre,
Sa louve reposait comme celle de marbre
Qu'adoraient les Romains, et dont les flancs velus
Couvraient les demi-dieux Rémus et Romulus.
Le loup vient et s'assied, les deux jambes dressées,
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.
Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris;
Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,
Du chien le plus hardi la gorge pantelante
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair,
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
Le loup le quitte alors et puis il nous regarde.
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang;
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
Et, sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

II

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,
Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre
A poursuivre sa louve et ses fils, qui, tous trois,
Avaient voulu l'attendre, et, comme je le crois,
Sans ses deux louveteaux, la belle et sombre veuve
Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve;
Mais son devoir était de les sauver, afin
De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,
A ne jamais entrer dans le pacte des villes
Que l'homme a fait avec les animaux serviles
Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,
Les premiers possesseurs du bois et du rocher.

III

Hélas! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'hommes,
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes!
Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
C'est vous qui le savez, sublimes animaux!
A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand; tout le reste est faiblesse.
— Ah! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur!
Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive,
A force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
Gémir, pleurer, prier, est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler. »

Œuvres complètes d'A. de Vigny (Édit. défin.).
Charles Delagrave, éditeur.

STANCES ET POÈMES



(1) SULLY PRUDHOMME (Armand), né à Paris en 1839, mort à Châtenay (Seine) en 1907. D'abord employé à l'usine du Creusot, il la quitta bientôt pour faire son droit. En 1865 parut son premier recueil : *Stances et Poèmes*, suivi sous peu des *Épreuves* (1866). On lui doit encore *les Solitudes* (1869) ; *Impressions de la guerre* (1870) ; *les Destins* (1872) ; *les Vaines tendresses* (1875) ; *la Justice* (1878) ; *le Bonheur* (1888). Ces deux derniers volumes sont des poèmes de longue étendue, qui contiennent toute la philosophie de Sully Prudhomme.

Le livre des *Stances et Poèmes*, comme son titre l'indique, est composé de deux parties bien distinctes. Or, c'est peut-être par la seconde qu'il faudrait commencer, si l'on veut avoir une idée précise de la formation de l'esprit du poète. En effet, comme l'a fait remarquer M. Jules Lemaître (*les Contemporains, 1re série*), écrits avant les *Stances*, quoique placés après elles, les *Poèmes* tracent tout le programme poétique et même philosophique de Sully Prudhomme.

Le pinceau n'est trempé qu'aux sept couleurs du prisme,
Sept notes seulement composent le clavier...
Faut-il plus au poète ? Et ses chants pour matière
N'ont-ils pas la science aux sévères beautés,
Toute l'histoire humaine et la nature entière ?

Ces vers promettent déjà la plupart des poèmes philosophiques. Mais en même temps le poète disait :

Vous n'avez pas sondé tout l'océan de l'âme,
O vous qui prétendez en dénombrer les flots...
Qui de vous a tâté tous les coins de l'abîme,
Pour dire : « C'en est fait, l'homme nous est connu;
Nous savons sa douleur et sa pensée intime,
Et pour nous, les blasés, tout son être est à nu. »
Ah ! ne vous flattez pas, il pourrait vous surprendre.

Cela annonce *les Stances, les Épreuves, les Solitudes, les Vaines tendresses*, en un mot tous ces petits poèmes qui sont l'expression la plus subtile et la plus profonde de nos sentiments intimes, et qui resteront comme le meilleur et le plus caractéristique du génie de Sully Prudhomme.

Le Vase brisé, qui suit, est le plus célèbre de tous ces morceaux poétiques :

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé;
Le coup dut l'effleurer à peine,
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé;
Personne encore ne s'en doute,
N'y touchez pas, il est brisé.

La mélancolie romantique s'était rarement condensée en de tels raccourcis d'expression, elle qui s'épanchait magnifiquement, comme un fleuve aux grandes eaux. Ici, ce n'est plus qu'une source discrète, mais claire, toujours pure, et à laquelle on peut boire sans craindre ces fièvres qui firent les Manfred et les Rolla. Le poète continue et achève de cette manière ce charmant poème du *Vase brisé* :

Souvent ainsi la main qu'on aime
Effleurant le cœur le meurtrit;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt;

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde,
Il est brisé, n'y touchez pas.

La plupart des stances qui forment la partie du volume intitulée *la Vie intérieure* se composent ainsi de petits poèmes octosyllabiques. On cite souvent aussi *les Yeux*, qui sont d'un mérite au moins égal à celui du *Vase brisé* :

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore;
Ils dorment au fond des tombeaux
Et le soleil se lève encore.

Les nuits, plus douces que les jours,
Ont enchanté des yeux sans nombre;
Les étoiles brillent toujours
Et les yeux se sont remplis d'ombre.

Oh! qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible!
Ils se sont tournés quelque part
Vers ce qu'on nomme l'invisible.

. . . .

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore.

« Toutes ces petites « méditations », dit M. Jules Lemaître, sont tristes et d'une tristesse qui ne berce pas, mais qui pénètre, qui n'est pas compensée par le charme matériel d'une forme musicale, mais plutôt par le plaisir intellectuel que nous donne la révélation de ce que nous avons de plus rare au cœur. Sans doute les souffrances ainsi analysées se ramènent, ici tout comme chez les lyriques qui pensent peu, à une souffrance unique, celle de nous sentir finis, de n'être que nous; mais, comme j'ai dit, M. Sully Prudhomme n'exprime que des cas choisis de cette maladie, ceux qui ne sauraient affecter que des âmes raffinées. Il vous définit tel désir, tel regret, tel malaise aristocratique plus clairement que vous ne le sentiez; nul poète ne nous fait plus souvent la délicieuse surprise de nous dévoiler à nous-mêmes ce que nous éprouvons obscurément. »

En vérité, c'est bien là le plus grand mérite et aussi la plus solide gloire de Sully Prudhomme, malgré les Poèmes philosophiques. L'esprit qui a inspiré ces poèmes, on l'a vu poindre dans la partie du recueil *les Épreuves* intitulée *Doute*. Le doute, c'est la maladie de Sully Prudhomme, et elle est plus grave et plus triste que celle de tous les grands lyriques qui l'ont précédé, car c'est le doute moderne, notre doute à nous, qui a une origine scientifique, et ne peut plus jamais se résoudre en un de ces actes de foi qui dictaient à Musset *l'Espoir en Dieu*.

La philosophie dont Sully Prudhomme a donné l'expression dans ses poèmes est dans le conflit éternel entre la raison et le sentiment; et comme, après tout, il faut bien une foi quand même à l'humanité, cette philosophie aboutit à une foi morale, et elle trouve le bonheur dans le sacrifice de soi-même. Rien n'est plus élevé; ces poèmes sont évidemment très beaux et très nobles, et ils dotent la littérature française de cette poésie philosophique qu'André Chénier semblait déjà lui avoir promise avec l'*Hermès*. Mais, à cause de cela même, la forme de ces poèmes n'est-elle pas trop didactique ? C'est bien souvent l'antique périphrase chère à Delille, qui trouve là de nouvelles et très ingénieuses applications, et, pour cette raison, Sully Prudhomme restera certainement plutôt l'auteur des *Stances*, des *Solitudes* et des *Vaines tendresses*, que de *la Justice* et du *Bonheur ;* de même que Chénier est resté pour nous l'auteur des *Bucoliques* et non pas *de l'Hermès*, qu'il ne put achever, et cela sans préjudice pour notre poésie.

« Sully Prudhomme, dit encore Jules Lemaître, s'est fait une place à part dans le cœur des amoureux de belles poésies, une place intime, au coin le plus profond et le plus chaud. Il n'est point de poète qu'on lise plus lentement, ni qu'on aime avec plus de tendresse. C'est qu'il nous fait pénétrer plus avant que personne dans les secrets replis de notre être. Une tristesse plus pénétrante que la mélancolie romantique; la fine sensibilité qui se développe chez les très vieilles races, et en même temps la sérénité qui vient de la Science; un esprit capable d'embrasser le monde et d'aimer chèrement une fleur; toutes les délicatesses, toutes les souffrances, toutes les fiertés, toutes les ambitions de l'âme moderne : voilà, si je ne me trompe, de quoi se compose le précieux élixir que M. Sully Prudhomme enferme en des vases d'or pur, d'une perfection serrée et concise. »

La perfection de Sully Prudhomme est en effet un point sur lequel il faut encore insister, et ceux qui l'accusent de n'être pas artiste n'ont qu'à relire la belle pièce qu'il écrivit sur *le Cygne*, dans *les Solitudes :*

Sans bruit, sous le miroir des lacs profonds et calmes,
Le cygne chasse l'onde avec ses larges palmes,
Et glisse. Le duvet de ses flancs est pareil
A des neiges d'avril qui croulent au soleil;
Mais ferme et d'un blanc mat, vibrant sous le zéphire,
Sa grande aile l'entraîne ainsi qu'un lent navire.
Il dresse son beau col au-dessus des roseaux,
Le plonge, le promène allongé sur les eaux,
Le courbe gracieux comme un profil d'acanthe,
Et cache son bec noir dans sa gorge éclatante.
Tantôt le long des pins, séjour d'ombre et de paix,
Il serpente, et, laissant les herbages épais
Traîner derrière lui comme une chevelure,
Il va d'une tardive et languissante allure.

. . . .

Puis quand les bords de l'eau ne se distinguent plus,
A l'heure où toute forme est un spectre confus,
Où l'horizon brunit rayé d'un long trait rouge,
Alors que pas un jonc, pas un glaïeul ne bouge,
Que les rainettes font dans l'air serein leur bruit
Et que la luciole au clair de lune luit,
L'oiseau, dans le lac sombre où sous lui se reflète
La splendeur d'une nuit lactée et violette,
Comme un vase d'argent parmi les diamants,
Dort, la tête sous l'aile, entre deux firmaments.

A. Lemerre, éditeur.

à Pasteur

Au temps d'Hercule, au temps des robustes héros,
La nature indomptée attaquait l'homme en face ;
L'homme, à son tour, puisant dans sa vigueur l'audace,
Étreignait, front à front, le lion le plus gros

Il conquit sur la brute au dehors le repos,
Mais dans son propre corps un fléau plus tenace
A, depuis, pénétré sans bruyante menace
Pour lui livrer combat, cette fois en champ-clos :

La maladie, obscure et traîtresse ennemie,
Étend et fait sévir sa puissance affermie
Par l'âpre et long travail de son venin vivant ;

Mais tu la prends au piège où ton flambeau l'accule,
Ton souple et fort génie, ô bienfaiteur savant,
De cette hydre invisible est le nouvel Hercule !

Sully Prudhomme

1865 VICTOR HUGO

(Voir pages 19, 26 et 47.)

CHANSONS DES RUES ET DES BOIS

Saison des semailles : le Soir.

C'EST le moment crépusculaire.
J'admire, assis sous un portail,
Ce reste de jour dont s'éclaire
La dernière heure du travail.

Dans les terres, de nuit baignées,
Je contemple, ému, les haillons
D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours.
On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main, et recommence,
Et je médite, obscur témoin.

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

La Guerre.

DEPUIS six mille ans la guerre
Plaît aux peuples querelleurs,
Et Dieu perd son temps à faire
Les étoiles et les fleurs.

Les conseils du ciel immense,
Du lis pur, du nid doré,
N'ôtent aucune démence
Du cœur de l'homme effaré.

Les carnages, les victoires,
Voilà notre grand amour;
Et les multitudes noires
Ont pour grelot le tambour.

La gloire sous ses chimères
Et sous ses chars triomphants
Met toutes les pauvres mères
Et tous les petits enfants.

Notre bonheur est farouche;
C'est de dire: Allons! mourons!
Et c'est d'avoir à la bouche
La salive des clairons.

L'acier luit, les bivouacs fument;
Pâles, nous nous déchaînons;
Les sombres âmes s'allument
Aux lumières des canons.

Et cela pour des altesses
Qui, vous à peine enterrés,
Se feront des politesses
Pendant que vous pourrirez,

Et que, dans le champ funeste,
Les chacals et les oiseaux,
Hideux, iront voir s'il reste
De la chair après vos os!

Aucun peuple ne tolère
Qu'un autre vive à côté;
Et l'on souffle la colère
Dans notre imbécillité.

C'est un Russe! Égorge, assomme,
Un Croate! feu roulant.
C'est juste. Pourquoi cet homme
Avait-il un habit blanc?

Celui-ci, je le supprime
Et m'en vais le cœur serein,
Puisqu'il a commis le crime
De naître à droite du Rhin.

Rosbach! Waterloo! Vengeance!
L'homme, ivre d'un affreux bruit,
N'a plus d'autre intelligence
Que le massacre et la nuit.

On pourrait boire aux fontaines,
Prier dans l'ombre à genoux,
Aimer, songer sous les chênes.
Tuer son frère est plus doux.

On se hache, on se harponne,
On court par monts et par vaux :
L'épouvante se cramponne
Du poing aux crins des chevaux.

Et l'aube est là sur la plaine !
Oh ! j'admire, en vérité,
Qu'on puisse avoir de la haine
Quand l'alouette a chanté.

P. VERLAINE [1]

POÈMES SATURNIENS

Mon Rêve familier.

JE fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue et que j'aime, et qui m'aime,
Et qui n'est chaque fois ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime, et me comprend.



(1) VERLAINE (Paul), né à Metz en 1844, mort à Paris en 1896. D'abord employé, il fit paraître en 1866 les *Poèmes saturniens*, qui le distinguèrent parmi les parnassiens, dont il se sépara avec *les Fêtes galantes* (1869) et *la Bonne chanson* (1870). Il passa ensuite en Angleterre, puis en Belgique, où un coup de revolver qu'il tira sur son ami Rimbaud le fit condamner à deux ans de prison. C'est là qu'il écrivit les *Romances sans paroles* (1874) et qu'il prépara *Sagesse*, éloquent retour à la foi de son enfance. Ce dernier volume, publié en 1881, lui valut enfin la gloire. Dès cette époque, sa vie errante, pleine de misère et de maladies, l'avait déjà conduit plusieurs fois à l'hôpital. Quand il y mourut, il avait été élu « Prince des poètes » par le respect et l'admiration de tous les jeunes.

On a comparé Verlaine à François Villon. Au milieu d'une vie errante et décousue il eut en effet, comme lui, la candeur et la tendresse, et surtout le repentir, qu'il a exprimé mieux que personne. Les symbolistes ont voulu le

Car elle me comprend, et mon cœur transparent
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème.
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,
Elle seule les sait rafraîchir en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse ? — Je l'ignore.
Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

Chanson d'automne.

LES sanglots longs
Des violons
  De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
  Monotone.

Tout suffoquant
Et blême quand
  Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens
  Et je pleure ;

Et je m'en vais
Au vent mauvais
  Qui m'emporte,
De çà, de là,
Pareil à la
  Feuille morte.

Messein, éditeur.

---

prendre pour chef d'école. En vérité, malgré ses bizarreries de rythme et de langage, il n'est guère plus près d'eux que des parnassiens. C'est un isolé, aux notations simples, aux harmonies étranges et subtiles, grand poète parfois, et en tout cas le seul poète vraiment catholique de ce siècle.

(Voir page 37.)

LES EXILÉS

Au Laurier de la Turbie.

TOI qui jusques au ciel montes, colosse droit,
Et qui poses tes pieds dans le roc dur et froid,
O symbole ! géant ! bel arbre aux feuilles lisses !
Laurier, ma lâche envie et mes saintes délices !
Fantôme que Pindare ému reconnaîtrait !
Compagnon de la lyre idéale ! Portrait
De tout ce que j'adore et de tout ce que j'aime !
Arbre mélodieux, grand comme Phœbos même !
Sombre feuillage, hélas ! mon immortel affront !
Jamais ton noir rameau ne couvrira mon front ;
Ami, c'est comme un vain passant que tu m'accueilles ;
A peine si dans l'ombre une seule des feuilles
Que l'âpre vent du soir t'arrache avec effroi
Brille, chimère folle, et glisse autour de moi.
Et pourtant, Laurier vert, gloire de la campagne,
Je n'ai souhaité, moi, ni la douce compagne
Dont les regards nous font un ciel dans la maison,
Ni les petits enfants à la blonde toison,
Ni la richesse aux doigts parfumés d'ambroisie,
Et tout ce dont l'esprit jaloux se rassasie,
Ni le repos, si cher à des bohémiens ;
Et ces enchantements sans nombre, et tous ces biens
Que notre solitude avidement réclame.
Arbre mouvant ! Laurier ! tu le sais, moi dont l'âme
Bondissait jusqu'aux cieux d'un vol démesuré,
Je n'en ai rien connu, je n'ai rien désiré !
J'ai vécu seul, penché sur le monde physique,
Toujours étudiant le grand art, la musique,
Dans le cri de la pourpre et dans le chant des fleurs
Où dort la symphonie immense des couleurs,
Dans les flots que la mer jette de ses amphores,
Dans le balancement des étoiles sonores,
Dans l'orgue des grands bois éperdus sous le vent !
J'ai mis tout mon orgueil à devenir savant.

Pâle et muet, j'entends le murmure des roses :
Et de tous les trésors, et de toutes les choses
Qui plantent dans nos cœurs un regret meurtrier,
Tu le sais bien, je n'ai voulu que toi, Laurier !

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER.
Eug. Fasquelle, éditeur.

1869 *P. VERLAINE*

(Voir page 86.)

FÊTES GALANTES

Colloque sentimental.

DANS le vieux parc solitaire et glacé,
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé,
Deux spectres ont évoqué le passé.

« Te souvient-il de notre extase ancienne ?
— Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souvienne ?

— Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom ?
Toujours vois-tu mon âme en rêve ? — Non.

— Ah ! les beaux jours de bonheur indicible
Où nous joignions nos bouches ! — C'est possible.

— Qu'il était bleu, le ciel, et grand l'espoir !
— L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir. »

Tels ils marchaient dans les avoines folles,
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

Messein, éditeur.

(Voir page 41.)

DERNIÈRES CHANSONS

La Colombe.

QUAND chassés, sans retour, des temples vénérables,
Tordus au vent du feu qui soufflait du Thabor,
Les grands Olympiens étaient si misérables
Que les petits enfants tiraient leur barbe d'or ;

Durant ces jours d'angoisse où la terre étonnée
Portait, comme un fardeau, l'écroulement des cieux,
Un seul homme, debout contre la destinée,
Osa, dans leur détresse, avoir pitié des dieux.

C'était un large front, — un empereur, — un sage,
Assez haut sur son trône et sur sa volonté
Pour arrêter du doigt tout un siècle au passage
Et donner son mot d'ordre à la divinité.

Or, un soir qu'il marchait avec ses capitaines,
Incliné sous ce poids de l'avenir humain,
Il aperçut, au fond des brumes incertaines,
Un vieux temple isolé, sur le bord d'un chemin ;

Un vieux temple isolé, plein de mornes visages,
Un de ces noirs débris, au souvenir amer,
Qui dorment échoués sur la grève des âges,
Quand les religions baissent comme la mer.

Le seuil croulait ; la pluie avait rongé la porte ;
Toute la lune entrait par les toits crevassés.
Au milieu de la route, il quitta son escorte
Et s'avança, pensif, au long des murs glacés.

Les colonnes de marbre, à ses pieds, abattues,
Jonchaient de toutes parts les pavés précieux ;
L'herbe haute montait au ventre des statues,
Des cigognes rêvaient sur l'épaule des dieux.

Parfois, dans le silence, éclatait un bruit d'aile,
On entendait, au loin, comme un frisson courir ;
Et, sur les grands vaincus penchant son front fidèle,
Phébé, froide comme eux, les regardait mourir.

Et comme il restait là, perdu dans ses pensées,
Des profondeurs du temple il vit se détacher,
Avec un bruit confus de plaintes cadencées,
Une lueur tremblante et qui semblait marcher.

Cela se rapprochait et sonnait sur les dalles.
C'était un grand vieillard qui pleurait en chemin,
Courbé, maigre, en haillons, et traînant ses sandales,
Une tiare au front, une lampe à la main.

Il cachait sous sa robe une blanche colombe ;
Dernier prêtre des dieux, il apportait encor
Sur le dernier autel la dernière hécatombe...
Et l'empereur pleura, — car son rêve était mort !

Il pleura, jusqu'au jour, sous cette voûte noire.
Tu souriais, ô Christ, dans ton paradis bleu,
Tes chérubins chantaient sur des harpes d'ivoire,
Tes anges secouaient leurs six ailes de feu !

Et du morne empyrée insultant la détresse,
Comme au bord d'un grand lac aux flots étincelants,
Dans le lait lumineux perdu par la déesse,
Tes martyrs couronnés lavaient leurs pieds sanglants.

Tu régnais, sans partage, au ciel et sur la terre,
Ta croix couvrait le monde et montait au milieu ;
Tout, devant ton regard, tremblait, — jusqu'à ta mère,
Pâle éternellement d'avoir porté son Dieu.

Mais tu ne savais pas le mot des destinées,
O toi qui triomphais, près de l'Olympe mort ;
Vois : c'est le même gouffre... avant deux mille années
Ton ciel y descendra — sans le combler encor !

Tu connaîtras aussi, ployé sous l'anathème,
La désaffection des peuples et des rois,
Si pauvre et si perdu que tu n'auras plus même,
Pour t'y coucher en paix, la largeur de ta croix !

Ton dernier temple, ô Christ, est froid comme une tombe;
Ta porte n'ouvre plus sur le vaste avenir,
Voilà que le jour baisse et qu'on entend venir
Le vieux prêtre courbé, qui porte une colombe!

Dernière Nuit.

TOUTE ma lampe a brûlé goutte à goutte,
Mon feu s'éteint avec un dernier bruit.
Sans un ami, sans un chien qui m'écoute,
Je pleure seul, dans la profonde nuit.

Derrière moi — si je tournais la tête,
Je le verrais — un fantôme est placé:
Témoin fatal apparu dans ma fête,
Spectre en lambeaux de mon bonheur passé.

Mon rêve est mort sans espoir qu'il renaisse.
Le temps m'échappe, et l'orgueil imposteur
Pousse au néant les jours de ma jeunesse,
Comme un troupeau dont je fus le pasteur.

Pareil au flux d'une mer inféconde,
Sur mon cadavre au sépulcre endormi
Je sens déjà monter l'oubli du monde
Qui, tout vivant, m'a couvert à demi.

Oh! la nuit froide! oh! la nuit douloureuse!
Ma main bondit sur mon sein palpitant.
Qui frappe ainsi dans ma poitrine creuse?
Quels sont ces coups sinistres qu'on entend?

Qu'es-tu? qu'es-tu? parle, ô monstre indomptable
Qui te débats, en mes flancs enfermé.
Une voix dit, une voix lamentable:
« Je suis ton cœur, et je n'ai pas aimé! »

1870 *P. VERLAINE*

(Voir pages 86 et 89.)

LA BONNE CHANSON

LA lune blanche
Luit dans les bois ;
De chaque branche
Part une voix
Sous la ramée...

O bien-aimée.

L'étang reflète,
Profond miroir,
La silhouette
Du saule noir
Où le vent pleure...

Rêvons, c'est l'heure.

Un vaste et tendre
Apaisement
Semble descendre
Du firmament
Que l'astre irise...

C'est l'heure exquise.

Messein, éditeur.

1872 *VICTOR HUGO*

(Voir pages 19, 26, 47 et 83.)

L'ANNÉE TERRIBLE

La Sortie.

L'AUBE froide blêmit, vaguement apparue.
Une foule défile en ordre dans la rue ;
Je la suis, entraîné par ce grand bruit vivant
Que font les pas humains quand ils vont en avant.
Ce sont des citoyens partant pour la bataille.
Purs soldats ! Dans les rangs, plus petit par la taille,

Mais égal par le cœur, l'enfant avec fierté
Tient par la main son père, et la femme à côté
Marche avec le fusil du mari sur l'épaule.
C'est la tradition des femmes de la Gaule
D'aider l'homme à porter l'armure, et d'être là,
Soit qu'on nargue César, soit qu'on brave Attila.
Que va-t-il se passer ? L'enfant rit, et la femme
Ne pleure pas. Paris subit la guerre infâme,
Et les Parisiens sont d'accord sur ceci
Que par la honte seule un peuple est obscurci,
Que les aïeux seront contents, quoi qu'il arrive,
Et que Paris mourra pour que la France vive.
Nous garderons l'honneur; le reste, nous l'offrons.
Et l'on marche. Les yeux sont indignés, les fronts
Sont pâles ; on y lit : Foi, Courage, Famine.
Et la troupe à travers les carrefours chemine,
Tête haute, élevant son drapeau, saint haillon ;
La famille est toujours mêlée au bataillon;
On ne se quittera que là-bas aux barrières.
Ces hommes attendris et ces femmes guerrières
Chantent ; du genre humain Paris défend les droits.
Une ambulance passe, et l'on songe à ces rois
Dont le caprice fait ruisseler des rivières
De sang sur le pavé derrière les civières.
L'heure de la sortie approche ; les tambours
Battent la marche en foule au fond des vieux faubourgs !
Tous se hâtent ; malheur à toi qui nous assièges !
Ils ne redoutent pas les pièges, car les pièges
Que trouvent les vaillants en allant devant eux
Font le vaincu superbe et le vainqueur honteux.
Ils arrivent aux murs, ils rejoignent l'armée.
Tout à coup le vent chasse un flocon de fumée ;
Halte ! c'est le premier coup de canon. Allons !
Un long frémissement court dans les bataillons.
Le moment est venu, les portes sont ouvertes,
Sonnez, clairons ! Voici là-bas les plaines vertes,
Le bois où rampe au loin l'invisible ennemi.
Et le traître horizon, immobile, endormi,
Tranquille, et plein pourtant de foudres et de flammes.
On entend des voix dire : Adieu ! — Nos fusils, femmes !
Et les femmes, le front serein, le cœur brisé,
Leur rendent leur fusil après l'avoir baisé.

qu'ils cherchent le maître,
le chef, le gardien,
le psaume du pâtre,
l'aboiement du chien!

et les hallebardes,
et l'encensoir d'or,
et le pas des gardes
dans le corridor!

[redacted]
les thyrses de lierre,
les murs teints de sang,
et la fourmilière
des femmes dansant!

les belles fantasques,
à l'œil tendre et
[redacted] feu,
qui nouaient des masques
derrière leur cou!

2 février 1870

I (Chanson [illegible])

LES HUMBLES



(1) COPPÉE (*François*-Joachim-Édouard), né et mort à Paris (1842-1908). Employé au ministère de la Guerre, il avait déjà publié un recueil de vers : *le Reliquaire* (1866), quand un délicieux acte en vers, *le Passant* (1869), établit sa réputation. De ce jour il ne cessa de s'élever, tant par ses recueils de vers et ses *Contes* en prose que par ses drames brillants et habiles, tous pleins de beaux sentiments et de nobles pensées. Citons : *le Luthier de Crémone* (1876) ; *Severo Torelli* (1883) ; *les Jacobites* (1885) ; *Pour la couronne* (1895).

Les principaux recueils de vers, après *le Reliquaire*, sont : *Intimités* (1868) ; *les Humbles* (1872) ; *Promenades et Intérieurs* (1875) ; *le Cahier rouge* (1874) ; *Olivier* (1875) ; *les Récits et les Élégies* (1878) ; *Arrière-saison* (1887) ; *les Paroles sincères* (1890).

Coppée restera avant tout pour la postérité l'auteur des *Humbles* et des *Intimités*. Ce sont là deux genres exquis, qu'il a sinon découverts, du moins portés, en artiste impeccable, à leur plus haut degré de perfection. En cela, il est digne de figurer tout de suite après les plus grands, autant que Ruysdaël, Téniers et tous les intimistes de l'école flamande peuvent être admirés après les Michel-Ange, les Vinci et les Rembrandt. On avait déjà remarqué dans son premier recueil, *le Reliquaire*, des pièces comme *Adagio :*

La rue était déserte et donnait sur les champs,
Quand j'allais voir, l'été, les beaux soleils couchants,
Avec le rêve aimé qui partout m'accompagne,
Je la suivais toujours pour gagner la campagne,
Et j'avais remarqué que, dans une maison
Qui fait l'angle et qui tient, ainsi qu'une prison,
Fermée au vent du soir son étroite persienne,
Toujours à la même heure, une musicienne
Mystérieuse, et qui sans doute habitait là,
Jouait l'adagio de la sonate en *la*.
Le ciel se nuançait de vert tendre et de rose.
La rue était déserte ; et le flâneur morose
Et triste, comme sont souvent les amoureux,
Qui passait, l'œil fixé sur les gazons poudreux,
Toujours à la même heure, avait pris l'habitude
D'entendre ce vieil air dans cette solitude.
Le piano chantait sourd, doux, attendrissant,
Rempli du souvenir douloureux de l'absent

Et reprochant tout bas les anciennes extases.
Et moi, je devinais des fleurs dans de grands vases,
Des parfums, un profond et funèbre miroir,
Un portrait d'homme à l'œil fier, magnifique et noir,
Des plis majestueux dans les tentures sombres,
Une lampe d'argent discrète sous les ombres,
Le vieux clavier s'offrant dans sa froide pâleur,
Et, dans cette atmosphère émue, une douleur
Epanouie au charme ineffable et physique
Du silence, de la fraîcheur, de la musique.
Le piano chantait toujours plus bas, plus bas;
Puis, un certain soir d'août, je ne l'entendis pas.

Dans *les Humbles*, nous trouvons le portrait des petites gens et des déshérités de la vie : des émigrants, de la nourrice, de la veuve et des petits bourgeois, célébrés dans une pièce qui est le chef-d'œuvre du genre :

Oui, cette vie intime est digne du poète.
Voyez : le toit pointu porte une girouette.
Les roses sentent bon dans leurs carrés de buis.
Et l'ornement de fer fait bien sur le vieux puits,
Près du seuil dont les trois degrés forment terrasse.
Un paisible chien noir, qui n'est guère de race,
Au soleil de midi dort, couché sur le flanc.
Le maître, en vieux chapeau de paille, en habit blanc,
Avec un sécateur qui lui sort de la poche,
Marche dans le sentier principal et s'approche
Quelquefois d'un certain rosier de sa façon,
Pour le débarrasser d'un gros colimaçon.
Sous le bosquet, sa femme est à l'ombre et tricote :
Auprès d'elle le chat joue avec la pelote.
La treille est faite avec des cercles de tonneaux,
Et sur le sable fin sautillent les moineaux.
Par la porte on peut voir, dans la maison commode,
Un vieux salon meublé selon l'ancienne mode,
Même quelques détails vaguement aperçus :
Une pendule avec Napoléon dessus,
Et des têtes de sphinx à tous les bras de chaise.
Mais ne souriez pas : car on doit être à l'aise,
Heureux du jour présent, et sûr du lendemain,
Dans ce logis de sage observé du chemin.
Là sont des gens de bien, sans regrets, sans envie,
Et qui font comme ont fait leurs pères. Dans leur vie,

Tout est patriarcal et traditionnel.
Ils mettent de côté la bûche de Noël
Et songent à l'avance aux lessives futures,
Et vers le temps des fruits ils font des confitures.
Ils boivent du cassis, innocente liqueur !
Et chez eux tout est vieux, tout, excepté le cœur.
Ont-ils tort, après tout, de trouver nécessaires
Le premier jour de l'an et les anniversaires,
D'observer le Carême et de tirer les Rois,
De faire, quand il tonne, un grand signe de croix,
D'être heureux que la fleur embaume et l'herbe croisse,
Et de rendre le pain bénit à leur paroisse ?
Ceux-là seuls ont raison qui, dans ce monde-ci,
Calmes et dédaigneux du hasard, ont choisi
Les douces voluptés que l'habitude engendre. —
Chaque dimanche, ils ont leur fille avec leur gendre ;
Le jardinet s'emplit du rire des enfants,
Et bien que les après-midi soient étouffants,
L'on puise et l'on arrose, et la journée est courte.
Puis, quand le pâtissier survient avec la tourte,
On s'attable au jardin, déjà moins échauffé,
Et la lune se lève au moment du café.
Quand le petit garçon s'endort, on le secoue,
Et tous s'en vont alors, baisés sur chaque joue
Monter dans l'omnibus voisin, contents et las,
Et chargés de bouquets énormes de lilas.

A côté de pièces aussi exquises que celle-là, pleines de vérité, d'observation attendrie et spirituelle, Coppée a placé des croquis parisiens réunis sous le titre de *Promenades et Intérieurs*, et tel coin de banlieue, avec son herbe rase, ses chemins noirs et ses arbres sans verdure, acquiert, sous sa plume, un charme tout particulier :

C'est vrai, j'aime Paris d'une amitié malsaine,
J'ai partout le regret des vieux bords de la Seine.
Devant la vaste mer, devant les pics neigeux,
Je rêve d'un faubourg plein d'enfance et de jeux,
D'un coteau tout pelé d'où ma muse s'applique
A noter les tons fins d'un ciel mélancolique,
D'un bout de Bièvre, avec quelques champs oubliés
Où l'on tend une corde aux troncs des peupliers,
Pour y faire sécher la toile et la flanelle,
Ou d'un coin pour pêcher dans l'île de Grenelle.

Dans ces cadres parisiens, Coppée a su placer des idylles charmantes. Un poème comme *Olivier* est certainement un des poèmes intimes les mieux réussis de la poésie française. On y trouve des vers tels que ceux-ci :

Ce serait sur les bords de la Seine. Je vois
Notre chalet, voilé par un bouquet de bois,
Un hamac au jardin, un bateau sur le fleuve.
Pas d'autre compagnon qu'un chien de Terre-Neuve
Qu'elle aimerait et dont je serais bien jaloux.
Des faïences à fleurs pendraient après les clous ;
Puis beaucoup de chapeaux de paille et des ombrelles.
Sous leurs papiers chinois les murs seraient si frêles
Que, même en travaillant, à travers la cloison
Je l'entendrais toujours errer par la maison
Et traîner dans l'étroit escalier sa pantoufle.
Les miroirs de ma chambre auraient senti son souffle
Et souvent réfléchi son visage, charmés.
Elle aurait effleuré tout de ses doigts aimés ;
Et ces bruits, ces reflets, ces parfums venant d'elle
Ne me permettraient pas d'être une heure infidèle ;
Enfin quand, poursuivant un vers capricieux,
Je serais là, pensif et la main sur les yeux,
Elle viendrait, sachant pourtant que c'est un crime,
Pour lire mon poème et me souffler ma rime,
Derrière moi, sans bruit, sur la pointe des pieds.
Moi, qui ne veux pas voir mes secrets épiés,
Je me retournerais avec un air farouche ;
Mais son gentil baiser me fermerait la bouche.
— Et dans les bois voisins, inondés de rayons,
Précédés du gros chien, nous nous promènerions,
Moi, vêtu de coutil, elle, en toilette blanche,
Et j'envelopperais sa taille, et sous sa manche
Ma main caresserait la rondeur de son bras.
On ferait des bouquets, et, quand nous serions las,
On rejoindrait, suivis toujours du chien qui jappe,
La table mise avec des roses sur la nappe,
Près du bosquet criblé par le soleil couchant ;
Et tout en s'envoyant des baisers en mangeant,
Tout en s'interrompant pour se dire : je t'aime !
On assaisonnerait des fraises à la crème
Et l'on bavarderait comme des étourdis,
Jusqu'à ce que la nuit descende...
— O paradis !

Des vers comme ceux-là ont fait de Coppée un des plus exquis poètes de l'amour. Il a parmi eux une place tout à fait à part, par la sincérité et par une certaine mélancolie qui n'exclut jamais la finesse et l'ironie. Le charme des *Intimités* se retrouve tout entier dans *Arrière-saison*. Ce sont le plus souvent des « lieder » d'une rare perfection, à n'en juger que par le suivant :

Au premier regard elle plaît,
Ma fine blonde au teint de rousse;
Mais, seul, je sais combien elle est
Silencieuse, tendre et douce.

L'air anglais et mise avec goût,
La taille svelte et gracieuse,
Elle est exquise, mais surtout
Tendre, douce et silencieuse.

Ses yeux clairs sont de purs émaux,
Et mon désir s'y laissa prendre ;
Mais son vrai charme est dans ces mots:
Douce, silencieuse et tendre.

Ces poèmes rappellent Henri Heine, mais un Heine qui aurait de la bonté.

Vois ces deux époux dont la tête tremble,
Assis côte à côte, heureux, sans parler.
A force de vivre à toute heure ensemble,
Vois, ils ont fini par se ressembler.

Descendons comme eux la pente insensible,
Laissons naître et fuir les brèves saisons.
En ne nous quittant que le moins possible,
Nous ne verrons pas que nous vieillissons.

De pareilles citations suffisent à innocenter Coppée du reproche qu'on lui a fait d'être prosaïque. Nous l'avons dit ailleurs (*Mercure de France*) :

« Il a suffi qu'un jour quelque pédant ou quelque sot, ce qui est souvent la même chose, isole avec malveillance quelque vers par trop familier, pour qu'on répète à sa suite, de confiance, et sans y regarder de plus près, que Coppée rimait de la prose. Il faudrait s'entendre une fois pour toutes sur la poésie familière, et faire nettement la différence entre les versificateurs laborieux de l'école du bon sens, qui ne furent jamais des poètes, avec les Ponsard, les Émile Augier, les Camille Doucet, et le poète que les humbles surent si bien inspirer. Coppée n'a jamais écrit :

— Tu nous feras, tu sais, ce machin au fromage...
. . . . Jamais vit-on
Chemise de mari n'avoir pas un bouton ?...
— O père de famille, ô poète, je t'aime !...
— Léon, je te défends de brosser ton chapeau,...

ni toutes ces pauvretés de rond-de-cuir, mal rimées, mal venues, péniblement assemblées par des chevilles formidables, et dont il a été le premier à rire sous cape. Comme l'a fait remarquer fort justement M. Antoine Albalat, il descend bien plutôt de Victor Hugo, qui n'a pas craint d'écrire :

Il avait dans sa poche une toupie en buis...
Les choses tous les jours se passent de la sorte...
— Chacun de ces messieurs le sait ; demandez-leur...
Il faut pour le comprendre avoir fait ses études ;...

peut-être plus encore d'Alfred de Musset, qui a écrit :

Apprenez donc que je viens d'Allemagne...
On entre à la maison de conversation...
Ne possédant plus rien qu'un grand mal à la tête...
C'est mon opinion de gâter les enfants.

« Poète de race, il plaisait à Coppée de faire comme ces illustres maîtres sachant qu'à leur exemple il s'élèverait quand et comme il le voudrait. La preuve, c'est que ses vers d'amour et de théâtre ne ressemblent aucunement à ses vers familiers, que *les Intimités* n'ont aucun goût d'arrière-boutique d'épicerie, pas plus que les beaux drames où il soulève comme une grande vague tout le lyrisme le plus pur ; tandis que les vers de *Gabrielle* ou de *l'Aventurière* d'Émile Augier sont également plats, incapables de varier le ton avec les personnages, et laissent le grand seigneur ou la princesse s'exprimer de même façon que la maritorne ou le notaire.

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes,

ce vers célèbre s'applique admirablement à la Muse de Coppée. En effet, elle marche souvent : *Musa pedestris ;* curieuse et narquoise, elle flâne et s'attarde volontiers aux devantures des boutiques, surtout si quelque joli visage sourit derrière la vitrine ; mais elle n'attend qu'un prétexte, qu'une occasion pour s'envoler, et, qu'une échappée sur la nature se découvre au détour du chemin, vite elle ouvre ses ailes et s'élève, et l'on en admire la légèreté et la grâce tout aériennes.

« — Celui-ci a beaucoup aidé à aimer, a écrit Anatole France. Ce n'est pas par méprise qu'on l'a admis dans l'intimité des cœurs. C'est un poète vrai. Il est naturel. Par là il est presque unique, car le naturel dans l'art est ce qu'il y a de plus rare, je dirais presque que c'est une espèce de merveille. Et quand l'artiste est, comme F. Coppée, un ouvrier singulièrement habile, un artisan consommé qui possède tous les secrets du métier, ce n'est pas trop, en voyant une si parfaite simplicité, que de crier au prodige. Ce qu'il peint de préférence, ce sont les sentiments les plus ordinaires et les mœurs les plus modestes. Il y faut une grande dextérité de main, un tact sûr, un sens raisonnable. Les modèles étant sous les yeux, la moindre faute contre le goût ou l'exactitude est aussitôt saisie. François Coppée garde, presque toujours, une mesure parfaite. Et, comme il est vrai, il est touchant. Voilà pourquoi il est chèrement aimé. Je vous assure qu'il n'use pas d'autre sortilège pour plaire à beaucoup de femmes et à beaucoup d'hommes. S'il suffit d'une médiocre culture pour le comprendre, il faut avoir l'esprit raffiné pour le goûter entièrement. — »

Lemerre, éditeur.

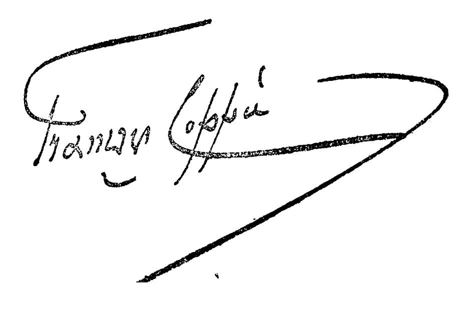
"Pour toujours !" me dis-tu, le front sur mon épaule.
Cependant nous serons séparés. C'est le sort.
L'un de nous, le premier, sera pris par la mort
Et s'en ira dormir sous l'if ou sous le saule.

Vingt fois, les vieux marins qui flânent sur le môle
Ont vu, tout pavoisé, ce brick rentrer au port;
Puis, un jour, le navire est parti vers le Nord.
Plus rien. Il s'est perdu dans les glaces du Pôle.

Sous mon toit, quand soufflait la brise du printemps,
Les oiseaux migrateurs sont revenus, vingt ans,
Mais, cet été, le nid n'a plus ses hirondelles.

Tu me jures, maîtresse, un éternel amour;
Moi, je songe aux départs qui n'ont pas de retour.
Pourquoi le mot "toujours" sur des lèvres mortelles ?

« POUR TOUJOURS », SONNET EXTRAIT DES « PAROLES SINCÈRES ».



POÉSIES PHILOSOPHIQUES



(1) Mme ACKERMANN (Louise Choquet), née à Paris en 1813, morte à Nice en 1890. Initiée de bonne heure aux chefs-d'œuvre de l'étranger, particulièrement de l'Allemagne où elle vécut les deux années de son mariage, Mme Ackermann est un philosophe pessimiste, de talent audacieux et fier comme celui de Vigny. Le genre humain lui apparaît « comme le héros d'un drame lamentable qui se joue dans un coin perdu de l'univers, en vertu de lois aveugles, devant une nature indifférente, avec le néant pour dénouement ». C'est sous l'empire de ces idées qu'elle a écrit des vers âpres comme ceux-ci, qu'elle intitule *Paroles d'un amant* :

Au courant de l'amour lorsque je m'abandonne,
Dans le torrent divin quand je plonge enivré
Et presse éperdument sur mon sein qui frissonne
Un être idolâtré,

Je sais que je n'étreins qu'une forme fragile,
Qu'elle peut à l'instant se glacer sous ma main,
Que ce cœur tout à moi, fait de flamme et d'argile,
Sera cendre demain ;

Qu'il n'en sortira rien, rien, pas une étincelle
Qui s'élance et remonte à son foyer lointain :
Un peu de terre en hâte, une pierre qu'on scelle,
Et tout est bien éteint.

Et l'on viendrait serein, à cette heure dernière,
Quand des restes humains le souffle a déserté,
Devant ces froids débris, devant cette poussière,
Parler d'éternité !

L'éternité ! Quelle est cette étrange menace ?
A l'amant qui gémit, sous son deuil écrasé,
Pourquoi jeter ce mot qui terrifie et glace
Un cœur déjà brisé ?

Quoi ! le ciel, en dépit de la fosse profonde,
S'ouvrirait à l'objet de mon amour jaloux ?
C'est assez d'un tombeau, je ne veux pas d'un monde
Se dressant entre nous.

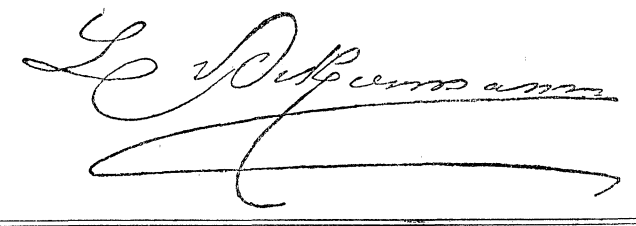
On me répond en vain pour calmer mes alarmes :
« L'être dont sans pitié la mort te sépara,
Ce ciel que tu maudis, dans le trouble et les larmes,
Ce ciel te le rendra. »

Me le rendre, grand Dieu ! mais ceint d'une auréole,
Rempli d'autres pensers, brûlant d'une autre ardeur,
N'ayant plus rien en soi de cette chère idole
Qui vivait sur mon cœur !

Ah ! j'aime mieux cent fois que tout meure avec elle,
Ne pas la retrouver, ne jamais la revoir ;
La douleur qui me navre est certes moins cruelle
Que votre affreux espoir...

Les *Poésies philosophiques* furent suivies des *Pensées d'une solitaire* (1882). On trouve chez Mme Ackermann les qualités poétiques qui manquent d'ordinaire à son sexe : vigueur de pensée, énergie, simplicité d'expression.

Lemerre, éditeur.



TH. DE BANVILLE 1872

(Voir pages 37 et 88.)

TRENTE-SIX BALLADES JOYEUSES

Ballade sur lui-même.

ASSEMBLEUR de rimes, Banville,
C'est bien que les chardonnerets
Chantent dans les bois de Chaville ;
Mais veux-tu chez les Turcarets
Emplir ton coffre et tes coffrets ?
Plante là ton rêve féerique !
— C'est bien dit, mais je ne saurais,
Je suis un poète lyrique.

Je puis encor charmer la ville
Avec la flûte de Segrais ;
Mais exercer un art servile,
Comment l'oserions-nous, pauvrets !
Si je le pouvais, j'aimerais
La toile-cuir et l'Amérique,
Mais de quoi servent les regrets ?
Je suis un poète lyrique.

Mon allure est trop peu civile.
Toujours (autrement je mourrais),
Fuyant toute besogne vile,
Je retourne aux divins retraits,
Comme, fuyant l'impur marais,
A travers la nue électrique
L'oiselet retourne aux forêts :
Je suis un poète lyrique.

ENVOI

Prince, voilà tous mes secrets,
Je ne m'entends qu'à la métrique :
Fils du dieu qui lance des traits,
Je suis un poète lyrique.

Bibliothèque Charpentier.
Eug. Fasquelle, éditeur.

1874 *PAUL VERLAINE*

(Voir pages 86, 89 et 93.

ROMANCES SANS PAROLES

Green.

VOICI des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches.
Et puis voici mon cœur, qui ne bat que pour vous.
Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches,
Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.

J'arrive tout couvert encore de rosée
Que le vent du matin vient glacer à mon front.
Souffrez que ma fatigue, à vos pieds reposée,
Rêve des chers instants qui la délasseront.

Sur votre jeune sein laissez rouler ma tête
Toute sonore encor de vos derniers baisers ;
Laissez-la s'apaiser de la bonne tempête,
Et que je dorme un peu puisque vous reposez.

Messein, éditeur.

J. RICHEPIN [1] *1876*

LA CHANSON DES GUEUX

Le Chemin creux.

LE long d'un chemin creux que nul arbre n'égaie,
Un grand champ de blé mûr, plein de soleil, s'endort,
Et le haut du talus, couronné d'une haie,
Est comme un ruban vert qui tient des cheveux d'or.

De la haie au chemin tombe une pente herbeuse
Que la taupe soulève en sommets inégaux,
Et que les grillons noirs à la chanson verbeuse
Font pétiller de leurs monotones échos.



(1) RICHEPIN (Jean), né à Médéa (Algérie), en 1849. D'abord élève de l'École normale supérieure, il la quitta pour se consacrer exclusivement à la littérature. Il avait déjà collaboré à divers journaux, lorsque son premier recueil, *la Chanson des gueux* (1876), attira sur lui l'attention publique, autant par son originalité que par le jugement qui le condamna à un mois de prison et à 500 francs d'amende. Il publia ensuite *les Caresses* (1877), puis, quelque temps débardeur et marin, tira des impressions de ce dernier métier un superbe recueil de poèmes, *la Mer* (1886). Littérateur, romancier, auteur dramatique, il a déployé partout sa belle et forte activité. On lui doit encore comme poète : *les Blasphèmes* (1884); *mes Paradis* (1894) ; *la Bombarde* (1899).

Poète lyrique, Richepin se distingue entre tous ses contemporains par un souffle, une puissance d'invention verbale, inégalés depuis Hugo. Styliste de premier ordre, il s'exprime dans une langue incomparable d'éclat, que, bien loin de la déparer, rehaussent encore ses truculences, ses crudités. C'est le poète des grandes audaces et des belles révoltes. Contempteur des conventions sociales, il a des notes attendries et franches pour les gueux, et c'est à eux et à la mer qu'il doit ses plus belles inspirations.

Passe un insecte bleu vibrant dans la lumière,
Et le lézard s'éveille et file, étincelant,
Et près des flaques d'eau qui luisent dans l'ornière
La grenouille coasse un chant rauque et râlant.

Ce chemin est très loin du bourg et des grand'routes.
Comme il est mal commode on ne s'y risque pas.
Et du matin au soir les heures passent toutes
Sans qu'on voie un visage ou qu'on entende un pas.

C'est là, le front couvert par une épine blanche,
Au murmure endormeur des champs silencieux,
Sous cette urne de paix dont la liqueur s'épanche
Comme un vin de soleil dans le saphir des cieux,

C'est là que vient le gueux, en bête poursuivie,
Parmi l'âcre senteur des herbes et des blés,
Baigner son corps poudreux, et rajeunir sa vie
Dans le repos brûlant de ses sens accablés.

Et quand il dort, le noir vagabond, le maroufle
Aux souliers éculés, aux haillons dégoûtants,
Comme une mère émue et qui retient son souffle
La nature se tait pour qu'il dorme longtemps.

1877 *VICTOR HUGO*

(Voir pages 19, 26, 47, 83 et 93.)

L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE

Choses du soir.

LE brouillard est froid, la bruyère est grise;
Les troupeaux des bœufs vont aux abreuvoirs;
La lune, sortant des nuages noirs,
Semble une clarté qui vient par surprise.

Le voyageur marche, et la lande est brune;
Une ombre est derrière, une ombre est devant,
Blancheur au couchant, lueur au levant;
Ici crépuscule, et là clair de lune.

La sorcière assise allonge sa lippe ;
L'araignée accroche au toit son filet ;
Le lutin reluit dans le feu follet
Comme un pistil d'or dans une tulipe.

On voit sur la mer des chasse-marées ;
Le naufrage guette un mât frissonnant ;
Le vent dit : demain ! l'eau dit : maintenant !
Les voix qu'on entend sont désespérées.

Le coche qui va d'Avranche à Fougère
Fait claquer son fouet comme un vif éclair ;
Voici le moment où flottent dans l'air
Tous ces bruits confus que l'ombre exagère.

Dans les bois profonds brillent les flambées ;
Un vieux cimetière est sur un sommet ;
Où Dieu trouve-t-il tout ce noir qu'il met
Dans les cœurs brisés et les nuits tombées ?

Des flaques d'argent tremblent sur les sables
L'orfraie est au bord des talus crayeux ;
Le pâtre, à travers le vent, suit des yeux
Le vol monstrueux et vague des diables.

Un panache gris sort des cheminées ;
Le bûcheron passe avec son fardeau ;
On entend, parmi le bruit des cours d'eau,
Des frémissements de branches traînées.

La faim fait rêver les grands loups moroses ;
La rivière court, le nuage fuit ;
Derrière la vitre où la lampe luit,
Les petits enfants ont des têtes roses.

LES AILES D'OR

Le Pèlerinage.

APRÈS vingt ans d'exil, de cet exil impie
Où l'oubli de nos cœurs enchaîne seul nos pas,
Où la fragilité de nos regrets s'expie,
Après vingt ans d'exil que je ne comptais pas,

J'ai revu la maison lointaine et bien-aimée
Où je rêvais, enfant, de soleils sans déclin,
Où je sentais mon âme à tous les maux fermée,
Et dont, un jour de deuil, je sortis orphelin.

J'ai revu la maison et le doux coin de terre
Où mon souvenir seul fait passer, sous mes yeux,
Mon père souriant avec un front austère
Et ma mère pensive avec un front joyeux.

Rien n'y semblait changé des choses bien connues
Dont le charme autrefois bornait mon horizon :
Les arbres familiers, le long des avenues,
Semaient leurs feuilles d'or sur le même gazon ;

Le berceau de bois mort qu'un chèvrefeuille enlace,
Le banc de pierre aux coins par la mousse mordus,
Ainsi qu'aux anciens jours tout était à sa place,
Et les hôtes anciens y semblaient attendus.



(1) SILVESTRE (Armand), né à Paris en 1837, mort à Toulouse en 1901. D'abord élève de l'École polytechnique, il entra en 1869 au ministère des Finances, et y devint inspecteur et sous-chef de bureau. Il avait débuté en 1862 dans la littérature par un volume de vers : *Rimes neuves et vieilles ;* on lui doit encore comme poète : *les Renaissances* (1869) ; *la Gloire des souvenirs* (1872) ; *la Chanson des heures* (1878) ; *les Ailes d'or* (1880) ; *le Pays des roses* (1883) ; *le Chemin des étoiles* (1885). Ces volumes révèlent un poète délicat et fin, que l'on retrouve encore au théâtre, dans *Grisélidis* (1891), et qui tranche singulièrement avec l'inépuisable auteur de ces nouvelles gaillardes et salées que l'on connut tant.

Ma mère allait venir, entre ses mains lassées
Balançant une fleur sur l'or pâle du soir ;
Au pied du vieux tilleul, gardien de ses pensées,
Son Horace à la main, mon père allait s'asseoir.

Tous deux me chercheraient des yeux dans les allées
Où de mes premiers jeux la gaîté s'envola ;
Tous deux m'appelleraient avec des voix troublées,
Et seraient malheureux ne me voyant pas là.

J'allais franchir le seuil : « C'est moi, c'est moi, mon père !... »
Mais ces rires, ces voix, je ne les connais pas.
Pour tout ce qu'enfermait ce pauvre enclos de pierre
J'étais un étranger... Je détournai mes pas...

Mais par-dessus le mur, une aubépine blanche
Tendait jusqu'à mes mains son feuillage odorant.
Je compris sa pitié ! j'en cueillis une branche,
Et j'emportai la fleur solitaire en pleurant.

E. Fasquelle, éditeur.

Hugo, gloire du nom dont un siècle est rempli,
Soleil illuminant le vol des météores,
Lampe vivante au seuil éternel de l'oubli,
Couchant dont la splendeur fait pâlir nos aurores !

Armand Silvestre

(Voir pages 19, 26, 47, 83, 93 et 107.)

LES QUATRE VENTS DE L'ESPRIT

Soleil couchant.

LE soleil déclinait; le soir prompt à le suivre
Brunissait l'horizon; sur la pierre d'un champ,
Un vieillard, qui n'a plus que peu de temps à vivre,
S'était assis pensif, tourné vers le couchant.

C'était un vieux pasteur, berger dans la montagne,
Qui jadis, jeune et pauvre, heureux, libre et sans lois,
A l'heure où le mont fuit sous l'ombre qui le gagne,
Faisait gaîment chanter sa flûte dans les bois.

Maintenant riche et vieux, l'âme du passé pleine,
D'une grande famille aïeul laborieux,
Tandis que ses troupeaux revenaient dans la plaine,
Détaché de la terre, il contemplait les cieux.

Le jour qui va finir vaut le jour qui commence.
Le vieux pasteur rêvait sous cet azur si beau.
L'océan devant lui se prolongeait immense,
Comme l'espoir du juste aux portes du tombeau.

O moment solennel! les monts, la mer farouche,
Les vents faisaient silence et cessaient leur clameur,
Le vieillard regardait le soleil qui se couche;
Le soleil regardait le vieillard qui se meurt.

(Voir pages 86, 89, 93 et 105.)

SAGESSE

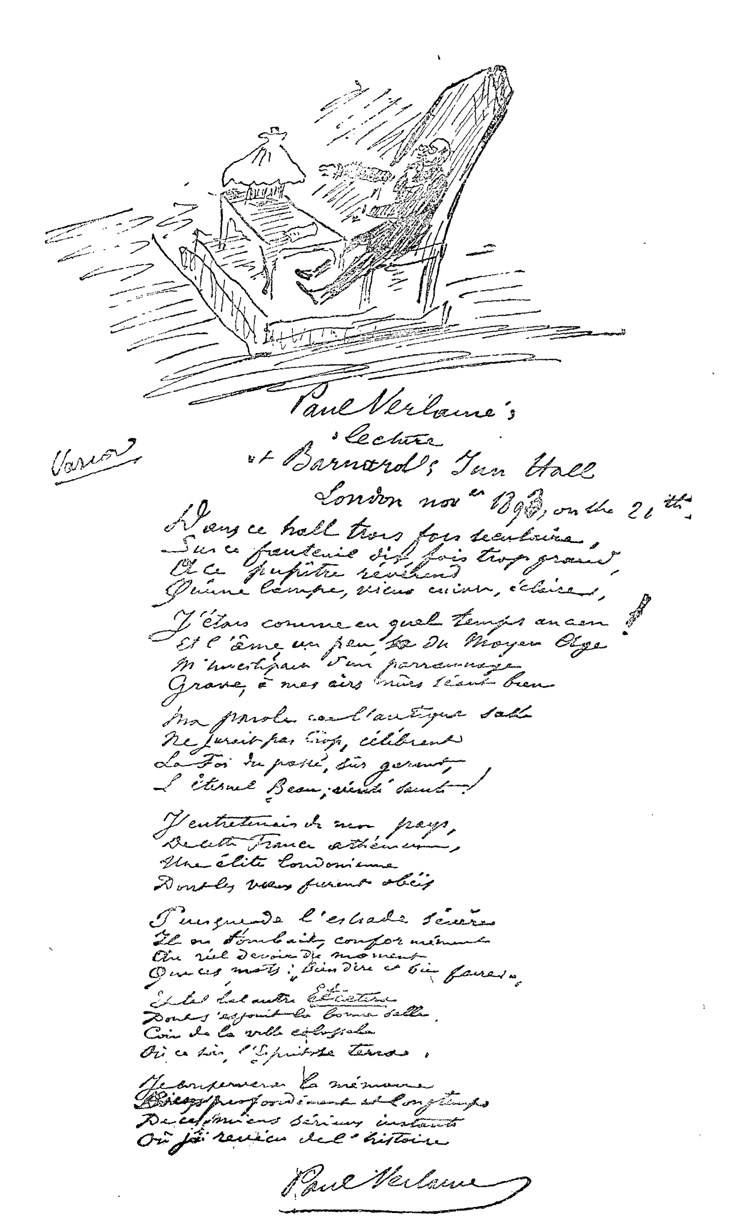
SAGESSE d'un Louis Racine, je t'envie!
Oh! n'avoir pas suivi les leçons de Rollin,
N'être pas né dans le grand siècle, à son déclin,
Quand le soleil couchant, si beau, dorait la vie,

Quand Maintenon jetait sur la France ravie
L'ombre douce et la paix de ses coiffes de lin
Et royale abritait la veuve et l'orphelin,
Quand l'étude de la prière était suivie,

Quand poète et docteur, simplement, bonnement,
Communiaient avec des ferveurs de novices,
Humbles servaient la messe et chantaient aux offices,

Et, le printemps venu, prenaient un soin charmant
D'aller dans les Auteuils cueillir lilas et roses
En louant Dieu, comme Garo, de toutes choses!

Messein, éditeur.


Varia

Paul Verlaine's
lecture
at Barnard's Inn Hall
London nov^er 1893, on the 21th.

Dans ce hall trois fois séculaire,
Sur ce fauteuil dix fois trop grand,
Et ce pupitre révérend
Qu'une lampe, vieux cuivre, éclaire,

J'étais comme en quel temps ancien !
Et l'âme un peu du Moyen Âge
M'incitait à un personnage
Grave, à mes airs mûrs séant bien.

Ma parole en l'antique salle
Ne jurait pas trop, célébrant
La Foi du passé, sûr garant,
L'Éternel Beau, vierge sandale !

J'entretenais de mon pays,
De cette France athénienne,
Une élite londonienne
Dont les vœux furent obéis

Puisque de l'estrade sévère
Il ne tombait, conformément
Au réel devoir du moment,
Que ces mots : bien dire et bien faire.

Et tels tel autre Etcetera
Dont s'emplit la bonne salle,
Coin de la ville colossale
Où ce soir, l'Esprit se terra.

Je conserverai la mémoire
Bien profondément et longtemps
De ces miens sérieux instants
Où j'ai vécu de l'histoire.

Paul Verlaine

(Voir pages 13 et 66.)

POÈMES TRAGIQUES

Les *Poèmes tragiques*, troisième recueil du poète, est le dernier publié de son vivant; c'est un rappel des *Poèmes antiques*, surtout des *Poèmes barbares*. La Grèce païenne y est représentée par *la Résurrection d'Adonis;* l'islamisme par *l'Apothéose de Mouça-Al-Kébir;* l'Allemagne féodale par *le Lévrier de Magnus*. De Lisle y exprime son horreur du catholicisme. Des pièces comme *Hieronymus*, *l'Holocauste* traduisent sa haine des moines, et concluent par *les Siècles maudits*, cri de rage furieux contre le moyen âge :

> ... Hideux siècles de foi, de lèpre et de famine,
> Que le reflet sanglant des bûchers illumine!
> Siècles de désespoir, de peste et de haut mal,
> Où le Jacque er [illegible]illons, plus vil que l'animal,
> Geint lamentab[illegible]t sa pitoyable vie!
> . . . .
> Dans chacune de vos exécrables minutes,
> O siècles d'égorgeurs, de lâches et de brutes,
> Honte de ce vieux monde et de l'humanité,
> Maudits, soyez maudits, et pour l'éternité!

Mais le poète revient ensuite aux paysages et aux descriptions qui lui sont chers ; *l'Albatros* rappelle *le Sommeil du condor*, sans l'égaler. Des pièces comme *les Pantoums malais* et *les Roses d'Ispahan* sont d'une grande fraîcheur. Aucune ne vaut cependant la délicieuse *Épiphanie :*

> ... Elle passe, tranquille, en un rêve divin,
> Sur le bord du plus frais de tes lacs, ô Norvège!
> Le sang rose et subtil qui dore son col fin
> Est doux comme un rayon de l'aube sur la neige...
>
> Quand un souffle furtif glisse en ses cheveux blonds,
> Une cendre ineffable inonde son épaule;
> Et, de leur transparence argentant leurs cils longs,
> Ses yeux ont la couleur des belles nuits du pôle...
>
> Et le gardien pensif du mystique oranger
> Des balcons de l'aurore éternelle se penche,
> Et regarde passer ce fantôme léger
> Dans les plis de sa robe immortellement blanche.

De Lisle a trouvé cette fois une note adorable, et sa froide impassibilité est souvent trahie dans ce recueil. — En 1870, en plein Siège, il s'indigne et éclate en une admirable pièce, *le Sacre de Paris*, qui rappelle, à quarante ans de distance, les *Iambes* enflammés d'Auguste Barbier :

Ville auguste, cerveau du monde, orgueil de l'homme,
Ruche immortelle des esprits,
Phare allumé dans l'ombre où sont Athène et Rome,
Astre des nations, Paris!

O nef inébranlable aux flots comme aux rafales,
Qui, sous le ciel noir ou clément,
Joyeuse et déployant tes voiles triomphales,
Voguais victorieusement!

La foudre dans les yeux et brandissant la pique,
Guerrière au visage irrité,
Qui fis jaillir des plis de ta toge civique
La victoire et la liberté!

Toi qui courais, pieds nus, irrésistible, agile,
Par le vieux monde rajeuni!
Qui, secouant les rois sur leur tréteau fragile,
Chantais, ivre de l'infini!

Nourrice des grands morts et des vivants célèbres,
Vénérable aux siècles jaloux,
Est-ce toi qui gémis ainsi dans les ténèbres
Et la face sur les genoux ?

Enfin, il écrivit *l'Illusion suprême*, ce cri admirable à l'égal de tous ceux que la douleur ou le regret arracha aux plus grands d'entre les poètes :

Quand l'homme approche enfin des sommets où la vie
Va plonger dans votre ombre inerte, ô mornes cieux!
Debout sur la hauteur aveuglément gravie,
Les premiers jours vécus éblouissent ses yeux.

Tandis que la nuit monte et déborde les grèves,
Il revoit au delà de l'horizon lointain
Tourbillonner le vol des désirs et des rêves
Dans la rose clarté de son heureux matin.

Monde lugubre, où nul ne voudrait redescendre
Par le même chemin solitaire, âpre et lent,
Vous, stériles soleils, qui n'êtes plus que cendre,
Et vous, ô pleurs muets, tombés d'un cœur sanglant!

Celui qui va goûter le sommeil sans aurore
Dont l'homme ni le Dieu n'ont pu rompre le sceau,
Chair qui va disparaître, âme qui s'évapore,
S'emplit des visions qui hantaient son berceau.

Rien du passé perdu qui soudain ne renaisse.
La montagne natale et les vieux tamarins,
Les chers morts qui l'aimaient au temps de sa jeunesse
Et qui dorment là-bas dans les sables marins.....

Le poète évoque ensuite son pays natal; mais c'est pour revenir peu à peu vers la douce image déjà entrevue dans *le Manchy :*

Et tu renais aussi, fantôme diaphane,
Qui fis battre son cœur pour la première fois
Et, fleur cueillie avant que le soleil te fane,
Ne parfumas qu'un jour l'ombre calme des bois!

O chère vision, toi qui répands encore,
De la plage lointaine où tu dors à jamais,
Comme un mélancolique et doux reflet d'aurore
Au fond d'un cœur obscur et glacé désormais!

Les ans n'ont pas pesé sur ta grâce immortelle,
La tombe bienheureuse a sauvé ta beauté :
Il te revoit, avec tes yeux divins, et telle
Que tu lui souriais en un monde enchanté!

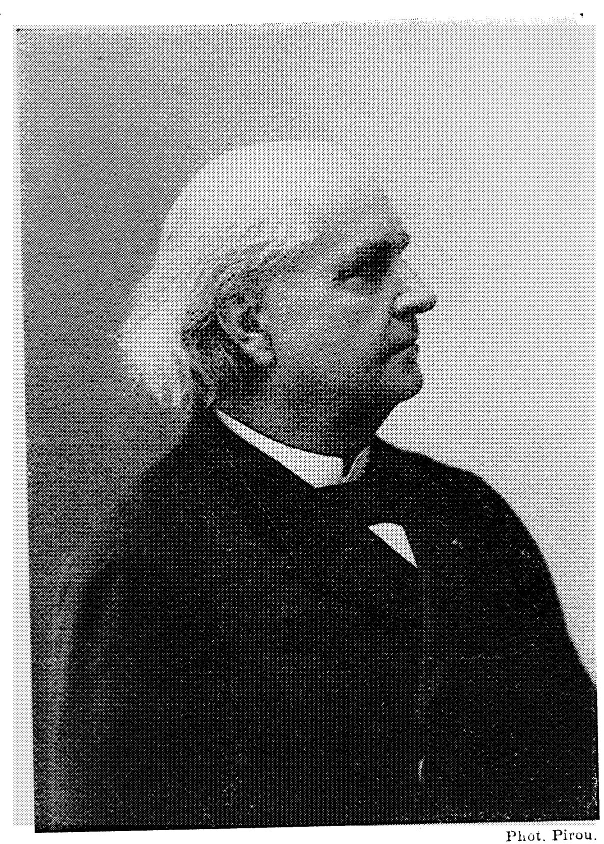
Mais quand il s'en ira dans le muet mystère
Où tout ce qui vécut demeure enseveli,
Qui saura que ton âme a fleuri sur la terre,
O doux rêve, promis à l'infaillible oubli?

Et vous, joyeux soleils des naïves années,
Vous, éclatantes nuits de l'infini béant,
Qui versiez votre gloire aux mers illuminées,
L'esprit qui vous songea vous entraîne au néant.

Ah! tout cela, jeunesse, amour, joie et pensée,
Chants de la mer et des forêts, souffles du ciel
Emportant à plein vol l'espérance insensée,
Qu'est-ce que tout cela, qui n'est pas éternel?

Soit! la poussière humaine, en proie au temps rapide,
Ses voluptés, ses pleurs, ses combats, ses remords,
Les dieux qu'elle a conçus et l'univers stupide
Ne valent pas la paix impassible des morts.

Lemerre, éditeur.


Phot. Pirou.

LECONTE DE LISLE (vers 1890)

1884 *J. RICHEPIN*

(Voir page 103.)

LE BLASPHÈME

Hallali.

O GOUTTES de mon sang, voilà donc votre histoire
Et les chansons que vous chantez!
Va, sang de mes aïeux, vieux sang blasphématoire,
Sang des gueux, sang des révoltés,
Tes leçons dans mon cœur ne resteront pas vaines,
Brave sang toujours en éveil
Dont le flot vagabond aime à jaillir des veines
Pour montrer sa pourpre au soleil!
Je veux aussi, je veux comme vous, mes ancêtres,
Vivre debout sur l'étrier,
Pousser ma charge, et dans la bataille des êtres
Ouvrir mon sillon meurtrier.
En ce temps où le vent des folles aventures
Ne souffle plus dans nos poumons,
Je n'irai pas chercher les victoires futures
A travers les vaux et les monts.
Mais, dans l'intelligence humaine ensemencée
D'un tas de mots intimidants,
Je lancerai les noirs chevaux de ma pensée
Ventre à terre et le mors aux dents,
Et malgré les fourrés obscurs pleins de racines,
Les fondis où l'on disparaît,
Les étangs croupissants aux plantes assassines,
Malgré tout fouillant la forêt,
J'y donnerai la chasse à la bête hagarde
Qu'elle cache en ses antres verts,
Afin de lui plonger au cœur jusqu'à la garde
Le clair yatagan de mes vers.
O Dieu, jusqu'à présent, dans les mythologies,
Parmi tes avatars passés,
A te mettre en lambeaux mes mains se sont rougies,
Mais pour moi ce n'est pas assez.
Ce qu'il faut à ma haine, à ma vengeance entière,
A mes blasphèmes triomphants,

Ce n'est pas seulement ton corps fait de matière
Par les hommes encore enfants;
C'est la chair de ta chair, c'est l'âme de ton âme,
Ton concept enfin dégrossi,
Moins palpable que l'air, plus subtil que la flamme,
Et que je veux tuer aussi.
Par le respect des lois, l'amour de la nature,
Le culte de notre raison,
C'est toi, c'est toujours toi qui dans notre pâture
Mets l'absolu comme un poison.
En vain les dieux sont morts; le dernier agonise;
Toi, tu demeures immortel.
En se divinisant l'homme te divinise
Et son orgueil te sert d'autel.
Mais moi, je ne sais pas ces lâches défaillances.
Suivant ma route jusqu'au bout,
Ces cultes, ces respects, ces amours, ces croyances
Qui dans nos cœurs restent debout,
J'éteindrai leurs lueurs, suprêmes girandoles
Des vieux temples abandonnés.
Hurrah! Pour l'hallali des dernières idoles,
Fanfares des aïeux, sonnez!
O sang des Touraniens qui bous dans mes artères,
Sang des révoltés, sang des gueux,
Comme à travers les champs, à travers les mystères
On peut prendre un galop fougueux.
Taïaut! taïaut! Voici le troupeau des idées
Qui fuit effaré devant nous.
Taïaut! taïaut! Que nos montures débridées
Aient leur tête entre leurs genoux!
Hardi! Traversons tout, le taillis, la clairière,
Sautons les rus, les chemins creux!
Plus vite, et sans jamais regarder en arrière!
Ceux qui tombent, tant pis pour eux!
Hallali! hallali! Quand la bête forcée
Sera morte, le ventre ouvert,
Alors enfin, ô noirs chevaux de ma pensée,
Je pourrai vous remettre au vert;
Alors, à ciseler des bijoux de vitrine
J'emploierai mon clair yatagan;
Alors, ô sang cruel qui fis dans ma poitrine
Passer ce souffle d'ouragan,

O vieux sang des aïeux, du sang de la curée
Je serai pour toi l'échanson,
Et je t'en ferai boire une pleine verrée
Pour te payer de ta chanson.

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER.
E. Fasquelle, éditeur.

Ah! sur la mer épouvantable,
C'est grand, d'aller comme Jason
Quérir la chimérique étable
Dont l'hôte a de l'or pour toison.
J'irai! J'ouvrirai la prison,
O bélier céleste, où tu bêles.
Vents, vagues, tout m'est trahison;
Mais que les étoiles sont belles!

Envoi

Prince, il n'est pas de guérison
Pour nous autres, fous et rebelles,
Buveurs d'air, mangeurs d'horizon;
Mais que les étoiles sont belles!

Jean Richepin

FIN D'UNE BALLADE EXTRAITE DE « MES PARADIS ».

ÉMAUX BRESSANS

Cimetière de campagne.

J'AI revu le cimetière
Du beau pays d'Ambérieux
Qui m'a fait le cœur joyeux
Pour la vie entière,

Et, sous la mousse et le thym,
Près des arbres de la cure,
J'ai marqué la place obscure
Où, quelque matin,

Quand dans la farce commune
J'aurai joué mon rôlet
Et récité mon couplet
Du clair de la lune,

Libre enfin de tout fardeau,
J'irai tranquillement faire
Entre mon père et ma mère
Mon dernier dodo.



(1) VICAIRE (Gabriel), né à Belfort en 1848, mort à Paris en 1900. Il y vint en 1884, et y publia les *Émaux bressans*. Ses autres œuvres sont : *l'Heure enchantée* (1890) ; *Fleurs d'avril* (1890) ; *Cinq ballades* (1891) ; *à la Bonne franquette* (1892) ; *Rosette en paradis* (1892) ; *au Bois joli* (1894). En 1885, il avait publié avec Henri Beauclair, sous le pseudonyme d'Adoré Floupette, *les Déliquescences*, recueil satirique sur la poésie des décadents.

Vicaire, qui vécut soit à Paris, soit à Ambérieu, soit, à la fin de sa vie, en Bretagne, est avant tout le chantre de la Bresse. Sa verve bien française, de bonne tradition, s'inspire savamment aux sources populaires, tour à tour rabelaisienne, truculente pour chanter le vin clair et les grasses poulardes, et naïve, simple, presque villonnesque pour s'attendrir et pleurer sur la beauté des croyances perdues. Chez lui le ton est leste, mais jamais cynique ; la malice s'y allie fort bien avec la bonhomie et la candeur, comme les saints y voisinent avec le peuple lunaire des fées ; et de tout cela se dégage un ton de sincérité, qui fait de lui un de nos plus délicieux poètes.

Pas d'épitaphe superbe,
Pas le moindre tralala;
Seulement, par-ci par-là,
Des roses dans l'herbe,

Et de la mousse à foison,
De la luzerne fleurie,
Avec un bout de prairie
A mon horizon.

Ah! dans ce décor champêtre
Comme je dormirai bien!
Quel excellent paroissien,
Curé, je vais être!

Après avoir tant trotté
Et s'être fait tant de bile,
C'est si bon d'être immobile
Pour l'éternité!

L'église de ma jeunesse,
L'église au blanc badigeon,
Où jadis, petit clergeon,
J'ai servi la messe,

Est encore là tout près
Qui monte sa vieille garde
Et, sans se troubler, regarde
Les rangs de cyprès.

Entouré de tous mes proches,
Sur le bourg, comme autrefois,
J'entendrai courir la voix
Légère des cloches.

Elles ont vu mes vingt ans
Et n'en sont pas plus moroses;
Elles me diront des choses
Pour passer le temps;

Puis, l'après-midi, j'espère,
Tous les petits polissons
Qui vont prendre des leçons
Du premier vicaire

D'un couplet de mirliton
Salueront nos mausolées,
Et joueront dans nos allées
A saute-mouton.

Bref, je serais, il me semble,
Un mort tout à fait heureux,
Si parfois deux amoureux
S'en venaient ensemble,

Lui timide, un peu jeunet,
Elle fraîche et guillerette,
Cueillir un brin de fleurette
A mon jardinet.

Craintifs comme deux colombes
Prêtes à s'effaroucher,
Je crois les voir s'approcher
De nos pauvres tombes.

Ils se tiendront par la main,
Regardant tout sans mot dire,
Mais je veux qu'un bon sourire
Leur vienne en chemin.

— « Cher poète sans malice,
Diront-ils en se signant,
C'est là qu'il dort maintenant;
Que Dieu le bénisse!

« Jamais il n'a fait affront
A qui l'invitait à boire. » —
Et pour fêter ma mémoire
Ils s'embrasseront!

Noël.

LA Vierge mignonne endort, en chantant,
Son petit Jésus sur la paille fraîche.
Elle resplendit au fond de la crèche,
Comme un grand lis d'or au bord d'un étang.

Hélas ! Le pauvret grelotte en ses langes.
Il pleure, et le vent qui vient des chemins
Glace méchamment ses petites mains,
Faites pour guider la troupe des anges.

Comment l'apaiser ? — Le bon Saint Joseph
D'une voix très douce entonne un cantique,
Et l'âne et le bœuf, sous l'auvent rustique,
Marquent la mesure en branlant le chef. —

Mais qui vient là-bas ? Quel est ce cortège ?
Ce sont les bergers avec leurs troupeaux.
Ils entrent, vêtus de sayons de peaux,
Tout enguirlandés de flocons de neige.

— « Salut, bonne dame, enfant merveilleux !
Si nous n'avons pas, comme les rois mages,
De l'or, de l'encens, de belles images,
Pour vous réjouir le cœur et les yeux,

« Pauvres chevriers, perdus dans la plaine,
S'il nous faut pâtir, hiver comme été,
Regardez du moins notre pauvreté,
Ne méprisez pas nos bonnets de laine.

« Nous voilà, petits, tous à vos genoux.
Souriez un peu, soyez charitable.
Nous sommes aussi nés dans une étable ;
Que vos jolis yeux s'arrêtent sur nous ! » —

Et, se prosternant devant la madone,
Chacun lui présente un peu de pain bis,
Des roses, des noix, du lait de brebis,
Et c'est de grand cœur que cela se donne.

Aussi gracieux qu'un jour de printemps,
L'enfant a souri, disant : « Je vous aime. »
Joseph et Marie ont souri de même,
Et le bœuf et l'âne ont paru contents.

E. Fasquelle, éditeur.

Chanson

Marion s'est endormie
A l'ombre d'un églantier
— Apprends-moi le doux métier
Marion, ma belle amie !

Le soleil est à l'entour
Qui lui caresse la joue
— Montre-moi comment on joue
Marion, le jeu d'amour !

D'un brin de muguet fleurie
Sa chevelure est au vent
— Marion rends-moi savant
En l'art de folâtrerie.

Marion c'est Nicolas
Qui voudrait bien mais qui n'ose.
Marions-nous sous la rose
Sous la rose et le lilas !

G. Vicaire

POÉSIE EXTRAITE DE
« L'HEURE ENCHANTÉE. »

(Voir pages 19, 26, 47, 83, 93, 107 et 111.)

LA FIN DE SATAN

Ténèbres.

BARABBAS stupéfait est libre.
Sous les plis
D'un brouillard monstrueux dont les cieux sont remplis,
La ville est un chaos de maisons et de rues.
Des geôliers tout à l'heure, en paroles bourrues
Racontant l'aventure entre eux confusément,
Ont ouvert son cachot, rompu son ferrement,
Puis ont dit: — Va! le peuple a fait grâce! — De sorte
Qu'il ne sait rien, sinon qu'on a poussé la porte,
Que le ciel est tout noir, que nul ne le poursuit,
Et qu'il peut s'envoler dans l'ombre, oiseau de nuit.
Ce choix qui fait mourir Jésus et le fait vivre,
Tout ce récit, lui semble un vin dont il est ivre;
Il erre dans la ville, il y glisse, il en sort,
Comme parfois on voit marcher quelqu'un qui dort.
Quelle route prend-il ? La première venue.
Il avance, il hésite et cherche, et continue,
Et ne sait pas, devant l'obscure immensité;
Il a derrière lui les murs de la cité,
Mais il ne les voit pas; son front troublé s'incline;
Il ne s'aperçoit point qu'il monte une colline;
Monter, descendre, aller, venir, hier, aujourd'hui,
Q'importe! Il rôde, ayant comme un nuage en lui;
Il erre, il passe avec de la brume éternelle
Et du songe et du gouffre au fond de sa prunelle.
Il se dit par moment : — C'est moi qui marche; oui. —
Tout est si ténébreux qu'il est comme ébloui.

Le chemin qu'au hasard il suit rampe et s'enfonce
Aux flancs d'un mont où croît à peine quelque ronce,
Et Barabbas pensif, gravissant le rocher,
Sans voir où vont ses pas, laisse ses pieds marcher;
La vague horreur du lieu plaît à cette âme louve.
Après avoir monté quelque temps, il se trouve
Sur un espace sombre et qui semble un sommet.

Il s'arrête, puis tend les mains et se remet
A rôder à travers la profondeur farouche.

Tout en marchant, il heurte un obstacle; il le touche.
— Quel est cet arbre ? Où donc suis-je ? dit Barabbas. —
Le long de l'arbre obscur il lève ses deux bras
Si longtemps enchaînés qu'il les dresse avec peine.
— Cet arbre est un poteau, dit-il. — Il y promène
Ses doigts par la torture atroce estropiés;
Et tout à coup, hagard, pâle, il tâte des pieds;
Comme un hibou surpris rentre sous la feuillée,
Il retire sa main; elle est toute mouillée.
Ces pieds sont froids, un clou les traverse; et de sang
Et de fange et de fiel tout le bois est glissant.
Barabbas, éperdu, recule; son œil s'ouvre,
Épouvanté, dans l'ombre épaisse qui le couvre,
Et, par degrés, un blême et noir linéament
S'ébauche à son regard sous le noir firmament.
C'est une croix.
En bas on voit un vase où plonge
Une touffe d'hysope entourant une éponge;
Et, sur l'affreux poteau, nu, sanglant, les yeux morts,
Le front penché, les bras portant le poids du corps,
Ceint de cordes de chanvre autour des reins nouées,
Le flanc percé, les pieds cloués, les mains clouées,
Meurtri, ployé, pendant, rompu, défiguré,
Un cadavre apparaît, blanc et comme éclairé
De la lividité sépulcrale du rêve;
Et cette croix au fond du silence s'élève.

Barabbas, comme un homme en sursaut réveillé,
Tressaillit. C'était bien un gibet, vil, souillé,
Effroyable, fixé par des coins dans le sable.
Il regarda. L'horreur était inexprimable;
Le ciel était dissous dans une âcre vapeur
Où l'on ne sentait rien, sinon qu'on avait peur;
Partout la cécité, la stupeur, une fuite
De la vie éclipsée, effrayée ou détruite;
Linceul sur Josaphat, suaire sur Sion;
L'ombre immense avait l'air d'une accusation;
Le monde était couvert d'une nuit infamante;
C'était l'accablement plus noir que la tourmente,

La morne extinction de l'haleine et du bruit.
Pour l'œil de l'âme, avec ces lettres de la nuit
Qui rendent la pensée insondable lisible,
Une main écrivait au fond de l'invisible:
Responsabilité de l'homme devant Dieu.
Le silence, l'espace obscur, l'heure, le lieu,
Le roc, le sang, la croix, les clous semblaient des juges,
Et Barabbas, devant cette ombre sans refuges,
Frémit comme devant la face de la loi,
Et, regardant le ciel, lui dit: — Ce n'est pas moi! —

Puis, fantôme lui-même en cette nuit stagnante,
Larve tout effarée et toute frissonnante,
Pâle, il se rapprocha lentement du gibet;
Et, tout en y marchant, craintif, il se courbait,
Plus chancelant qu'un mât sur la vague mouvante,
Fauve, et comme attiré, malgré son épouvante,
Par l'espèce de jour qui sortait de ce mort.
Spectre, il montait, avec une sorte d'effort,
Vers l'autre spectre, vague ainsi qu'un crépuscule,
Et cet homme avançait de l'air dont on recule,
Inquiet, hérissé, comme agité du vent,
Et prêt à fuir après chaque pas en avant.

Jésus mort répandait un rayonnement blême;
La mort, comme n'osant l'achever elle-même,
Laissait flotter, au trou morne et sanglant des yeux,
Le reste d'un regard tendre et mystérieux.

Son front penché semblait s'éclairer à mesure
Que cet homme approchait d'une marche mal sûre;
Quand Barabbas fut près, la prunelle brilla;
Si quelque ange, venu des cieux, eût été là,
Il eût cru voir ramper, dans l'horreur d'une tombe,
Un serpent fasciné par l'œil d'une colombe.

Et le bandit, courbé sous l'épaississement
De la brume croissante de moment en moment,
Contemplait; et la terre avait l'air orpheline;
L'ombre songeait.
Alors, sur cette âpre colline,
Et sous les vastes cieux désolés et ternis,
Comme si le frisson des pensers infinis

Tombait de cette croix ouvrant ses bras funèbres,
On ne sait quel esprit entra dans les ténèbres
De cet homme et le fit devenir effrayant.
Un feu profond jaillit de son œil foudroyant.
L'âme immense d'Adam, couché sous le Calvaire,
Sembla soudain monter dans ce voleur sévère.

Il éleva la voix tout à coup, du côté
Où les monts s'enfonçaient dans plus d'obscurité,
Cachant Jérusalem sous le brouillard perdue.
Et pendant qu'il parlait, jetant dans l'étendue
L'anathème, les cris, les courroux, les affronts,
Quelque chose qu'on vit plus tard sur d'autres fronts,
Une langue de flamme au-dessus de sa tête
Brillait et volait, comme en un vent de tempête;
Et Barabbas debout, transfiguré, tremblant,
Terrible, cria:
— Peuple, affreux peuple sanglant
Qu'as-tu fait ? O Caïn, Dathan, Nemrod, vous autres,
Quel est ce crime-ci qui passe tous les nôtres ?
Voilà donc ce qu'on fait des justes ici-bas!
Populace! à ses pieds jadis tu te courbas,
Tu courais l'adorer sur les places publiques,
Tu voyais sur son dos deux ailes angéliques,
Il était ton pasteur, ton guide, ton soutien.
Dès qu'un homme paraît pour te faire du bien,
Peuple, et pour t'apporter quelque divin message,
Pour te faire meilleur, plus fort, plus doux, plus sage,
Pour t'ouvrir le ciel sombre, espérance des morts,
Tu le suis d'abord, puis tout à coup tu le mords,
Tu le railles, le hais, l'insultes, le dénigres!
O troupeau de moutons d'où sort un tas de tigres!
Quel prix pour tant de saints et sublimes combats!
Celui-ci, c'est Jésus; ceci, c'est Barabbas...

L'archange est mort, et moi, l'assassin, je suis libre!
Ils ont mis l'astre avec la fange en équilibre,
Et du côté hideux leur balance a penché.
Quoi! d'une part le ciel, de l'autre le péché;
Ici, l'amour, la paix, le pardon, la prière,
La foudre évanouie et dissoute en lumière,
Les malades guéris, les morts ressuscités,
Un être tout couvert de vie et de clartés;

Là, le tueur, sous qui l'épouvante se creuse,
Tous les vices, le vol, l'ombre, une âme lépreuse,
Un brigand d'attentats sans nombre hérissé!...
Oh! si c'était à moi qu'on se fût adressé,
Si, quand j'avais le cou scellé dans la muraille,
Pilate était venu me trouver sur ma paille,
S'il m'avait dit : « Voyons, on te laisse le choix,
« C'est une fête, il faut mettre quelqu'un en croix,
« Ou Christ de Galilée, ou toi la bête fauve ;
« Réponds, bandit, lequel des deux veux-tu qu'on sauve ? »
J'aurais tendu mes poings et j'aurais dit : — « Clouez ! » —

Cieux! les rois sont bénis, les prêtres sont loués,
Le vêtement de gloire est sur l'âme de cendre ;
Un crime était béant, l'homme vient d'y descendre;
Un forfait restait vierge, il vient de l'épouser;
Oh ! Caïn maintenant tue avec un baiser;
C'est fini, le dragon règne, le mal se fonde ;
On ne chantera plus dans la forêt profonde,
Les hommes n'auront plus d'aurore dans leur cœur,
L'amour est mort, le deuil lamentable est vainqueur,
La dernière lueur s'éteint dans la nature;
Eux-même ont de leur main fait cette fermeture
De la pierre effroyable et sourde du tombeau!
Puisque le vrai, le pur, le saint, le bon, le beau,
Est là sur ce poteau, tout est dit, rien n'existe,
L'homme est dorénavant abominable et triste,
Cette croix va couvrir d'échafauds les sommets ;
Ce monde est de la proie; il aura désormais
L'obscurité pour loi, pour juge l'ignorance;
Vaincre sera pour lui la seule différence;
La mise en liberté des monstres lui convient ;
Cette bête, la Nuit scélérate, le tient...
Le mal ne serait pas s'il n'avait pas une âme.
Cette chaîne d'horreur, qui, dans ce monde infâme,
Commencée à César, finit à Barabbas,
Dépasse l'homme et va dans l'ombre encor plus bas;
Et, comme le serpent s'enfle sous la broussaille,
Je sens un être affreux qui sous terre tressaille.

Sois content, toi, là-bas, sous nos pieds! J'aperçois
Au fond de cette brume et devant cette croix

Ton grincement de dents, ce rire des ténèbres.
Et toi, vil monde, ô race humaine, qui célèbres
Les rites de l'enfer sur des autels d'effroi,
Tremble en tes profondeurs; j'entends autour de toi
La réclamation des gueules de l'abîme...

Je demande à genoux pardon à ta victime.
Genre humain! ta noirceur en est là maintenant
Que le gibet saisit l'apôtre rayonnant,
Que sous le poids de l'ombre abjecte l'aube expire,
Et que lui, le meilleur, périt sous moi, le pire!
Oh! je baise sa croix et ses pieds refroidis,
Et, monstrueusement sauvé par toi, je dis :
« Malheur sur toi!
« Malheur, monde impur, lâche et rude!
Monde où je n'ai de bon que mon ingratitude,
Sois maudit par celui que tu viens d'épargner!
Puisse à jamais ce Christ sur ta tête saigner!
Qu'un déluge d'opprobre et de deuil t'engloutisse,
Homme, plus prompt à choir du haut de la justice
Que l'éclair à tomber du haut du firmament!
Sois maudit dans ces clous, dans ce gibet fumant,
Dans ce fiel! Sois maudit dans ma chaîne brisée!

« Sois damné, monde à qui le sang sert de rosée,
Pour m'avoir délivré, pour l'avoir rejeté,
Monde affreux qui fais grâce avec férocité,
Toi dont l'aveuglement crucifie et lapide,
Toi qui n'hésites pas sur l'abîme, et, stupide,
N'as pas même senti frissonner un cheveu
Dans ce choix formidable entre Satan et Dieu! »

(Voir pages 106 et 117.)

LA MER

Il était une fois...

IL était une fois jadis
Trois petits gueux sans père et mère.
C'est sur l'air du *De profundis*
Qu'on chante leur histoire amère.

Ils avaient soif, ils avaient faim,
Ne buvaient, ne mangeaient qu'en rêve,
Quand ils arrivèrent enfin
A demi morts sur une grève.

L'Océan leur dit : — C'est ici
Que va finir votre fringale.
Mangez ! Buvez ! Chantez aussi !
Soyez gais ! C'est moi qui régale. —

Et les trois pauvres goussepains,
Qui n'avaient jamais vu de grève,
Ont contemplé des pains, des pains,
Et de l'eau, plus que dans leur rêve.

Sans chercher, sans se déranger,
Ils avaient la table servie,
De quoi boire et de quoi manger
Tout leur soûl et toute leur vie.

Hélas ! les jolis pains mollets
A la croûte ronde et dorée,
C'était le désert des galets
Jaunis par l'or de la soirée.

L'eau claire et pure, l'eau sans fin,
C'était l'eau de la plaine amère...
Ils sont morts de soif et de faim
Les trois petits sans père et mère.

Cette histoire est du temps jadis,
Une vague me l'a narrée
Au rythme du *De profundis*
Que leur chante encor la marée.

Les Monstres.

DEVANT l'homme malingre, aux étroites épaules,
Au grand cœur, le troupeau des vastes cétacés
S'enfuit, et peu à peu, de partout pourchassés,
Voici que les derniers se cachent près des pôles.

Encore un peu de temps, et l'on ne verra plus
Ces grands rois de la mer, cachalot et baleine,
Dont le corps semble une île, et qui pour prendre haleine
Font jaillir de leur front deux jets d'eau chevelus.

Premiers rêves rêvés par l'antique nature,
Bientôt ils rentreront en elle, évanouis.
Et leurs corps disparus, aux contours inouïs,
Seront une chimère à la race future.

Alors si, par hasard resté dans quelque trou,
Un d'entre eux surgissant tout à coup se réveille,
Les hommes de ces jours crieront à la merveille;
Celui qui l'aura vu passera pour un fou.

Ainsi, gens d'aujourd'hui, nous déclarons grotesque
La légende trouvée aux livres des aïeux
Qui racontent sans rire avoir vu de leurs yeux
Ou grand serpent de mer ou poulpe gigantesque.

Et qui sait cependant si dans ces temps lointains
Il ne subsistait pas encor sous la même onde
Des êtres échappés au trépas de leur monde,
Survivantes lueurs des ancêtres éteints ?

Qui sait s'il n'en est plus, et si les eaux secrètes
N'ont pas des plis sans fond, gouffres inviolés,
Où le serpent de mer (riez, si vous voulez!)
Ou le craken-montagne ont gardé des retraites ?

En ces creux qui jamais ne voient le jour vermeil,
Que les phosphorescents peuplent seuls de lumière,
Dans la sécurité d'une paix coutumière
Ces monstres sont peut-être et dorment leur sommeil.

Des grottes d'une lieue, arrondissant des salles
Où mènent les détours de labyrinthes noirs,
Aux hôtes effrayants servent de promenoirs,
Pour étendre à loisir leurs formes colossales.

Des fucus de mille ans et des algues sans bouts
Leur font une forêt dont ils paissent les herbes,
Et dans laquelle ils sont petits, eux les superbes,
Comme des éléphants dans un champ de bambous.

Parmi ces promenoirs et ces forêts épaisses
Ils retrouvent encor parfois l'illusion
Des temps où la nature en pleine éclosion
Savait tout faire énorme ainsi que leurs espèces,

Mais quelquefois aussi, leurs cœurs inconsolés,
Las de cette prison, sentent la nostalgie
D'aller voir à leur tour le ciel et la magie
De ce soleil perdu dont ils sont exilés.

Ils viennent respirer l'azur qui régénère,
Et leur front fabuleux se dresse à l'horizon.
Celui qui l'aperçoit n'en croit pas sa raison,
Et celui qui le dit semble un visionnaire.

Non, non, vieux matelots, non, vous n'étiez pas fous!
Vous avez contemplé ces choses-là vivantes.
Vous avez sous vos yeux tenu ces épouvantes. —
O légendes des bons aïeux, je crois en vous.

Je crois possible encor que subsiste et revienne,
Conservé par l'abîme ainsi qu'aux jours anciens,
Quelque monstre vainqueur du désastre des siens,
Dernier fils de la faune antédiluvienne.

Je l'imagine seul, las de tout, plein d'ennui,
Cherchant un frère en vain par tout ce morne espace,
Ainsi qu'un Juif errant qui passe et qui repasse
Dans un monde étranger où rien n'est fait pour lui.

Il regarde partout avec mélancolie,
Et n'a personne à qui partager son tourment,
Et mourra tristement et solitairement,
Lamentable orphelin d'une époque abolie,

Image du chanteur dont le vaste cerveau
Plein de rêves trop grands pour son siècle éphémère
Semble y perpétuer une antique chimère
Désormais monstrueuse en cet âge nouveau.

E. Fasquelle, éditeur.

LES TROPHÉES



(1) HEREDIA (José-Maria DE), né en 1842, à la Fortuna-Caféière, près de Santiago de Cuba, mort au château de Bourdonné, près de Houdan (Seine-et-Oise), en 1905. Venu de bonne heure en France, il fit ses études au collège de Senlis, puis retourna passer un an à l'université de la Havane. Fixé enfin à Paris, il se mêla au groupe des parnassiens. Il s'y révéla par des sonnets qui dès leur publication dans les revues le rendirent célèbre; ils parurent en volume en 1893, sous le titre : *les Trophées*, et lui valurent un fauteuil à l'Académie française l'année suivante (1894). En 1901 il fut nommé administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal, en remplacement d'Henri de Bornier. Il a publié aussi une magnifique traduction de la *Véridique histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne* (1877-1887) par le capitaine Bernal Diaz del Castillo, et *la Nonne Alferez* (1894), récit d'aventures traduit également de l'espagnol. En 1905 il a donné une édition nouvelle des *Bucoliques* d'A. Chénier, précédée d'une belle étude.

Disciple de Leconte de Lisle, Heredia est l'expression la plus parfaite de l'école parnassienne, et peut-être le plus parfait de nos poètes. Érudit de premier ordre, il passe en revue dans ses vers toute l'épopée humaine, de l'antiquité à la Renaissance, et sa haute probité d'artiste et d'écrivain ne le laisse jamais en défaut sur la connaissance de tout ce qu'il évoque. Ses sonnets sont des chefs-d'œuvre de raccourci. Dans un cadre d'apparence si étroit, il a pu faire tenir aussi bien les plus vastes tableaux d'histoire que le détail minutieux des objets les plus délicats. « Ces sonnets, dit M. Jules Lemaître, ces sonnets qui, comme tous les sonnets, n'ont que quatorze vers, mais qui contiennent autant de choses que s'ils en avaient soixante, sont des combinaisons savantes, subtiles, compliquées, avec des artifices et des dessous qu'on ne soupçonne pas tout d'abord. Chacun d'eux suppose une longue préparation, et que le poète a vécu des mois dans le pays, dans le temps, dans le domaine particulier que ces deux quatrains et ces deux tercets ressuscitent. Chacun d'eux résume à la fois beaucoup de science et beaucoup de rêve. Tel sonnet renferme toute la beauté d'un mythe, tout l'esprit d'une époque, tout le pittoresque d'une civilisation. » Il est facile d'en juger par *l'Oubli*, évocation des ruines antiques de la Grande Grèce et de la Sicile :

Le temple est en ruine au haut du promontoire
Et la mort a mêlé, dans ce fauve terrain,
Les déesses de marbre et les héros d'airain
Dont l'herbe solitaire ensevelit la gloire.

. . . .

La terre, maternelle et douce aux anciens dieux,
Fait à chaque printemps, vainement éloquente,
Au chapiteau brisé verdir une autre acanthe;

Mais l'homme, indifférent aux rêves des aïeux,
Écoute sans frémir, du fond des nuits sereines,
La mer qui se lamente en pleurant les sirènes.

Chaque partie du volume condense une époque, un monde de sensations et de souvenirs. La première représente la poésie bucolique. Là, au milieu de visions fraîches et sereines comme *Nymphée* par exemple, où,

... Pan, ralentissant ou pressant la cadence,
Rit de voir son haleine animer les roseaux;

au milieu d'images terribles, où les Centaures en fuite voient la lune allonger derrière eux

La gigantesque horreur de l'ombre herculéenne,

reviennent tout à coup les immortelles délices de l'*Anthologie* de Méléagre, dans la si touchante et si délicate Épigramme funéraire d'une sauterelle :

...C'est là. — Blanche, au milieu d'une touffe de thym,
Sa pierre funéraire est fraîchement posée;
Que d'hommes n'ont pas eu ce suprême destin!

Des larmes d'un enfant sa tombe est arrosée,
Et l'Aurore pieuse y fait chaque matin
Une libation de gouttes de rosée.

Une autre partie, sur Rome et les Barbares, nous donne la quintessence d'Horace, ou évoque le farouche Juvénal, dans *après Cannes*, dont la fin paraphrase le vers du satiriste : *Quum Getula ducem portaret bellua luscum*,

...Et chaque soir la foule allait aux aqueducs:
Plèbe, esclaves, enfants, femmes, vieillards caducs,
Et tout ce que vomit Suburre et l'ergastule;

Tous anxieux de voir surgir au dos vermeil
Des monts Sabins, où luit l'œil sanglant du soleil,
Le chef borgne monté sur l'éléphant Gétule.

On trouve également le chef-d'œuvre absolu dans l'épopée en trois sonnets: *Antoine et Cléopâtre*. Le premier, *le Cydnus*, est fort connu :

Sous l'azur triomphal, au soleil qui flamboie,
La trirème d'argent blanchit le fleuve noir,
Et son sillage y laisse un parfum d'encensoir
Avec des sons de flûte et des frissons de soie.

A la proue éclatante, où l'épervier s'éploie,
Hors de son dais royal se penchant pour mieux voir,
Cléopâtre debout en la splendeur du soir
Semble un grand oiseau d'or qui guette au loin sa proie.

Il n'y a pas là seulement une description, mais bien toute une grandiose évocation, et, à la fin, toute une philosophie :

Voici Tarse, où l'attend le guerrier désarmé;
Et la brune Lagide ouvre dans l'air charmé
Ses bras d'ambre où la pourpre a mis des reflets roses.

Et ses yeux n'ont pas vu, présage de son sort,
Auprès d'elle, effeuillant sur l'eau sombre des roses,
Les deux enfants divins, le Désir et la Mort.

Le moyen âge, la Renaissance surtout sont admirablement représentés. Nul, mieux que Heredia, ne pouvait évoquer dans ses détails cette époque grandiose et délicate. C'est tantôt un estoc, une dague, comme Cellini seul savait en ciseler, tantôt une de ces médailles sonores et bien frappées qui rappellent Pisanello. Le poète arrive ainsi aux conquérants, ces illustres conquérants de l'or en qui il retrouvait ses ancêtres d'Amérique :

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos de Moguer [1] routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré;

Ou, penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

(1) Palos de Moguer est un ancien port de l'Andalousie, aujourd'hui complètement envasé, d'où Christophe Colomb partit, le 3 août 1492, pour la découverte de l'Amérique. Et c'est là, aussi, qu'aborda Fernand Cortez revenant de conquérir le Mexique.

Après avoir exploré ainsi l'Orient, les Tropiques, le poète se repose dans la nature et dans le rêve. C'est ici que Heredia peut sembler plus personnel, aux esprits superficiels; à la vérité, il l'est ailleurs autant qu'ici-même, et il est facile à qui regarde bien de se rendre compte de tout ce qu'il y a d'émotion contenue et intime à travers l'œuvre entière. Sans doute, il y a toute l'idée de famille et de patrie, en un mot toute la tradition, dans le sonnet intitulé *le Lit :*

...Humble, rustique et clos, ou fier du pavillon
Triomphalement peint d'or et de vermillon,
Qu'il soit de chêne brut, de cyprès ou d'érable,

Heureux qui peut dormir sans peur et sans remords
Dans le lit paternel, massif et vénérable,
Où tous les siens sont nés aussi bien qu'ils sont morts.

Mais il est aussi aisé de découvrir un sentiment, une émotion dans le sonnet antique *la Prière du mort :*

... Pars donc. Et si jamais, à l'heure où le jour tombe,
Tu rencontres au pied d'un tertre ou d'une tombe
Une femme au front blanc que voile un noir lambeau,

Approche-toi, ne crains ni la nuit ni les charmes :
C'est ma mère, étranger, qui sur un vain tombeau
Embrasse une urne vide et l'emplit de ses larmes.

On trouve la même émotion, le même charme dans *la Jeune morte*, dans *l'Exilée*, dans *la Belle viole*, — et nous en passons.

Dans un très beau sonnet, intitulé *Médaille antique*, le poète écrit :

...Le temps passe. Tout meurt. Le marbre même s'use.
Agrigente n'est plus qu'une ombre, et Syracuse
Dort sous le bleu linceul de son ciel indulgent.

Et seul le dur métal que l'amour fit docile
Garde encore en sa fleur, aux médailles d'argent,
L'immortelle beauté des vierges de Sicile.

Ce sera la gloire de Heredia : chaque époque s'accuse tout entière en lui, comme en une de ces belles médailles qu'il a si magistralement décrites, et à ce titre il offre un exemple sans égal comme sans précédent dans toute la poésie française.

Lemerre, éditeur.

Après une lecture de Virgile.

A un poète

Tu vivras toujours jeune et, grâce aux Piérides,
Gallus, jamais ton front n'aura connu les rides;
Leurs mains, leurs belles mains sans trêve tresseront
Le laurier toujours vert qui va ceindre ton front
Et sous le jour divin qui fait mouvoir les ombres,
Tes grands yeux s'ouvriront, éblouissants ou sombres,
Reflétant tour à tour, ainsi que dans tes vers,
Le spectacle sans fin du mobile univers,
Des Dieux indifférents et des hommes moroses;
Et tu n'en retiendras que la beauté des Choses.

Écrit le 26 février 1905, jour anniversaire de la naissance de Victor Hugo.

J. M. de Heredia

VERS DÉDIÉS « A UN POÈTE », PAR HEREDIA.

STÉPHANE MALLARMÉ [1]

VERS ET PROSE

Apparition.

LA lune s'attristait. Des séraphins en pleurs
Rêvant l'archet aux doigts, dans le calme des fleurs
Vaporeuses, tiraient de mourantes violes
De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles.
C'était le jour béni de ton premier baiser.
Ma songerie, aimant à me martyriser,
S'enivrait savamment du parfum de tristesse
Que même sans regret et sans déboire laisse
La cueillaison d'un rêve au cœur qui l'a cueilli.
J'errais donc, l'œil rivé sur le pavé vieilli,
Quand, avec du soleil aux cheveux, dans la rue
Et dans le soir, tu m'es en riant apparue,
Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté
Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté
Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées
Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.





(1) MALLARMÉ (Stéphane), né à Paris en 1842, mort à Valvins, près de Fontainebleau, en 1898. Professeur pendant trente ans (1862-1892), il enseigna l'anglais à Tournon, Besançon, Avignon et Paris. En 1876 il publiait *l'Après-midi d'un faune;* en 1893, *Vers et Prose.* On lui doit également une traduction des poèmes d'Edgar Poë (1888), et quelques essais de critique : *les Divagations* (1897).

Mallarmé est un auteur obscur, mais d'une obscurité voulue, et qui tient toute à son esthétique. Idéaliste absolu, il prétend établir et noter les correspondances entre le monde abstrait et l'univers typique. C'est en cela qu'il doit être considéré, encore plus que Verlaine, comme l'initiateur du symbolisme; en cela aussi qu'il se rattache à Baudelaire, et surtout à Gérard de Nerval. Comme chez ce dernier, chacun de ses vers contient plusieurs sens superposés, mais en même temps il est astreint à la prosodie la plus stricte; c'est pourquoi Mallarmé reste parnassien dans l'expression. Parmi ses poèmes, plusieurs, notamment *l'Après-midi d'un faune, les Ténèbres, Hérodiade,* représentent particulièrement les « membres épars » d'une œuvre exquise.

AU JARDIN DE L'INFANTE

L'Infante.

MON âme est une infante en robe de parade,
Dont l'exil se reflète, éternel et royal,
Aux grands miroirs déserts d'un vieil Escurial,
Ainsi qu'une galère oubliée en la rade.

Aux pieds de son fauteuil, allongés noblement,
Deux lévriers d'Ecosse aux yeux mélancoliques
Chassent, quand il lui plaît, les bêtes symboliques
Dans la forêt du rêve et de l'enchantement.

Son page favori, qui s'appelle Naguère,
Lui dit d'ensorcelants poèmes à mi-voix,
Cependant qu'immobile, une tulipe aux doigts,
Elle écoute mourir en elle leur mystère...

Le parc alentour d'elle étend ses frondaisons,
Ses marbres, ses bassins, ses rampes à balustres;
Et, grave, elle s'enivre à ces songes illustres
Que recèlent pour nous les nobles horizons.



(1) SAMAIN (Albert), né à Lille en 1859, mort à Magny-les-Hameaux en 1900. Il publia deux recueils de vers : *au Jardin de l'infante* (1893), tout plein de beaux poèmes éclatants et nuancés, et *aux Flancs du vase* (1898), où il transposait dans un décor antique les gestes quotidiens de la vie des champs. Un troisième recueil, *le Chariot d'or*, parut après sa mort, en 1901. On lui doit encore un volume de *Contes*, et un acte en vers : *Polyphème*. Issu en droite ligne de Baudelaire et de Verlaine, Samain transporte les impressions morbides et subtiles du premier dans le cadre galant du second, mais il reste toujours pur, sans effets voulus et forcés. C'est un pastelliste exquis, qui a tracé dans un lointain vaporeux de graciles et idéales silhouettes, et c'est un élégiaque très tendre, qui a traduit sa mélancolie avec des notes bien personnelles.

Elle est là résignée, et douce, et sans surprise,
Sachant trop pour lutter comme tout est fatal,
Et se sentant, malgré quelque dédain natal,
Sensible à la pitié comme l'onde à la brise.

Elle est là résignée, et douce en ses sanglots,
Plus sombre seulement quand elle évoque en songe
Quelque Armada sombrée à l'éternel mensonge,
Et tant de beaux espoirs endormis sous les flots.

Des soirs trop lourds de pourpre où sa fierté soupire,
Les portraits de Van Dyck aux beaux doigts longs et purs,
Pâles en velours noir sur l'or vieilli des murs,
En leurs grands airs défunts la font rêver d'empire.

Les vieux mirages d'or ont dissipé son deuil,
Et dans les visions où son ennui s'échappe,
Soudain — gloire ou soleil — un rayon qui la frappe
Allume en elle tous les rubis de l'orgueil.

Mais d'un sourire triste elle apaise ces fièvres;
Et, redoutant la foule aux tumultes de fer,
Elle écoute la vie — au loin — comme la mer...
Et le secret se fait plus profond sur ses lèvres.

Rien n'émeut d'un frisson l'eau pâle de ses yeux,
Où s'est assis l'esprit voilé des villes mortes ;
Et par les salles, où sans bruit tournent les portes,
Elle va, s'enchantant de mots mystérieux.

L'eau vaine des jets d'eau là-bas tombe en cascade,
Et, pâle à la croisée, une tulipe aux doigts,
Elle est là, reflétée aux miroirs d'autrefois,
Ainsi qu'une galère oubliée en la rade.

Mon âme est une infante en robe de parade.

Soir.

LE Séraphin des soirs passe le long des fleurs...
La Dame aux songes chante à l'orgue de l'église;
Et le ciel, où la fin du jour se subtilise,
Prolonge une agonie exquise de couleurs.

Le Séraphin des soirs passe le long des cœurs...
Les vierges au balcon boivent l'amour des brises;
Et sur les fleurs et sur les vierges indécises
Il neige lentement d'adorables pâleurs.

Toute rose au jardin s'incline, lente et lasse,
Et l'âme de Schumann errante par l'espace
Semble dire une peine impossible à guérir...

Quelque part une enfant très douce doit mourir...
O mon âme, mets un signet au livre d'heures,
L'Ange va recueillir le rêve que tu pleures.

Albert Samain.

Mercure de France, éditeur.

AUGUSTE VACQUERIE [1] *1894*

DEPUIS

MA mère avait sa chambre à côté de la mienne.
Le matin, j'entendais qu'on ouvrait sa persienne,
Et de mon lit, les yeux éveillés à demi,
Je lui criais : — Bonjour, mère! as-tu bien dormi ? —



(1) VACQUERIE (Auguste), né à Villequier en 1819, mort à Paris en 1895. Admirateur de Hugo, qu'il suivit en exil, Vacquerie mit toute sa vie en pratique les principes exposés dans la Préface de *Cromwell*, et débuta par *l'Enfer de l'esprit.* Il aborda ensuite le théâtre, donna avec Paul Meurice une traduction en vers de *l'Antigone* de Sophocle (1844), et fit représenter *Tragaldabas*, qui eut une chute retentissante (1848). Vinrent ensuite : *Souvent homme varie* (1859), *les Funérailles de l'honneur* (1861), *Jean Baudry* (1863). Journaliste de valeur, Vacquerie collabora à « l'Événement », et fonda avec Hugo « le Rappel », dont il fut le directeur. On lui doit beaucoup d'œuvres en prose; comme poète : *Demi-teintes* (1845), *les Drames de la grève* (1855), *mes Premières années de Paris* (1872), *Futura* (1890), *Depuis* (1894).

Et rien que sa réponse : — Et toi ? — m'emplissait d'aise;
Car nous avions subi plus d'une heure mauvaise,
Et mon père et mon frère et les deux beaux petits,
Et d'autres, tant des miens étaient déjà partis,
Et j'avais tellement peur de la voir les suivre
Que tout mon cœur sautait à la rentendre vivre,
Et qu'après tant de chers êtres perdus j'avais
Comme l'impression que je la retrouvais !

Quand je rentrais trop tard pour qu'elle eût pu m'attendre
Et qu'elle était couchée et dormait, quel soin tendre
Je prenais de ne pas la réveiller, marchant
Sur la pointe du pied et vite me couchant
Après avoir fermé doucement ma croisée,
Pour que le lendemain la trouvât reposée !
Ah ! maintenant je peux marcher d'un pas pesant
Sans troubler son sommeil ! Dans son lit d'à présent,
Quelque bruit qui se fasse, on dort sa nuit entière.

Je me suis assuré ma place au cimetière
Tout contre celle où nous l'avons couchée, afin
De sentir là tout près la mère au cœur divin
Que vivante j'aimais et que morte j'adore;
Et, comme si cela nous rapprochait encore,
Je veux qu'à son tombeau le mien soit ressemblant.

Ainsi mourir n'aura pour moi rien de troublant,
Et ce sera reprendre une habitude ancienne
Que de ravoir ma chambre à côté de la sienne.

Auguste Vacquerie

Calmann Lévy, éditeur.

POÉSIES

Sonnet de mars.

C'EST un matin de mars qu'elle m'est revenue,
Eveillant le jardin d'un bruit de falbalas,
L'enfant toujours cruelle et toujours ingénue,
Que je n'ai point aimée et qui ne m'aimait pas.

Le givre s'égouttait aux branches, mais, plus bas,
La neige ourlait encor les buis de l'avenue;
Et le frisson d'hiver, sous leur écorce nue,
Emprisonnait le rire embaumé des lilas.

Un clair rayon parut. — Bonjour! c'est moi! — dit-elle.
Dans l'air moins froid passa comme un cri d'hirondelle;
Je la vis me sourire et crus avoir seize ans;

Et depuis, quelquefois, je me surprends à dire,
Songeant à ce rayon, songeant à ce sourire:
C'était presque l'amour et presque le printemps!



(1) ARÈNE (Paul), né à Sisteron en 1843, mort à Antibes en 1896. Nous n'avons pas à parler ici du prosateur, qui est charmant. C'est seulement en 1900 qu'on a réuni ses poésies en un volume. Hors la satire du *Parnassiculet contemporain* (1866) et *le Pain du péché*, Arène n'avait jamais publié de vers que dans les revues.

Ce volume, où l'on a réuni tout ce qu'on a pu retrouver du poète, contient de menus et délicats chefs-d'œuvre. Ce sont, pour la plupart, avec un grain de sel attique, de petits vers badins et bien français, dans le goût du dix-huitième siècle.

Paul Arène était cependant capable de s'élever à de plus hautes inspirations, et son *Noël en mer*, pour être moins caractéristique de sa manière, n'en est pas moins pour cela un petit chef-d'œuvre, et qui mérite de rester classique.

La Bouquetière.

ÉPRIS des Margots idéales
Et rêvant au siècle dernier,
Je la rencontrai près des Halles
Qui portait un petit panier...

Elle était blonde, presque rousse,
L'œil malin, mais bon en dessous,
Et vendait, piqués dans la mousse,
De petits bouquets à deux sous.

Mon caprice, en cette matière,
D'un peu d'amour se compliquait;
La fraîcheur de la bouquetière
Me fit désirer le bouquet.

Car elle était fraîche à merveille;
Ses fleurs avaient l'air engageant;
Mais j'avais trop soupé la veille :
Il ne me restait plus d'argent.

Frontin, je le dis sans reproches,
Avait, ce matin, oublié
De mettre de l'or dans mes poches...
Et j'étais fort humilié.

Elle, devinant ma pensée,
Prit le bouquet entre ses doigts :
« C'est le dernier, je suis pressée ;
Vous me paierez une autre fois. »

Puis elle rit, étant de celles
Qui, plébéiennes au cœur haut,
D'une reprise à ses dentelles
Faisaient crédit à Diderot.

Votre

Paul Arène

TABLE

GRAVURES HORS TEXTE

Paris. — Imp. Larousse, 17, rue Montparnasse.